

Alain MARLIAC

**Archéologies et Actualités
à travers champs, textes et débats**



Editions PUBLISUD

Archéologies et Actualités

à travers champs, textes et débats

© Éditions Publisud, 2010 – ISBN: 978-2-36291-004-3
Tous droits de reproduction et de traduction réservés.

Alain MARLIAC

Archéologies et Actualités

à travers champs, textes et débats

*La pensée ne résout jamais les problèmes,
Elle les reconfigure.*
Latour 2006 : 339

Copyright 2010
Editions Publisud
15, rue des Cinq-Diamants
75013, Paris

Table des Matières

<i>Introduction</i>	9
Réflexions	
A propos de HOLL A. 1988 <i>Houlouf I.</i> <i>Archéologie des sociétés protohistoriques du Nord-Cameroun.</i> Publié in <i>Sahara</i> 1991, 4 : 161-166.	15
Un débat esquisé	
Recension de ROBERTSHAW R. (ed) 1990 <i>A history of African Archaeology</i> , James Currey, Londres. Publié in <i>Orstom Chroniques du Sud</i> 1997, n°19 : 112-115.	29
De quoi sont faits les faits grâce auxquels on parle d'histoires en Afrique noire ou ailleurs ?	
Développé et publié <i>In Natures,</i> <i>Sciences, Sociétés</i> 2008, n°3 : 258-264.	35
Comment être interdisciplinaire ?	
Pratiques et Questionnements d'un archéologue en Afrique subsaharienne	45
Réponse à Alain Froment	
Bulletin Mégatchad 2007 (paru 2008) : 41-45.	63
Eldridge Mohammadou et la geste des Peuls du Cameroun	
Comm. au Projet de Colloq. Intern. “ Autour de l’œuvre d’Eldridge Mohammadou, en hommage à l’historien qu’il fut (1934-2004) ”.	69
Houlouf	
Lecture critique de Augustin F. C. HOLL 2001 – The land of Houlouf. Genesis of a chadic polity 1900 BC-AD 1800. Ms. 2007. Publié 2008 <i>In Annales de la Fac. Arts, Lettres et</i> <i>Sciences Humaines de Ngaoundéré (Cameroun)</i> Vol. X : 244-259.	81

Modernisme et Développement A propos de Francis Kahn, Dominique Lecourt, Anne-Marie Moulin (eds) 2007 – <i>Y a-t-il une éthique propre à la recherche pour le Développement ?</i> IRD-CCDE**, Paris. Soumis 2009	101
A propos des objets et des mots de l'Anthropologie Publié 2008 <i>In Anthropologie & Sociétés</i> , 2007, 31, 3 : 185-204. Université Laval, Québec, Canada.	117
<i>Références</i>	135

** renvoie à la liste des abréviations et sigles (p. 133).

Prologue

*Qui pourrait se mesurer à son passé
sans les archéologues et les historiens ?*
Latour 2006 : 202.

Mais comment penser son passé à partir du savoir des archéologues et des historiens ?

L'archéologie ne se définit pas totalement par elle-même, mais dès qu'elle est distribuée, discutée et appliquée puis manifestée ou rejetée sous telle ou telle forme comme savoir immédiatement disponible dans les débats disciplinaires, historiques et donc politiques passés ou toujours en cours. Mis à part l'apprentissage nécessaire des méthodes et techniques qu'elle utilise et qui varient dans le temps (hélas aussi selon les moyens¹), la lecture des Maîtres (Abbé Breuil, A. Leroi-Gourhan, Sir M. Wheeler, David Clarke) et l'acquisition d'une 'théorie générale' acceptée par presque tous ses professionnels, il semble bien que cette problématique de *pertinence et actualité anthropologique* des résultats de notre discipline soit mal perçue aussi bien de nous parfois, que des institutions qui nous emploient et des populations qui nous reçoivent (Marliac 2005 b, 2005c, 2009b, Thiaw 2003, Nizesete 2009²).

C'est donc cet aspect *developpemental* de la *Constitution* (théorie, paradigme, logiciel de pensée, vision du monde...) qui régit de nos jours nos modes de pensée et consécutivement, nos activités (problématiques, prospections, fouilles, instruments, formations, pluridisciplinarité...) qui constituent le lien des divers textes ici présentés.

1 Qu'il nous suffise pour parler de l'actualité de notre discipline d'évoquer ici le manque criant de moyens de nos collègues africains (véhicules, matériel de base, documentation) dédaignés par leur propre administration soumise au modernisme matériel et intellectuel !

2 (Univ. de Ngaoundéré, Cameroun) comm. personnelle.

Introduction

Le titre de cet ouvrage résume courtement mon but : montrer comment l'archéologie existe au-delà de sa définition académique, sa définition *moderne* à laquelle certains aimeraient la réduire. C'est, bien sûr, à partir d'une connaissance et d'expériences limitées – les miennes – que je parle. Les textes rassemblés ici en sont l'illustration, la description, elles aussi partielles. Je n'ai pas tout lu, ni connu tous les champs et situations archéologiques de par le monde, sauf parfois au travers des textes qui les décrivent et qui, de ce fait, prennent, sous leur forme spécifique, un poids certain dans la formation de ma pensée, ma vision du monde.

Qu'est-ce qui constitue l'archéologie dans sa réalité alors qu'elle semble se résumer pour beaucoup à des collections de cailloux ou poteries sur les étagères d'un musée ? Ou à un beau moulage comme à Pincevent ? Ou se figer dans des 'textes archéologiques' aussi divers qu'une intervention lors de débats, un article d'ordre général dans les médias, une épaisse monographie sur les étagères d'une bibliothèque spécialisée, de la littérature grise ou spécialisée, tous textes de formes et contenus variés ?

L'archéologie n'est pas un 'objet' qui existerait en-soi, dans un grand domaine qui s'appellerait 'La Science', même si nombre de ses résultats sont reconnus comme des 'faits' avérés. Cette reconnaissance ne concerne qu'une 'partie', qui émerge d'une totalité, le réel, c'est le résultat d'une entreprise – toujours en cours – de saisie et explication d'un réel vu comme extérieur¹. Pour les archéologues, cette totalité n'apparaît que sous la forme de ce qu'on nomme : vestiges humains situés dans des sols (et parfois même exhumés) ou sur des sols, *i.e.* partiellement. Ce n'est que la *partie* assemblée et durcie par le chercheur et d'autres, de faisceaux de fait variés – la science faite, représentée de différentes façons ou le sens commun. La '*contre-partie*' non-émergée, c'est tout le reste, tout ce dont nous ne pouvons rendre compte et qui attend d'être 'assemblé, constitué et durci' selon certaines règles connues, partagées ou nouvelles, au travers d'expériences constantes, réussies, inabouties, nouvelles ou insuffisantes. Ces expériences, allant de l'intuition à l'inscription (discours, déclarations, textes de toutes sortes,

1 *L'écrit dessine un archipel dans les vastes eaux de l'oralité humaine.* G. Steiner 2006 : 8.

films, photos, analyses, mesures, croquis, brouillons, etc...), sont notées, cataloguées, archivées ou jetées. Ces expériences prennent part (ou pas) à l'évolution de nos représentations du monde.

L'archéologue participe de ces activités, comme tous ses pratiquants-chercheurs. C'est la science *en train de se faire*. L'archéologie tient entre toutes ses relations / ce sont ses relations qui font l'archéologie. Nous avons voulu en présenter quelques exemples sous leur forme écrite : propositions théoriques, CR de travaux archéologiques, propositions pluridisciplinaires, hommage à un collègue camerounais historien-traditionnaliste disparu, analyse de thèmes anthropologiques qui recoupent nos problèmes.

Dans ce recueil, je parle donc de choses diverses à propos de mon métier, de ma discipline, et d'autres, proches ou lointaines qui la touchent. Je parle des gens qui devraient bénéficier de mes travaux comme des postulats qui me dirigeaient, des idées établies qui contrôlaient mes activités y compris personnelles et relationnelles. C'est une sorte d'archéologie circulante et incertaine qui apparaît, comme je le souhaite, aux différents endroits où elle est sollicitée. Cette archéologie n'est plus – sauf insuffisance d'écriture de ma proposition – en position centrale (et dominante) mais partiellement redistribuée dans les mille situations où on l'attend et, du coup, la modifie. Mais c'est aussi toujours moi qui écris... Comment faire autrement ?

Et Si l'on dénie la médiation si traitresse et si particulière de l'écriture, le monde que / nous cherchons / à saisir restera toujours invisible ; [...] rien de parviendra à faire miraculeusement sauter le réel dans le texte. (d'après Latour 2006 : 187).

En pratiquant ces situations, j'ai modifié l'archéologie que j'avais apprise sans la rejeter en bloc. De même en écrivant, je la pratique toujours sous la forme d'une description/compréhension/construction d'une partie du monde, (englobant son contact avec les autres disciplines et d'autres connaissances) ce qui dans le même temps la change en moi en tant qu'ensemble d'outils de saisie et compréhension du monde 'extérieur' (Latour 1999d).

Ainsi, je n'ai pas de conception complète et finie de ma discipline qui va de la paléontologie humaine à l'archéologie historique puis industrielle quand ce n'est pas – exagérément peut-être – à l'archéologie du savoir ou à la fiction². J'irais même jusqu'à refuser toute définition fermée qui servirait de référent absolu à toute connaissance du ou des passés, de leurs défini-

2 Cf. Pour moi, l'inoubliable *Guerre du Feu* de J.-H. Rosny. Cf. aussi l'exemple Note 8.

tions par différents individus et groupes³. C'est sous forme de textes que j'espère arriver à convaincre qu'il faut – tout en améliorant ses 'théories', méthodes et techniques – envisager cette discipline différemment de jadis. Les textes qui suivent dévoilent partiellement comment ma conception générale de l'activité scientifique et ma compétence disciplinaire s'attaquent à la lecture d'autres écrits et parfois entraîne des développements au-delà de ses limites propres.

L'archéologie apparaît, diversement sollicitée dans la vie de tous les jours entre fictions, affiches, articles de presse darwinistiques⁴, discussions spontanées, débats télévisés orientés, ou dans des réunions absolument (mais apparemment) hors sujet quant à l'organisation administrative de la recherche. En France : UR ou UMR ? GIS ou ATP** ? Chercheurs fonctionnaires ou contractuels ? Affectations de longue durée ou missions ponctuelles ? Préhistoire ou protohistoire ? Universités ou Instituts ?

Je n'ai pas souhaité écrire un manuel, il en existe d'excellents qui, associés à des cours en Faculté et des stages de fouilles, forment les archéologues. S'ils forment assez mal – en France⁵ – l'archéologie destinée à l'Afrique subsaharienne, ils forment différemment, mais mal aussi, les archéologues d'autres pays. J'y reviendrai dans plus de détails et, pour le moment, la principale critique que je leur ferai, c'est que tous ces manuels et ces professeurs éduquent peut-être bien des professionnels, mais ne leur donnent aucune position critique quant à cette formation⁶. Celle-ci, comme dans presque toutes les autres formations dans l'Enseignement public ou privé, a oublié les trois degrés fondamentaux d'abstraction d'Aristote : le sens commun, l'abstraction mathématique et l'abstraction métaphysique.

Il faut en effet se poser la question : sur quoi se fondent tous les principes, théories, sous-théories, scénarios, panoramas, toutes les méthodes et techniques utilisées ? Comment ont-ils valeur universelle (ou pas) ? A quel prix ? Comment réussit-on à les articuler ensemble afin qu'ils signifient quelque chose ? Comment aboutit-on au 'paradigme' pris comme étalon

3 Comme Latour (2004a : 17) je pourrais dire : *Aucune cabane de concepts ne peut rendre justice au paysage archéologique coloré au milieu duquel elle dresse sa mince clôison de planches et sur lequel elle ne peut à travers ses étroites fenêtres, qu'offrir des échappées théoriques.*

4 Cf. M. Brunet, Pr. au Collège de France, déclarant sa flamme à l'Evolution (*Le Figaro* du 14.03.08) !

5 Mais aussi dans d'autres pays sous la direction de Professeurs, anoblis depuis.

6 Le scientisme est la maladie générale de l'Education Nationale ou Privée en France transformée en pandémie quand l'écolier, le lycéen, l'étudiant entame sa vie professionnelle où il n'aura plus – s'il n'y prend garde – que les médias 'reconnus' pour accéder à la diversité des savoirs et des choses comme à leurs histoires.

ou comment le paradigme établi perdure-t-il, malgré les idiosyncrasies des chercheurs, les controverses, les oppositions et les échecs ? Pourquoi et comment est-il pérénissé ou subverti ? Par qui, pour qui et aussi pour quoi ?

En réalité, le schéma fondateur de la pensée moderne, écartant le troisième degré d'abstraction, est né, s'est développé et persiste grâce à ses succès technologiques et l'appui de puissants alliés socio-économiques (dont l'Etat), qui, de plus, financent une propagande permanente (Ecole, Média, Justice) qui l'a transformé en pensée dominante acquise, parfois légalisée, et de ce fait excluant toute autre pensée y compris par une coercition, judiciaire, bannissante, géolière ou financière (en particulier dans le domaine de l'Histoire) avec parfois même traduction pugilistique et bastonnades.

Mais que signifie – selon nos bons voisins outre-Manche – que certains (les Français, par ex.) *use so little theory* en archéologie si ce n'est que la conception d'une théorie n'est pas la même des deux côtés de la Manche et de l'Océan ? Ou que *theory* ne désigne qu'un seul modèle explicatif : le modèle moderne ?

Pour moi la *theory* à laquelle font appel (ou pas) mes brillants collègues insulaires, leurs pareils, leurs colonisés, leurs clients, leurs biaisés ou d'autres, n'est rien qu'une des théories sociologiques postmodernes en cours, explicative de la vie et l'histoire des sociétés, théorie plus ou moins claire et adaptée par l'archéologue à ses objets. D'une façon générale, cette *theory* de nos collègues anglo-saxons, c'est le plus souvent, un résidu de marxisme sur fond de sociologie traditionnelle moderne, fleurie de ces pittoresques dérivés du Décalogue : les Droits de l'Homme.

C'est-à-dire que la liste des formes sociales est déjà saisie, fixée et sera appliquée telle quelle : c'est la sociologie n°1 de Latour, la sociologie traditionnelle du social dont la transcendance se cherche sous forme de convention dans les Droits de l'Homme⁷. L'archéologie française ne s'en distingue pas parfois (*les biaisés*), tout se développant, grâce à d'autres, vers le domaine prometteur de *l'Anthropologie des techniques* (Audouze 1999).

Pour le domaine de l'archéologie, la nature de ses objets, et leurs relations dans le temps et l'espace seront pensées d'après le savoir tacite englobant la *Constitution moderne*, les analogies ethnologiques et les théories déjà avancées et acceptées par la sociologie.

La 'théorie' de et dans ma discipline se définit à mon sens en deux phases :

7 C'est-à-dire dans le vide, toute convention étant par nature révocable à tout moment ce que l'on voit chaque jour entre ceux qui y ont droit et les autres.

– Les postulats qui conditionnent toutes les approches scientifiques : la *Constitution moderne*, ses versions selon les disciplines et ses possibles avatars postmodernes ;

– L'ensemble hétéroclite et accumulé des techniques, méthodes, habitudes, coups de main, savoirs tacites, savoir anthropologique + autres sciences, qui nous aide à pratiquer puis communiquer notre discipline sans pour autant réfléchir au-delà.

Je me suis senti motivé uniquement par les problèmes que cette formation, approfondie par la pratique sur le terrain pendant de nombreuses années outre-mer, m'a posés. Rien là que de bien connu et cité par le vocabulaire mais sans plus. En ce sens, ma contribution à un manuel eût été bien faible, quasi inutile.

Ainsi par exemple et sans bien sûr épuiser le sujet⁸ : comment déceler puis relever, décrire et interpréter la distribution des sites ? De quels sites ? Comment décrire, classer, extraire des types ? Pourquoi des types ? Comment interpréter ? Tout cela – les ‘modèles’ – constitue avec bien d’autres questions, la Théorie et la Pratique – indissociables – de notre discipline. C'est là aussi tout l'intérêt de ma discipline, sorte d'anthropologie culturelle limitée (la fameuse *culture matérielle*) et en même temps de par ses gisements, obligatoirement interdisciplinaire, locale et pourtant à vision universelle. Et dans ce dernier cas comment valablement associer des résultats venus de l'archéologie ou de l'anthropologie en général (ou en particulier en référence à un cas singulier dans la littérature ethnographique) ? Comment associer les résultats de la physique nucléaire (14C, K/ Ar, etc.), et ceux d'instruments sophistiqués d'autres sciences (ATD, RX, AMS, MEB, etc.) ? Enfin comment faire passer le tout une fois rédigé, – argumenté et présenté en fort volumes bourrés de figures, graphes, cartes, notes, analyses, commentaires, descriptions ; résultat d'un long travail d'élaboration donc de choix, rejets, calculs, reproductions, purifications, comparaisons –, dans le monde, dans le macrocosme constitué d'ignorants, de semi-informés, d'indifférents, de collègues, d'ennemis, d'experts, de juges, de concurrents, politiques de tous bords et autres (Girard 2008) ?

Car c'est désormais la partie du macrocosme qui, acceptant de ‘passer par le laboratoire’, est impliquée et transformée. On saisit moins en sciences humaines ce que signifie le laboratoire : rien n'en est jamais sorti

⁸ Aussi, par où entamer une butte anthropique, une terrasse à galets, un épandage de débitage en fonction de telle hypothèse ? Comment fouiller quand on est seul avec un minimum de matériel, sans ou avec eau (puits, mare) ? Comment étudier un outillage végétal ? (Forestier 2008).

qui s'apparente aux 'faits' des sciences 'non-humaines', en général, reproductibles/répétables sous les mêmes conditions. Que faire alors de la partie du macrocosme qui ne passe pas ? Refuse de passer ?⁹

⁹ L'omettre, la vouer aux insultes, aux anathèmes ou à des juges acquis ne résoudra en rien un problème fondamental qu'aucun totalitarisme mou ou dur n'a pu annihiler.

Réflexions¹

A propos de Holl A.
1988 Houlouf I. Archéologie des sociétés protohistoriques du
Nord-Cameroun²

Cet ouvrage³ apporte des données et des interprétations nouvelles sur une région encore peu connue : la plaine d'extension du lac Tchad dans sa partie sud, surtout en ce qui concerne les modalités d'apparition des sociétés 'historiques' ; passage de la Préhistoire (Age du Fer) à une Histoire établie à partir des traditions orales et des rares textes pré-européens pour une période entre les XV^e et XVIII^e siècles ad⁴. Mais notre critique envisagera surtout la trame théorique de cet ouvrage, fort stimulant, trame présentée dans les quatorze premières pages du Chapitre I.

En effet, il nous a paru, à la lecture de cette introduction, d'abord que l'auteur mettait pour présenter sa position théorique, un cœur digne d'être pris en considération, ensuite qu'une telle entreprise est assez nouvelle dans la littérature archéologique africaniste pour qu'on s'y intéresse. Enfin, qu'il importait de bien comprendre les engagements théoriques de l'auteur pour voir quels résultats réels en avaient été logiquement déduits et apprécier ainsi la validité de l'approche, la solidité de cette 'trame théorique', pour une éventuelle utilisation ailleurs.

1 Publié *in Sahara* 4, 1991 : 161-166.

2 Cambridge Monographs in African Archaeology 32. B.A.R. Intern. Series 456. Oxford, G.-B.

3 Il est regrettable que cette étude ne soit pas mieux 'située' dans le cadre général défini par les deux directeurs du programme : M. †J.P. Lebeuf et Mme †A. Lebeuf, DR et DR au CNRS. En effet le projet 'Houlouf' préparé et soumis par eux en 1977 aux autorités camerounaises responsables, fut un travail d'équipe auquel les auteurs conviennent l'auteur de la présente étude en 1982. Il paraîtrait souhaitable que, au minimum les responsables introduisent le travail de M. Holl qui participa aux 1^e, 3^e et 4^e campagnes et assura seul la 5^e.

4 Aucun datage absolu n'est donné dans cet ouvrage. Pour mémoire : AD (ou ad) : Anno Domini = après le Christ s'oppose à BC (ou bc) : Before Christ = avant le Christ. BP : Before Present = Avant le Présent, à partir d'une date 'origine' conventionnelle, en général 1950.

Plusieurs lectures ont été nécessaires tant terminologie et organisation du discours semblent tout en même temps, flottants, redondants et contournés. Une grande clarté, évitant la variété des termes, l'inexactitude de certains mots ou de certaines notions, comme les reprises des mêmes choses sous des appellations différentes à quelques paragraphes de distance, eût été là, très nécessaire.

Ceci tout ensemble obscurcit en effet les objectifs pourtant clairs du travail en question :

– définir le comment et le pourquoi des étapes de peuplement et de constitution des sociétés au sud immédiat du lac Tchad ;

– expliquer le comment et le pourquoi de la ‘complexification’ des sociétés locales pour la période précitée ; et rend mal saisissable la ‘trame théorique’ qui permet de poser, étudier, vérifier ces deux objectifs et d’en proposer de nouveaux.

Il semble bien que c'est la richesse de la découverte qui a entraîné la définition en particulier du deuxième objectif. On ne se pose des questions qu'en rapport avec la nature des ‘faits’ repérés... ceux-ci donnant lieu à des ‘énoncés d’observation’ qui dépendent d'une ‘théorie’ déjà présente⁵. On sait qu'en archéologie comme ailleurs, les faits ne parlent jamais par eux-mêmes.

L'auteur disposait donc déjà d'une ‘théorie’. Laquelle ? Théorie relative au phénomène de la ‘complexification’ des sociétés de l'Age du fer ? Théorie prédisant pour ces périodes et à toutes les échelles, telle ou telle nature, organisation, densité, distribution, variation, des artefacts ? Oui, quand on lit plus loin ses attributions de tel ou tel arrangement d'artefacts à telle ou telle ‘unité’ ethnologiquement répertoriée. Il en va ainsi de son interprétation d'une des quatre aires du sol d'habitation du niveau II de sa fouille : c'est une établie.

Pour la clarté de la démarche méthodologique défendue par A. Holl, il serait intéressant, sinon nécessaire, d'avoir un exposé préalable, ou, à tout le moins, l'exposé de la ‘partie de théorie’ pertinente pour les faits et hypothèses exposées ici.

Il sera loisible ensuite de voir si les conclusions nouvelles en fin d'ouvrage iront plus loin que la simple observation de départ, sous l'angle des précisions, des prédictions (nouvelles hypothèses) ou sous celui d'une ‘validation’.

Nous ne reviendrions pas sur le vocabulaire des premiers chapitres s'il n'était révélateur par ses impropriétés ou inexactitudes, obscurités ou

5 S'ensuit une éventuelle modification de la théorie avec retour aux ‘faits’. Le questionnement en archéologie est, comme ailleurs, disposé en ‘boucle rétroactive’.

changements de mots, de l'imprécision d'une pensée en gestation ou de notre inaptitude à comprendre un 'paradigme nouveau' qui comporte concepts et vocabulaire nouveaux⁶.

Nous ferons tout d'abord quelques observations d'ordre général.

A/ Notre première observation serait que l'auteur oppose une 'archéologie de collecte' à une 'archéologie sociologique' même s'il reconnaît que la première est une étape nécessaire.

Sur cette notion d'approche sociologique' présentée comme concurrente victorieuse d'une 'archéologie de catalogues', on peut se demander comment les archéologues même 'traditionnels' auraient jamais pu avancer des explications si, implicitement, leur approche n'avait pas été toujours 'sociologique' ? Comment pourrait-elle être autre puisque n'importe quel archéologue sait qu'il étudie des vestiges d'activités humaines et qu'il ne les perçoit que grâce à ce principe théorique ?

Comme nous le rappelions auparavant à propos du deuxième objectif de l'ouvrage, on sait qu'en 'science', la perception des faits (les énoncés d'observation) n'est possible que par l'existence chez l'observateur d'une 'théorie' explicite ou implicite.

Comment dès lors, se caractérise cette *nouvelle* approche sociologique ?

A notre sens, elle ne saurait n'être, comme le dit l'auteur, qu'un 'état d'esprit' même s'il est défini (?) par des expressions séduisantes, comme 'rigueur', 'sophistication théorique' ou 'transcender les clivages disciplinaires' (ce dernier souhait passant sous silence les gros problèmes épistémologiques que cette transcendance implique...). L'auteur explique bien mieux plus loin, ce que signifie pour lui cette 'approche sociologique', cette 'archéologie sociologique'⁷.

6 Les chapitres Introduction, Objectifs et Historique utilisent déjà un vocabulaire contestable. Par exemple, sans épouser le sujet, 'variabilité', 'expérimentale' (avons-nous affaire à une science expérimentale à la Claude Bernard ?, 'trajectoire' (?). Nous souhaiterions l'abandon du terme 'variabilité' traduit de *variability* (inconstance/variabilité) trop imprécis puisque pouvant évoquer en même temps une sorte d'instabilité des vestiges qu'on les examine ou non, et les variations autour d'un type. Ensuite, que vient faire la 'culture matérielle' (p. 3, 2^e\$) alors que p. 7 (2^e\$) l'expression prend tout son sens ? 'Trame théorique' défini p. 4 sera redéfini p. 8. A la p. 5 la définition du 'bassin tchadien' est inexacte. L'auteur pense à 'la plaine du Logone' alors que le bassin va bien plus au Sud. En ce sens les premières communautés humaines de la partie sud sont plus anciennes que 2000 BC. Page 6, 'homogénéisation' de quoi ? L'auteur le sait sûrement, le lecteur non. Nous pourrions ainsi, parfois mot à mot, demander des éclaircissements. Exercice lassant mais révélateur d'une pensée qui se cherche.

7 De la page 7 à la page 10. Nous préférerions d'ailleurs anthropologique à sociologique, au sens où l'anthropologie englobe la sociologie ; l'archéologue approche les activités humaines d'abord par petites unités.

B/ Après des évidences comme *les éléments matériels sont le champ majeur de l'investigation archéologique*, des définitions satisfaisantes de fraîcheur comme *les archéologues veulent comprendre... les rapports entre comportements humains et culture matérielle aussi bien dans le passé que dans le présent*, ou un vocabulaire toujours aussi irritant par son imprécision : *modèles générateurs (?) dont la validité et la pertinence seront testées (?)* ; cf. §D plus loin) par des analyses cohérentes (?) des données empiriques, nous (A.M.) pouvons faire une *deuxième observation* et résumer le postulat théorique qui définira méthodes et objectifs de cette archéologie sociologique.

Les sous-produits matériels d'une société sont structurés dans le temps et l'espace par la structuration consciente ou inconsciente des systèmes et sous-systèmes qui régissent la vie de cette société... Ce sont ces structurations qu'il faut mettre au jour et interpréter par confrontation avec des modèles jusqu'à la meilleure adéquation (résumé par moi A.M.). Parallèlement (toujours résumé par moi, A.M.) l'archéologue avance des modèles, *lit* des modèles dans le matériel fouillé en fonction d'un réservoir de modèles qui constitue son *fonds théorique*⁸.

Des 'inférences sociologiques' seront développées à partir de telle ou telle structuration. Des modèles de plus en plus adaptés seront 'testés'. C'est bien ce qui me semble être *l'approche hypothético-déductive*.

C/ Première remarque d'ordre théorique qui dépasse par ailleurs le champ de l'archéologie ici définie pour englober toute l'archéologie, le postulat cité en B/ suppose :

1. que la réalité que nous étudions à travers les vestiges est gouvernée par des lois ;
2. que les lois proposées représentent le réel ;
3. que ces lois sont du même type que les lois du monde physico-chimique au sens où elles reposent aussi sur le principe de causalité⁹ : à telle 'structuration' (régularité?) des faits correspond telle activité.

Si on accepte ces conditions comme conditions minimales d'exercice d'une approche 'scientifique', on peut accepter aussi l'idée que toute 'structuration' déduite de l'analyse des éléments de la 'culture matérielle' et de leur organisation 'signale' une 'structuration/organisation' dans les activités du peuple fabriquant... On peut aussi accepter l'idée d'interpréter ces structurations par comparaison avec des 'modèles' tirés de l'observation ethnologique (sous le principe de la théorie des causes actuelles) ainsi que

8 Cf. dernier §7. Ceci corrobore notre réflexion quant à l'influence de la richesse du site sur la théorie de l'auteur, dans la définition du projet de recherche et son exécution.

9 La discussion de ces trois conditions sort du domaine des sciences.

de formuler des hypothèses quant au ‘niveau’ socio-économique du peuple concerné.

D/ Mais une deuxième remarque théorique se présente à propos du *sens* du terme ‘structuration/organisation’. Faut-il comprendre des ‘structures visibles’ et alors comment comprendre cette ‘visibilité/lisibilité’ ?

Faut-il comprendre des ‘structures construites’ donc ‘invisibles’ ou aussi des structures réelles mais hors du champ de conscience ou hors échelle et tout aussi ‘invisibles’ ?

Dans le premier cas les structures construites le sont pour comprendre la réalité mais dans le cas de l’archéologie aucune expérimentation ne viendra jamais les valider. Dans le dernier cas, proche du sens lévi-straussien de structure, quelle est la part de construit ?

Il faut rappeler aussi que C. Lévi-Strauss, à l’instar des linguistes, met au jour des structures par rapport à *un corpus doté d’autonomie qui fonctionne en système vivant*. Peut-on considérer de même la culture matérielle et la partie de culture matérielle découverte dans un site ?

L’auteur rappelle lui-même qu’elle est un résidu (un ‘dérivé’ binfordien) tronqué et ‘souvent incomplet’ (nous dirions *toujours incomplet*) ; comment dès lors découvrir des structures dans un système tronqué ? Et *a fortiori* un sens à d’éventuelles structures ? Ou une adéquation à un modèle autre que très général ?

L’ensemble des objets exhumés par un archéologue ressemble à ces plaques de bois de l’île de Pâques (*rongorongo*) gravées de signes incompréhensibles : il y a un ordre structurant les signes et leurs arrangements mais il manque 1° d’autres plaques pour le définir 2° la société ancienne de l’île pour en avoir le contenu.

Indirectement, l’auteur revient à ce problème de la complexité de la notion de ‘culture matérielle’ sous son acception la plus générale, lorsqu’il dit : *il demeure difficile de tracer des frontières nettes et précises entre culture en général, culture matérielle et comportement...* reconnaissant par là qu’elle ne constitue pas un champ autonome, qu’elle n’est qu’un concept opérationnel, un découpage du réel pour analyse, même s’il se contredit plus loin en affirmant *car ces entités dont la réalité est incontestable...* On peut s’interroger sur la réalité de la culture matérielle perçue sous le concept du même nom, résultat d’activités extrêmement diverses, à supposer même que l’archéologue saisisse réellement ‘la culture matérielle d’un peuple disparu’. L’auteur revient aussi sur cette *réalité* en évoquant à propos de la ‘visibilité archéologique’ la ‘capacité de l’archéologue à percevoir... les témoins des actes humains... les séquences d’action... à expliquer... à la

fois la modification et... la structuration des éléments empiriques¹⁰. D'où notre souhait de parler plutôt de 'lisibilité', ce qui éclaire mieux le rôle de la théorie dans la perception et l'identification des 'faits' sous forme d'énoncés à propos de ces faits.

De même, sa hiérarchisation en *niveau d'intervention* pour l'archéologue rappelle¹¹ que l'existence, la nature comme l'organisation spatio-temporelle des éléments de la culture matérielle ont été dans la dépendance plus ou moins forte de tous les sous-systèmes régissant la société-mère, du symbolique au technologique et de l'individu au groupe. La définition de ce niveau d'intervention (n 4) : *tous les sites, traces matérielles et information d'intérêt archéologique répertoriées dans un espace donné* conforte ce que nous disions auparavant à propos de la culture matérielle, réalité contestable et de toutes façons tronquée, où le terme structuration devrait être remplacé au profit de : organisation-assemblage-arrangement-référence-agrégat, ces termes ne connotant pas une structure comme 'système cohérent et intégré de relations'.

Au-delà de ces problèmes il demeure qu'au plan scientifique aucune vérification (sous forme d'expérimentation) ne pourra jamais être faite et qu'il nous semble difficile de parler alors de 'tests' eux-mêmes réalisés sur des 'données empiriques' comme si on pouvait réaliser des expérimentations¹². Tout au plus pourra-t-on parler d'une adéquation plus ou moins bonne de telle ou telle structuration à tel ou tel modèle.

E/ Nous ne voyons donc pas l'antagonisme là où certains l'ont vu : entre une archéologie 'empiriciste' collecteuse de faits et une archéologie hypothético-déductive... car nous irions jusqu'à avancer qu'elles ne diffèrent que par l'explicitation dans la deuxième, de positions théoriques présentes dans la première, quoi qu'on en dise. Le passage de l'une à l'autre est un progrès au moins vers la clarté.

Dans ce cas, pour ce que nous en savons, l'élaboration de *middle range theories*¹³ ne saurait nous gêner face à un certain scientisme chez l'auteur. Ce dernier amalgame la nécessité de la pratique scientifique calquée sur la discipline reine, la physique, c'est-à-dire la pratique réductioniste et son *applicabilité* aux objets d'étude de l'archéologie. En archéologie plus encore qu'ailleurs, une extrême modestie (tout à fait conjugable néanmoins

10 p. 7.

11 p. 8.

12 L'auteur semble céder là aux excès qu'il dénonce avec justesse p. 8, à propos de certains qui tentèrent de formuler des *lois générales de l'évolution sociale calquée sur le modèle des sciences de la matière...* Cf. aussi Brown (1982).

13 *Middle range theories* : théories reliant les comportements humains et des artefacts (tels qu'observés en archéologie).

avec la recherche de nouvelles méthodes et tentatives de formalisation) est de rigueur dans l'utilisation des méthodes des autres sciences¹⁴. En ce sens, nous choisirions une attitude médiane, entre l'auteur et A. Gallay (cité par l'auteur) : conserver la pratique scientifique sans sombrer dans un physicisme exclusif, mais en se donnant des objectifs réellement et actuellement traitables en termes de science¹⁵. Nous y revenons en conclusion.

Si l'on envisage maintenant données et interprétations, l'extrême étroitesse du secteur de fouille par rapport au site, l'arbitraire relatif de son emplacement, les bornes d'une fouille de 12 m x 8 m, la non-représentativité du site par rapport à la 'région'¹⁶ et la nature des unités d'analyse (stratigraphiques, planimétriques, altimétriques)¹⁷ s'ajoutent aux limitations théoriques que nous avons soulevées quant à l'interprétabilité de la 'culture matérielle' comme système.

Mais tout ceci constitue le pain quotidien de l'archéologue surtout en terres mal connues. On ne saurait en tenir rigueur à l'auteur, sauf à rappeler combien seront fragiles en conséquence, les déductions à venir.

Le dispositif méthodologique permet à l'archéologue (rajouté par moi A.M.) : *de collecter les données nécessaires pour la réalisation de son projet de recherche*. Dans un tel ouvrage, ce dispositif eût mérité un exposé préliminaire plus clair et plus étendu.

A/ On souhaiterait voir nettement différencier, pour un ouvrage voulant développer un rigoureux raisonnement hypothético-déductif :

1. les modèles acquis : sols d'habitation, aire d'étable, etc.¹⁸
2. les modèles interprétatifs utilisés dans leurs rapports avec les structurations exhumées ou calculées et les hypothèses avancées *à partir des analyses* et soumises à 'tests'¹⁹.

14 Le raisonnement causaliste linéaire de la physique n'est pas forcément le plus adapté à d'autres sciences. La biologie moderne s'est constituée en séparation avec ce mode de raisonnement.

15 Le propre d'une science est d'avoir défini son objet. Peut-on dire que l'archéologie l'a fait ?

16 On ne dispose ici d'aucune population statistique de référence dont Houlouf serait un échantillon.

17 p. 12, 13, 19.

18 Problème du vocabulaire, impliquant un corps d'énoncés théoriques permettant la déduction de définitions non-ambigües. Les sols d'habitation sont par exemple définis p. 14 et 21 par l'association : sols rubéfiés + poteries entières + structures ; l'étable par ce qui pourrait être interprété aussi bien comme une simple accumulation ou une zone de rejet. Cf. l'hésitation de l'auteur p. 258 : *de ce que nous avons appelé aire d'étable (sic)*.

19 Les problèmes soulevés par l'application de ces modèles interprétatifs ne sauraient se réduire à la forme énoncée p. 19 : *les configurations mises en place sont-elles accidentnelles, aléatoires ou volontaires ?*

3. les remarques ou réflexions éventuellement fort judicieuses comme par exemple celles (Chap. II) sur les tells considérés comme des artifacts²⁰, ayant statut d'hypothèses ‘intuitives’.

B/ Quelques remarques maintenant à propos des développements analytiques.

L'ensemble du Chapitre II, dévolu à l'étude de la dimension verticale, où l'auteur développe une analyse des tessons à partir de paramètres (nombre, densité, poids, indice de fragmentation et leurs pourcentages respectifs) et des ‘sols d’habitation’ aboutit à de nombreuses hypothèses parfois alternatives²¹. Elles ne sont, malgré ce louable effort préalable de recherche des potentialités archéologiques des types de structuration d’habitats théorisés par les ethnologues, ni meilleures, ni plus nombreuses ni plus ‘vraies’ que celles trouvées dans des textes ‘traditionnels’, à partir d’analyses moins sophistiquées.

Dans le Chapitre III, dévolu à la dimension horizontale, l'auteur définit les ‘unités domestiques’ saisissables par l’archéologie en les rapportant à un modèle matérialiste de distribution spatiale des matériaux dans le type socio-économique de la société en question : acquisition-transformation-distribution-consommation-rejet ou recyclage, chaque maillon étant identifiable par la nature de ses vestiges et leur répartition spatiale (unités de production, unités de consommation). On peut accepter cette théorisation si l'on garde en mémoire les limitations précédemment citées, notre demande d'éclaircissements (§II.A.) et la définition de l'auteur : *l’unité domestique est aussi une entité spatiale, une sorte de microterritoire structuré selon les valeurs* (souligné par moi A.M.) *ayant cours dans une société donnée*²², à paralléliser avec les remarques que nous faisons plus haut sur la culture matérielle.

A ce stade aussi se repose le problème des définitions acquises : *faciles à identifier* (sic), ou *suggérées* (sic) – à différencier des hypothèses – et qu'il suffit apparemment donc, de conforter en identifiant les activités responsables de leurs mises en place.

La totalité du chapitre est l'étude des trois sols d'habitation exhumés. Il n'y a pas lieu de rediscuter à l'intérieur de la définition des ‘sols d’habitation’, les définitions *suggérées* des aires d’activités principales²³. Elles sont, de notre point de vue, acceptables. Mais pour la rigueur revendiquée par

20 Sans préjuger des problèmes de commensurabilité soulevés par l'utilisation conjointe de disciplines différentes sur le même objet, ici un tell (Lamotte & Marliac 1989, Marliac 1991a).

21 Ex. p 23.

22 Ex. p. 37.

23 Ex. p. 39.

l'auteur, il semblerait nécessaire de savoir par rapport à quel modèle elles sont ainsi définies (cf. notre note précédente sur les définitions acquises). Comme au chapitre précédent, nombre de remarques apparaissent fort judicieuses toujours sous la même réserve, sans oublier celle émise dès le début en fonction des nombreuses limites de la fouille.

Les variations entre les trois sols d'habitation servent à l'auteur à proposer une évolution dans le temps des sociétés responsables, évolution vers la complexification à travers des changements socio-économiques.

Le Chapitre IV reprend ce schéma pour le vérifier et le préciser par l'analyse des éléments de la culture matérielle. Sa trame est définie ainsi : 'mettre de l'ordre dans le chaos apparent des vestiges²⁴ en fonction du projet de recherche'²⁵.

Si on y trouve des tableaux formalisés, on y trouve aussi des définitions venant directement de l'archéologie traditionnelle, des classements tout à fait intuitifs ou 'reçus' comme par exemple celui des cinq classes fonctionnelles d'objets lithiques²⁶ données en fonction des aires d'activités *définies* (sic) au chapitre précédent, ou celui des vestiges découpés selon leur 'nature', ce qui fait désordre dans la tendance scientifique générale de l'ouvrage. C'est le problème déjà soulevé des 'définitions acquises' (§II.A.) qu'il faudra bien un jour expliciter et justifier dans l'effort de rendre l'archéologie 'scientifique'.

Plus encore que dans le chapitre précédent on rencontre ici des raccourcis étonnantes à partir d'explications alternatives sous-entendues. Ainsi²⁷, au niveau I, les percuteurs de pierre trouvés dans les sépultures auraient été retirés de la circulation pour maintenir la demande et les courants d'échange puisque les sources sont assez lointaines.

L'alternative selon laquelle l'utilisation de ces objets décidée pour des raisons magico-rituelles ait pu avoir un effet, ensuite, dans le système des échanges est-elle exclue ?²⁸ Pareillement pour le retrait de la cornaline²⁹. A propos des stratégies de production, si les hypothèses fournies sont très plausibles, elles sont remplaçables, 'l'appareil statistique' qui les accompagne ne les fonde pas plus solidement, s'il les 'habille' un peu mieux³⁰. Ainsi, si on se remémore les définitions des 'aires d'activités' *mises en évi-*

24 p. 103.

25 Ce qui laisse entendre qu'un projet alternatif est concevable ('moins economiciste ?').

26 p. 105.

27 En fin de page 106.

28 L'auteur, émettant le même type de raisonnement p. 226, reconnaît son caractère économiste (nous dirions même *economiciste* !).

29 p. 109.

30 De la page 136 à la page 141.

*dence (sic) dans les discussions précédentes*³¹, définitions relevant du domaine de ‘l’acquis archéologique’ non discuté, on pèse la ‘scientificité’ des déductions quant à la distribution différentielle des pots, jarres et bouteilles entre les trois niveaux d’occupation. Parallèlement, les limitations de la fouille rendant discutable que l’on attribue la forte demande en pots-jarres-bouteilles uniquement : à la fabrication du sel pour le niveau II et aux inhumations au niveau I³². Plus loin³³, l’auteur avance que le changement de mode d’inhumation fut *volontaire*, vers la production des grandes jarres comme solution économique, par création de nouveaux débouchés à la baisse de fabrication du sel qui entraînait la baisse de demande en poteries. Est-ce que la ‘corporation’ des potiers-potières a un jour forcé certains individus puissants dans cette société, à choisir tel type d’inhumation en jarres pour écouler ses produits ?³⁴

L’analyse des décors de poterie dont il est forcée de dire qu’ils représentent un langage, est faite par rapport aux aires d’activités à partir d’un découpage classique en éléments regroupés ensuite en configurations et localisés sur les pots. La conclusion conforte celles des chapitres précédents :

La variabilité stylistique³⁵ des pots renvoie à des transformations socio-politiques qui se sont manifestées au sein des communautés de Houlouf pendant les trois périodes d’occupation mises en évidence.

Le Chapitre V étudie la ‘variabilité³⁶ mortuaire’. L’étude détaillée de la morphologie des sépultures, de leurs distributions verticales et horizontales en fonction des aires d’activités définies auparavant, de la disposition des corps, des biens funéraires associés, permet à l’auteur de proposer une interprétation sociologique de son hypothèse de complexification des sociétés impliquées, surtout entre le niveau II et le niveau I, car le ‘traitement’ des morts intègre dans sa charge symbolique les différents statuts des vivants. Il y aurait donc dans la plaine du Logone entre 1500 AD et 1850 AD, émergence de cimetières transcrivant des hiérarchies à l’intérieur du groupe de référence. Préalablement, l’inhumation dans l’habitat renvoie à un petit groupe fermé peu différencié. Cette hiérarchie est soulignée par l’association supposée entre l’aire de forge et la sépulture de ‘notables’ en

31 p. 147.

32 p. 150-151.

33 Cf. note 2.

34 Ou a-t-elle, grâce à certains de ses membres habiles et créateurs, séduit les puissants du moment par un mobilier nouveau plus expressif, plus ostentatoire ?

35 Cf. dans ce CR la note 6.

36 Id.

référence au rôle, bien connu dans la région, des forgerons dans les inhumations³⁷.

Le dernier chapitre relie l'apparition d'inégalités sociopolitiques (prouvée ? par les analyses précédentes) à l'apparition de spécialisations artisanales dans un système d'échanges à longue distance. Les spécialisations du système de subsistance en sous-systèmes (sexe, âge, lignage...) permettant la gestion optimale des ressources (agriculture, pêche, chasse, cueillette...)³⁸.

Cette longue critique pourra paraître exagérée, tatillonne, sinon négative. Le travail accompli par A. Holl est important et enrichissant pour ce qui est de l'archéologie régionale. Il faut souligner ainsi que, au-delà de l'apport de données nouvelles, les 'conclusions' de cet ouvrage ouvrent sur de nouvelles recherches. Qu'il s'agisse de les vérifier (tester ?) ou les infirmer localement dans le temps et l'espace ou de comprendre l'opposition entre la plaine du Logone et la pénéplaine du Diamaré plus au sud où une telle complexification sociale n'a pu être conjecturée. Elles soulèvent l'intéressante question, par exemple, de savoir pourquoi cette région du Logone n'a pas vu s'installer un ou des royaumes aussi puissants et renommés que ses voisins : le Bornou, le Baguirmi ou le Mandara ? Quelle continuité historique représentent aussi de tels sites ? Pareillement, comment expliquer que, sur un 'fond commun techno-décoratif', il existe de telles dissemblances entre des cultures contemporaines à 100 km de distance ?

Il apparaît en fin de volume que la notion très large de complexification déjà avancée au départ était vérifiée. Rien là de bien étonnant. Le gain se situerait alors :

- du côté d'une analyse fine des modes possibles de cette complexification ? Ceux qui sont proposés restent néanmoins toujours alternatifs sinon conjecturaux ;
- ou du côté d'une meilleure plausibilité de l'hypothèse de départ et de la possibilité d'émergence d'hypothèses plus fines ?

Mais c'est plus pour l'essai de raisonnement, sa nature et la théorie que cet ouvrage suppose, que nous avons réagi. Même si son déroulement n'était saisissable qu'à travers un terrain précis. En effet depuis plusieurs décades l'archéologie fait de nombreux efforts dispersés mais soutenus pour atteindre à la légitimité d'une 'science' (Trigger 1991). Il était normal de lire avec soin une des applications de cette tendance tout à fait positive.

37 A supposer que ce rôle fut le même il y a deux à trois siècles.

38 Pour ce qui est de la gestion du cheptel bovin en saison sèche dans cette région, celle-ci ne correspond pas forcément à *un relâchement dans le calendrier agricole* si les sorghos *durra* sont cultivés ce qui est très probable à cette époque. Cette culture de plus fournit du fourrage lors de la récolte.

Nous avons déjà souligné le ‘mécanisme-physicalisme’ qui préside aux inférences de l'auteur liant directement telle structuration des éléments de la culture matérielle à telle structuration sociale ou technique.

De plus le traitement de l'information, qui paraît rigoureux par larges sections se met à flotter lors du passage des analyses aux interprétations, régies comme très souvent en archéologie, par l'analogie pure et simple.

En fait, face à de telles méthodes d'analyse, on peut se demander quel est le gain réel par rapport à des déductions ‘classiques’ ? Certes la ‘raison scientifique’ pousse à un effort de cette nature : clarification de la démarche depuis les postulats théoriques jusqu’aux objectifs définissant les méthodes, en passant par l'énoncé des limitations et, *in fine*, des hypothèses ‘falsifiables’. Il reste que le calcul ne semble pas pour le moment permettre d’aller plus loin que l’intuition ou que la formalisation des raisonnements n’a pas encore atteint le stade où elle est plus heuristique que les raisonnements ‘classiques’.

Mais si telle doit être l’approche, c'est-à-dire celle de la science au sens strict, alors il faudra dans la ligne de travaux comme celui-ci, *encore plus de rigueur*. C'est-à-dire que le réductionisme de méthode devra comme dans les sciences ‘dures’, définir des ‘objets d’étude’ encore plus étroits à partir de définitions théoriques, de choix de champs et de ‘niveaux d’interprétation’. Le découpage impliqué par cette méthode devra être justifié théoriquement. Que faut-il découper, pourquoi et comment ?

Ces découpages entraînent en effet, ensuite, un ‘langage ‘adapté au champ ainsi que leur cortège de méthodes et techniques adaptées au niveau en question, mais non directement transférables aux autres niveaux, les passages entre niveaux devant faire l’objet d’un ‘langage de transfert’.

Ainsi, si dans le travail critiqué ici, les éléments de la culture matérielle sont les ‘objets’ disons de niveau I, ils devront être définis strictement à l'aide d'une ‘théorie des artefacts et de leurs transformations taphonomiques’ ; leur structurations, ‘objets’ de niveau 2, *i.e.* d'un niveau d’organisation supérieur, devront être définis par ‘une théorie des structurations des artefacts et de leurs transformations taphonomiques’, etc...le passage d'un niveau à l'autre devant être explicité.

Le niveau 3 réservé aux attributions devrait être défini par les règles d’application, aux objets de niveau 2, des modèles ethnologiques répertoriés dans un immense catalogue de couples artefacts-comportements, sous la théorie des causes actuelles et sous le principe de l’analogie.

On peut imaginer ensuite placer la discussion des interprétations alternatives dans un niveau 4, qui à notre avis relève de l’anthropologie.

Ces quelques propositions vers une ‘science archéologique’ n'excluent pas de considérer le problème dans un autre sens. La méthodologie des

sciences dures ne saurait s'adapter à l'archéologie pour la simple raison que le réel anthropologique, même fossilisé, est 'autre', infiniment plus complexe et que les méthodes de ces sciences sont trop grossières pour les problèmes qu'il pose. En ce sens, l'effort 'physicaliste' pour rendre l'archéologie 'scientifique' s'apparenterait au lit de Procuste. L'archéologie ne saurait rester elle-même sous un tel traitement ; pire, elle y succomberait.

C'est une autre voie qui sera suivie sans qu'on sache bien encore laquelle. Si l'archéologie doit devenir une science c'est que l'anthropologie en sera devenue une, mais peut-être pas sous la forme où on l'attend. Il est facile d'imaginer dans ce cas, à l'inverse de l'opinion courante, qu'un tel projet d'anthropologie scientifique donnant ensuite une archéologie scientifique est *too hard for scientists* (Aspinall 1986 : 132) pratiquant les disciplines dites aujourd'hui 'dures'.

Un débat esquivé¹

CR de R. Robertshaw (ed) 1990
A history of African Archaeology

James Currey, Londres.

Cet ouvrage, le premier du genre, offre un large aperçu des théories, mouvements d'idées et idéologies qui ont charpenté les recherches archéologiques en Afrique durant un demi-siècle. On n'y trouvera donc pas d'états des connaissances, mais des revues historiques passionnantes présentées en exposés régionaux (Afrique du Sud, Afrique orientale plus corne de l'Afrique, Afrique centrale, Afrique occidentale et Maghreb). A souligner : l'absence du Sahara, du Sahel et du Soudan en tant que tels, absence regrettée par l'éditeur (p. 11).

Tchad et Cameroun n'apparaissent qu'occasionnellement... rattachés soit à l'ex-AOF (P. de Barros) soit à l'Afrique centrale (P. de Maret). Quelques bibliographies d'illustres collègues, tous anglo-saxons comme le déplore l'éditeur lui-même (p. 12), colorent l'ouvrage bien agréablement et quelques chapitres généraux élargissent le débat (colonialisme-nationalisme, art rupestre quoique partiel, histoire et archéologie, égyptologie et archéologie africaine). Il est dommage que R. Mauny†, J. Tixier, J.-P. Lebeuf†, A.-M. Lebeuf†, J. Leclant ou T. Monod n'aient pu nous parler de leurs parcours. Il est regrettable que l'archéologie française soit « résumée » par une assertion de B.G. Trigger (p. 311) sur la persistance d'un schéma raciste évolutif de Lubbock en pays d'influence française au début du XX^e siècle², ou par une opinion superficielle et totalement gratuite de Jean Devisset† (p. 172) qui contredit à quelques lignes de distance

1 Publié en 1997 in ORSTOM *Chroniques du Sud* 19 : 112 –115.

2 Les commentateurs anglo-saxons cherchent toujours, après la quasi éradication anglo-saxonne des nations amérindiennes du Nord, à se justifier en accablant les autres (Espagnols ou Français) que, cerise sur le gâteau, ils connaissent bien mal.

la définition de la science archéologique française comme une ‘science d’observation’³.

Cette attitude vis à vis de la recherche archéologique française est liée, pour certains, à une idéologie tiers-mondiste soit courtisane soit masochiste⁴, et, pour les autres à une méconnaissance impérialiste des univers scientifiques étrangers au leur⁵.

Parallèlement, la bibliographie concernant les travaux en langue française n'est pas à jour pour la date de parution de l'ouvrage : 1990⁶, alors qu'elle renvoie à des ouvrages bien anciens (Jeffreys, Buisson et Fourneau pour le Cameroun, Furon pour l'Afrique. L'ORSTOM apparaît furtivement, toujours comme Office... (*an official French body* p. 132), l'absence du Sahara-Sahel (Niger, Tchad) et du Soudan (Burkina Faso, Cameroun) le pénalisant d'autant plus. La liste des ouvrages en fin de volume nous sert L. Althusser, S. Biko et encore L. Binford, cite ce qui est probablement deux fois le même travail⁷ et ignore entre autres « Une archéologie théorique » de J.-C. Gardin, les « Premiers métallurgistes en Afrique Occidentale » de D. Grébenart (1988), « Afrique, l'histoire à l'endroit » de B. Lugan (1989) et la somme éditée par H. Faure et M.A.J. Williams « The Sahara and the Nile ». Ajoutons quelques autres erreurs en vrac : *Les Nouvelles de l'Archéologie* n'est pas une revue africaniste ; A. Holl est d'origine camerounaise (p. 170) ; Delibrias (et non Deliberias, p. 153). Il faut dire que certains articles de l'ouvrage malgré quelques coups de chapeau pour la *New Archaeology* et ses épigones qui n'engagent rien ni personne, ni surtout aucun débat scientifique, ne pouvaient guère trouver d'échos en terres africaines d'expression française.

3 Cette définition étant valable pour l'Afrique de l'Ouest francophone (p. 172). Certains rescapés des *biaisés* de la *New Archaeology* ne me semblent pas bien représentatifs de l'archéologie française en général comme d'autres de l'archéologie française en Afrique (P. de Barros, p. 172).

4 P. Bruckner 1983 *Le sanglot de l'homme blanc*. Carlos Rangel 1982 *L'Occident et le Tiers-Monde* (Laffont) avec introduction de J.-F. Revel.

5 Cf. la mésaventure du Pr. Marcel Otte, archéologue belge, que deux chercheurs américains apparemment affectés d'une *systematic blindness* ont pris pour un français formé dans de *dogmatiques Grandes Ecoles* où, chacun le sait, l'archéologie est enseignée à de futurs ingénieurs de très haut niveau (*Cur. Anthropol.* 33, 4 : 407-408).

6 Ex. : p. 306 (A.Holl) à propos de la prospection des grassfields du Cameroun (cf. Marliac in Tardits (ed) 1981, Colloque 551 du CNRS : 27-77. Et Marliac *Ensembles mégalithiques dans la région de Nkambé, province de l'Ouest (Cameroun)*, IX^e Congr. UISPP Préprints, 1p. 1 carte, 3 photos, Nice 1976.

7 A. Holl 1983 Essai sur l'économie néolithique du Dar Tichitt (Mauritanie), Thèse de doctorat et A. Holl 1986 Economie et Société néolithique du Dar Tichitt, Mauritanie, A.D.P. F., Paris.

Ceci posé, les contributions sont assez inégales, pas tellement pour ce qui est du volume des connaissances utilisées, encore que, nous le rappelons, le chapitre bibliographique des « pays d'expression française » soit insuffisamment traité (*systematic blindness ?*), mais pour ce qui concerne la nature de chacune. Elles oscillent entre des historiques rapides plus ou moins associés à la critique raisonnée des paradigmes scientifiques et idéologiques qui ont structuré les recherches dans tel ou tel secteur ou chez tel ou tel archéologue (J.A.J. Gowlett, P. Robertshaw, P. de Maret) et l'exposé mécaniste des situations socio-économiques sous-tendant telles pratiques archéologiques (M. Hall, par ex.). Le résultat en est très intéressant par ce qu'on y apprend de la relative variété des approches, mais on reste sur sa faim, tant les idées soulevées et les termes employés flottent parfois sur un fond idéologique fossilisé qui appellerait une discussion plus approfondie (A. Holl, B. Trigger, M. Hall, P. Robertshaw).

Tout d'abord les auteurs n'arrivent pas à se dépêtrer du paradoxe inhérent à la réalité historique. Cette discipline européenne, à leurs yeux libératrice et qui témoigne d'une curiosité *largely alien to Africans* (J.F. Kense p. 135), fut en même temps, véhiculée, propagée, financée par les colonisateurs, l'ensemble constituant selon l'élégant *understatement dissimulateur* de B. Trigger (p. 319) : *the exogenous forces that brought African archaeology into being...*

Ils croient en La Science mais s'aperçoivent qu'elle n'est pas neutre, qu'elle naît dans un contexte socio-économique particulier (le colonialisme par ex.), qu'elle ne fonde pas un savoir objectif absolu, une Vérité absolue mais qu'elle répond à des 'intérêts' politico-économiques globaux (A. Holl cite Wilk p. 297)⁸ opposables en deux catégories manichéennes auxquelles ils attribuent des largeurs confortables : colonialisme et nationalisme. Les conclusions de l'époque sont donc critiquées – au nom de La Science – à laquelle ils ont recours par la suite pour asseoir leurs raisonnements.

La présentation de l'archéologie comme savoir non-objectif, idéologisé-manipulé (M. Hall, P. Robertshaw, A. Holl) n'a rien de bien neuf dans la réflexion des sciences sur elles-mêmes, restant à établir ce qu'il y a de 'scientifique' dans l'archéologie (Goodwin 1946 p. 91 cité par J. Deacon p. 51) et si B. Trigger (p. 310) équilibre cette présentation par *there is no simple connection between social conditions and the precise manner in which archaeological research is carried out and archaeological findings are interpreted*, il ne va pas plus loin dans la définition de la

⁸ R. Wilk 1985 The ancient Maya and the political present. *Jour. Anthropol. research* 41 : 307-326.

complexité de la connection, la condamnation des manipulations ‘colonialistes’ suffisant...

Ensuite ces mêmes auteurs, comme d’autres, semblent avoir oublié que cette interprétation étroitement sociologique de la science et ici de l’archéologie, renvoie à une ‘indécidabilité’ fondamentale sur la Vérité des hypothèses explicatives concurrentes, y compris non-scientifiques.

En toute honnêteté, on aimerait lire les interprétations contraires (Smith, Steward et Mazel, Hromnik, Mallows...) connaître les arguments de R. Dart contre G. Caton-Thompson et ne pas se contenter d’anathèmes et d’amalgames. Si le savoir archéologique est tissé de théories implicites (idéologies ?) et, de ce fait, démunie de Vérité ‘objective’, qu’en faire puisque toutes les interprétations seront dès lors équivalentes et fonction de l’idéologie du jour, en place ou en vogue ?⁹ Si la connaissance archéologique est, selon les époques, ‘biaisée’ par les idéologies dominantes, il convient d’en tirer la conclusion qui frappe logiquement toute connaissance archéologique ancienne ou actuelle et toutes explications qu’elle soutient et ne pas se contenter de la fausse et fuyante conclusion de B. Trigger (p. 318).

Plus fondamental : si, comme le pense Kuhn¹⁰, la science n’a rien d’objectif mais consiste en paires de lunettes (les théories) dont on change de temps à autre et qui établissent de nouveaux ‘faits’ jusqu’alors ‘invisibles’, on voit mal ce qui peut légitimer telle interprétation sur telle autre. Un important débat, dépassant l’archéologie¹¹ est sous-jacent à tous ces chapitres : il est **esquivé**.

Reconnaitre la relativité du contenu de vérité de la connaissance scientifique ne nous débarrasse pas, par ailleurs, de la nécessité de choix politico-éthiques. Quel méta-savoir utiliser et quelle sera sa légitimité ? Que choisir sinon des *political purposes* (Wilk cité par Holl, p. 297) dont la légitimité repose sur des choix à base de rapports de force, de valeurs, d’intérêts ? Il est étrange d’ailleurs, que le problème de fond de l’utilisation conjointe des données archéologiques et des ‘données’ venant d’autres types de savoir n’est que maigrement mentionné (P. R. Schmidt pp. 252, 255, 258 à propos des traditions orales ; B. Trigger p. 314)¹².

Beaucoup d’autres aspects sont évoqués parfois contradictoirement d’un texte à l’autre. Là où l’un soutient l’appel de plus en plus fréquent

9 Si nous supposons le savoir archéologique objectif, la question se posera de la nature du transfert de ses données ‘scientifiques’ en données ‘ordinaires’...

10 T. Kuhn 1983 – *La structure des révolutions scientifiques*. Flammarion, Paris.

11 Et récemment évoqué par P. Loubière d’une façon encore bien courte dans les *Chroniques du Sud* ORSTOM N° 14 : 155-158.

12 Cf. Marliac 1995 – Connaissances et savoirs pour l’Histoire : réflexions sur le cas du Nord-Cameroun. *Africa* L, N°3 : 325-341. In Marliac 2007b : 81-97.

à l'ethnologie (ethnoarchéologie), d'autres soulignent avec justesse les difficultés d'intégrer données archéologiques et données ethnologiques (P. Robertshaw, p. 90) tout en poussant au comparatisme (le même p. 93) – ou historiques (P. R. Schmidt p. 256) alors qu'un troisième (P. Shinnie p. 225) s'étonne qu'on puisse éléver la méthode au statut d'une sous-discipline. De temps à autre, le peu de cette logique 'cartésienne' qu'on reproche – à tort – aux français, fait sursauter de voir passer le terme 'africain' par amalgames successifs du champ géographique au champ historique, culturel voire racial (évoqué aussi par D. O'Connor p. 248).

Le passé comme 'charte sociale' est bien connu des ethnohistoriens et un bel exemple en est fourni dans l'ouvrage à propos des fouilles de Bigo. Le 'tribalisme' terme par lequel certains chercheurs essaient d'évacuer l'existence des ethnies... en leur substituant un nom dépréciatif, est évoqué comme un danger... car les données de l'archéologie pourraient remettre en cause les colonialismes et les conquêtes locales comme elles ont mis à mal le colonialisme européen. Mais là, la manipulation des données archéologiques par les idéologies traditionnelles '*tribales*' reçoit un traitement de faveur bien différent de l'idéologie des '*settlers*' et *this specific feature of many african countries will probably be solved in the near future* (Holl p. 305), ce qui relève plus du *wishful thinking* que d'une réflexion approfondie sur les rapports entre modes de connaissances, représentations et retombées socio-politiques.

Cet ouvrage n'est certes pas un ouvrage théorique, mais s'il se frotte un peu de 'théorie' en abordant les conditions d'émergence et d'utilisation de la discipline, un peu plus de contenu aurait été le bienvenu car la lacune appelle des critiques.

En conclusion, un fil rouge traverse la quasi totalité des textes : qu'est-ce que l'archéologie pour l'Afrique et les Africains ? Question on ne peut plus légitime mais à laquelle les réponses semblent souvent courtes au point que la préférence irait à ceux qui ne se la posent pas et *font de l'archéologie...* fournissant aux autres, comme l'archéologie traditionnelle à la *New Archaeology*, matière à théoriser, argumenter et bavarder... Je pense à J.D. Clark, R. Mauny, P. L. Shinnie, J. Tixier, L. Leakey, H. Lhote et tant d'autres plus obscurs qui ont rempli les musées et les départements d'archéologie d'un matériau disparaissant à grande allure, parfois en face d'indifférences aussi bien africaines qu'extérieures¹³ et en fonction des préjugés de leur époque.

13 A ce sujet comment ne pas évoquer la dissolution de l'Institut des Sciences Humaines du Cameroun et la mise à la décharge des collections archéologiques amassées à la station ISH de Garoua depuis une vingtaine d'années ?

De quoi sont faits les faits grâce auxquels on parle d'histoires en Afrique noire ou ailleurs ?¹

*Il n'y a pas de manière "neutre" de définir
le rôle des sciences dans nos sociétés /.../
parce qu'il s'agit d'une question /.../ qui engage
l'ensemble de ses interprètes et qui les fait dérailler
dès que ces interprètes, **scientifiques inclus,**
revendiquent l'autorité des "matters of fact"
I. Stengers 2006 : 24.*

*Déclarer d'un dossier qu'il est technique,
c'est /.../ le soustraire à l'emprise du débat public...
M. Callon et al. 2001 : 45.*

Ma communication à cet atelier se focalisera non pas sur un quelconque descriptif des situations mais sur une question ouverte concernant l'Etat des lieux intellectuels, scientifiques et politiques des savoirs conviés à la fabrication d'histoires. En très bref : que se passe-t-il lorsque tous les concernés – du *social scientist* aux profanes – parlent et tranchent d'*Histoire* ou d'*histoires* ? Que l'on mélange ce que Licoppe (1996) appelle *experiencia* (expérience partagée par tous) avec *experimentum* (expérience singulière réservée à des initiés, e.g. l'expérience scientifique) ?

¹ Communication à l'atelier : *Etat des lieux de l'archéologie en Afrique*. RTP "Etudes Africaines" du CNRS, Rencontres des 29, 30 Novembre et 1^{er} Décembre 2006. Développée dans un article in *Natures, Sciences, Sociétés* 2008, Vol. 16, N°3 : 258-264.

Constat

A mon sens, nous avons affaire dans ce cas à des controverses/discussions et même des conflits, à des forums². Ces discussions débouchent sur un résultat politico-social faisant en général confiance aux experts. On découvre ainsi comment les deux grandes délégations qui caractérisent et divisent le monde moderne (Latour 2004a : 90 ; Callon *et al.* 2001).

- l'une déléguant aux scientifiques la définition du savoir véritable face aux profanes,
- l'autre déléguant aux politiques le pouvoir réel face à leurs électeurs (démocratie représentative), posent problème³.

Je me contenterai ici – puisqu'il s'agit d'un atelier, d'un forum ? – d'une courte réflexion-proposition dans ma propre discipline quand ses résultats reviennent dans le macrocosme selon le schéma proposé par M. Callon et ses co-auteurs (2001).

Pour cet atelier, je suis présenté comme préhistorien et je pourrais penser que cette qualification disciplinaire – que j'accepte pleinement d'ailleurs – tendrait à me restreindre à parler de domaines tout à fait en dehors des préoccupations de la plupart des africanistes et donc à me marginaliser (le domaine de la préhistoire). Il est vrai que les préhistoriens n'ont affaire qu'à des choses (au sens d'objets matériels), à des relations entre ces choses, et aux hypothèses/interprétations anthropologiques sur ces choses et leurs mises en relations. On peut remarquer cependant que les faits qu'ils fabriquent possèdent un poids redoutable quant aux problèmes de l'origine de l'Homme et de l'origine des Africains en particulier⁴.

Il m'a paru que ces problèmes – problèmes de l'utilisation/mélange/enchâinement/tricotage, légitimes ou pas, de différents savoirs, – qu'il s'agisse de préhistoire ou de protohistoire –, relevaient de cette problématique auparavant citée des controverses et qu'ils se doivent d'être au moins évoqués dans un '*Etat des lieux*' tel que l'a souhaité le Comité Directeur du RTP**.

On constate facilement que, dans ce même domaine de la préhistoire, les *faits* de la préhistoire (restreints à des domaines dits fondamentaux) sont

2 Dont on sait le pouvoir pédagogique sur les participants et le pouvoir révélateur sur les intéressés, à partir d'expériences déjà réalisées de par le monde (les forums hybrides. Cf. Callon *et al.* 2001 : 49-60).

3 Cf. les déclarations publiques, anciennes ou récentes (Cf. Discours introductif à la Conférence de l'INRAP « Modernité de l'Archéologie » par son Directeur J.- P. Demoule, le 23.11.06), condamnant en les choisissant (sur quel argument ? de quel droit ?), les « mauvaises utilisations » de La Science.

4 Il n'est pas besoin d'aller bien loin pour mesurer leur présence et leur importance.

utilisés dans des discours, émissions et articles qui passionnent nombre de lecteurs bien au-delà des spécialistes (comment ?). Ils sont alors utilisés en dehors de leur territoire de légitimité. Mais n'est-ce pas la réalité même d'une forme de transfert ? de partenariat ? de coopération ?

Mon maître, André Leroi-Gourhan, aurait probablement d'ailleurs et ironiquement rappelé combien cette science, déclarée si souvent *inutile*⁵, y compris par des collègues historiens, anthropologues, sociologues ou autres, comporte d'utilisateurs, de lecteurs, de revues et d'amateurs (certains fort savants) qui étripent la terre – dans tous les recoins du monde – à la recherche des origines, comme d'autres fouillent et dissèquent, sur un divan ou dans des romans, leurs souvenirs, leurs rêves ou leurs discours, à la recherche d'eux-mêmes⁶.

Je rappellerai, pour la curiosité de mes collègues d'autres disciplines, que cette passion, – que je ne condamne sûrement pas puisqu'elle m'a saisi comme d'autres –, est historiquement et philosophiquement, plus particulièrement occidentale et, pour une grande partie, moderne (Marliac 2006d) quant à sa constitution fondatrice. Ce n'est pas sans incidence sur ses produits.

Pour les périodes abordées par l'archéologie historique qui concerne plus les Africanistes réunis ici, méthodes et techniques sont *grossost modo* les mêmes qu'en archéologie préhistorique, même si la plus grande richesse des vestiges trouvés (ajoutée aux traditions orales, aux premiers manuscrits) et l'utilisation de techniques (*e.g.* les méthodes de datations absolues croisées), autorisent des développements plus étendus qui ne sont pas d'ailleurs que scientifiques. Divers théoriciens hissent ces résultats au niveau d'*explications* que je qualifierais plutôt d'hypothèses ou de *propositions* plus ou moins solides, ce qui n'enlève rien à leur respectabilité mais leur donne une place plus conforme à ce qu'ils sont, à leurs conditions de fabrication (*artefacts* + théories socio-anthropologiques → *faits*).

Leur entrée dans le macrocosme provoque à la fois leur acceptation, leur remaniement, redéfinition ou parfois rejet, comme aussi le retraitement des 'théories' qui émanent des différents composants de ce macrocosme rassemblés en *collectifs* (Latour 1991) plus ou moins puissants, étendus et hétéroclites, alliés, indifférents ou ennemis. Et c'est au niveau de cette *entrée* – comme déjà je le suggérais plus haut à propos du problème des origines –, que je pense qu'un débat doit s'ouvrir car c'est là

5. Et parfois même simplement *auxiliaire* de l'Histoire sans que les historiens identifient le hiatus entre leurs résultats et les nôtres.

6. Il n'est que de constater le nombre de revues de qualité dédiées à l'archéologie-préhistoire chez les libraires.

que se posent les incertitudes générées par tout le questionnement non-scientifique des intéressés.

Essai de description

Que fabriquons-nous à ce moment-là, que se fabrique-t-il à ces moments-là ? Pourquoi tel ou tel choix ? Pouvons-nous en faire une analyse, une exploration, un *Etat des lieux* ? Je n'avance – dans ce qui suit – rien d'autre qu'une réflexion personnelle diversement argumentée autour du **passage** des faits dits *scientifiques* que nous – archéologues – produisons, (associés selon des modes à discuter, aux produits d'autres disciplines : l'interdisciplinaire), à d'autres faits, à d'autres points de vue, dont celui des besoins et des intérêts.

Ce passage, on pourrait le caractériser par la traduction, la transformation ou association des *matter of facts* et des *matter of concerns*, que cette traduction soit une opération plutôt sémiotique telle que la définit M. Callon (1980 : 211) ou autre, picturale même, telle que la décrit M. Serres (1982 : 62), c'est-à-dire non limitée au langage (Latour 2004a : 125).

Cette traduction, jadis illégitime et dédaignée, même si toujours existante (Latour 2004a : 140-148), est devenue nécessaire sinon inévitable (Callon *et al.* 2001 : 316-319, 326). Faits et valeurs (comme les pôles Nature/Culture) sont désormais pris comme des aboutissements évolutifs de médiations et non comme des points de départ distincts. La double délégation citée auparavant est mise en cause.

Rappelons-nous à ce propos, que dans les représentations de faits archéologiques entrent aussi bien des phrases, des calculs (histogrammes, courbes, tableaux...), des enchaînements, des plans, que des images depuis le ‘dessin scientifique’ (conventionnel par exemple pour les outils lithiques), les reconstitutions peintes ou sculptées, le langage propre du chercheur (Cf. le style très particulier d'A. Leroi-Gourhan), jusqu'aux créations artistiques les plus variées depuis les anciennes illustrations (*e.g.* celles des premières éditions de la *Guerre du Feu* de J.H. Rosny), les BD les plus diverses⁷ (et les plus ridicules), le dernier film d'Yves Coppens, les reconstitutions les plus grandioses (Stonehenge) et les photographies aériennes curieuses comme en Bosnie.⁸

Si j'ai rappelé le nombre d'actants (acteurs humains et non-humains) à l'œuvre dans la fabrication des faits, on se doit de rajouter aussitôt le cher-

7 Norbert P. & Liberatore T. 2007 – *Lucy*, Capitol Editions, Paris. Postface Y. Coppens.

8 Clichés dont certains traits sont interprétés comme des pyramides (*Nexus* 2006 N° 45 : 32-36).

cheur – enfermé dans son paradigme (*kuhnien* ou autre) : doté de ses postulats, méthodes, techniques, son lexique, ses intérêts, valeurs, alliances, etc –, toujours tenté de se considérer hors du processus de fabrication en question, devenant alors, soit un être immatériel représentant la Vérité (c'est-à-dire Dieu), soit un être réel armé de théories socio-anthropologiques, mais dès lors tout à fait discutables comme toute théorie scientifique digne de ce nom, à moins de sortir du domaine strict des sciences. Il s'agit alors de ces discours variés et infirmes, que l'on trouve souvent, dans la grande presse maladroite.

Quand on parle d'Histoire ou d'histoires en Afrique noire et ailleurs, on gère ensemble – dans les proportions différentes selon les points de vue et les intérêts – des objets scientifiques venant de l'archéologie, de l'ethnologie, de l'histoire (mettant de côté pour le moment la linguistique et l'anthropologie physique et d'autres). Tout en maintenant ouverte la question de la scientificité des faits de ces disciplines et la question des traductions entre elles (pertes d'information, changements de référentiels, d'échelles), il faut désormais rajouter à ce court-bouillon – ce qu'on a toujours refusé de faire et continue de faire (au nom du 'progrès' / de la 'démocratie') –, les opinions publiques ou personnelles dictées elles-aussi par l'intérêt dans tous les sens du terme y compris celles plus ou moins claires des chercheurs eux-mêmes.

Si les histoires exposées par le Pr. Martin Hall, le Pr. Mbokolo, le Président Wade, M. Obenga, le Pr. Lugan ou moi-même, ont quelque chose à voir les unes avec les autres, comment est-ce définissable ?

Comme elles ont aussi quelque chose à voir avec celles dites par les villageois ou citadins africains, et aussi avec celles dites par les autres disciplines, comment s'y retrouver ? Nous sommes là en plein dans l'espace réel où se passent les activités de traduction, échelles, positionnement, omission, gestion et fabrication de faits, de natures tout à fait différentes, pour des objectifs différents et éventuellement ennemis.

Essai de découpage

Ce que nous voudrions isoler c'est l'espace compris entre le monde des opinions ordinaires, le monde des opinions de groupes et le monde dit des 'faits scientifiques', monde où ces opinions, artefacts et faits convergent et où éventuellement certains coagulent, durcissent, émergent. Dans le monde moderne, ces activités et leurs produits sont de plus, transportés, surmultipliés, modifiés, tronqués, inversés ou simplement omis/ignorés par l'enseignement et les média. De nos jours, certains durcissent en dogmes intouchables installant un régime de pensée généralisé et parfois

légalisé, contradictoire et mortifère pour le monde de la recherche en sciences sociales.

Par principe, je n'en rejette préalablement aucune, mais je souligne que ces différents exposés/discours écrits, télévisés, médiatisés, reproduits ou pas sont – pour l'objet de notre rencontre –, la réalité de l'archéologie, donc de l'archéologie en Afrique.

Il n'y a pas de faits archéologiques *isolés, nus, non attachés* (Callon *et al.* 2001 : 194), une sorte d'archéologie *platonicienne* à laquelle les archéologues auraient, par extraordinaire, seuls accès (Latour 2004a, Chap. 1). L'archéologie se manifeste à différents moments et différents lieux sous différents lexiques, ouvrages, catalogues, différentes activités, représentations ou images plus ou moins solides, en référence à des visions du monde, des instrumentations, des situations, des pouvoirs et intérêts particuliers et des constitutions/cosmogonies variés⁹ plus ou moins organisés ou “alignés”. La vérité de l'archéologie, tout à fait transitoire, n'apparaît qu'en cas d'extinction d'une controverse dans son domaine. Cette controverse peut – très légitimement pour des scientifiques (ici les archéologues) -- être remise en route à tout moment.

A propos du passé, on peut concevoir ainsi – qu'à tout instant au sein d'un groupe –, il existe toujours – même si non verbalisée – une configuration/compréhension générale du monde composée de faits, artefacts, notions, concepts plus ou moins ordonnés, plus ou moins solidifiés.

Cette configuration va d'un extrême abstrait indistinct (parallélisable métaphoriquement à la notion d'entropie en thermodynamique ; *like the state of total entropy* Brown & Capdevila 2004 : 35), à un autre extrême solifiant diverses conceptions (dont les pensées dominantes qu'on ne peut nier et qui composent la cosmogonie/constitution/vision du monde générale). Ces deux bornes laissent entre elles un espace conceptuel de sous-configurations en créations, conflits et associations constants, portant des définitions localisées/limitées/acceptées/contestées de choses, d'humains, d'artefacts, aussi bien matériels qu'idéels mis et pliés ensemble (*crumpled*, comme dit Michel Serres 1982) et en compétition avec la configuration dominante.

Ces sous-figurations ou réseaux réussissent/échouent, perdurent ou pas. Leur milieu d'apparition est cet espace dont nous parlions plus haut,

9 On peut ainsi rappeler les différences entre les diverses représentations de l'homme préhistorique qui ont jalonné l'histoire de la discipline depuis la statue des Eyzies de Tayac (illustrée dans Leroi-Gourhan 1964 : 38, fig.5) jusqu'aux toutes dernières reconstitutions d'*homo sapiens*, *homo neanderthalensis* et *australopithecus afarensis*.

leurs conditions de durcissement sont le nombre et la qualité, la nature des alliés, qu'ils se trouvent, dans et hors les sciences.

Artefacts et faits sont conçus, construits grâce à différents éléments selon des pré-concepts, méthodes, techniques, associations, langages, bricolages, montages, proportions, selon aussi des rencontres, des pouvoirs, plus ou moins concurrents, etc., appuyés en général sur la dichotomie Nature/Culture-social¹⁰ de la *Constitution moderne* (Latour 1991).

Si, comme on dit trop banalement, *l'interrogation sur les origines est sans doute aussi ancienne que l'humanité*¹¹, si les hommes se sont toujours intéressés à leur passé, il est tout aussi évident que leurs approches du passé furent extrêmement diverses et évolutives en fonction de leurs cosmogonies (constitutions prémodernes), leurs moyens de connaissance et de leur rapport au monde (Marliac 2006d, 2006e).

Les configurations dont nous avons parlé sont susceptibles de varier dans l'espace comme dans le temps, (ce dernier même allant du Temps Universel, aux temps locaux comme aux temps des narrations). En Europe déjà, il aura fallu différentes modifications de la cosmogonie des Européens à partir de la Renaissance, puis des premières avancées des sciences exactes grâce à 'la révolution copernicienne', aux nouvelles instrumentations et différents bouleversements socio-économiques laissant apparaître des alliés socio-économiques /sociopolitiques pour les sciences, pour que naisse, à la fin du XIX^e, notre discipline, l'Archéologie Préhistorique, sous la *Constitution moderne* qui nous régit toujours (Laming-Emperaire 1963).

Hors du monde Nord-Atlantique et ses extensions, ce qui est notre situation professionnelle habituelle, les choses sont encore peu modifiées sauf par des intellectuels ayant acquis ce savoir occidental et la cosmogonie/constitution qui va avec (Diop 1954, Obenga 2001, Ela 2007a, 2007b) plus tous les problèmes socio-psychologiques – et leurs conséquences politiques – qui accompagnent cet apprentissage (Marliac 2006g). Il suffit de lire les écrits et suivre les parcours intello-sentimentaux de ces chercheurs/intellectuels africains (Diop 1979, Ki Zerbo 1972, Dika Akwa 1985, Obenga 2001, Mudimbe 2000), qui résonnent en déphasage plutôt nationaliste (sinon parfois raciste), face aux écrits repentants et parcours pénitents de tels intellectuels occidentaux.

En résumé et au niveau général, il se passe à chaque instant un brassage mettant en relations divers actants afin de définir un objet : pour nous

10 Notions désormais réduites, pour ce qui me concerne, à des aboutissements et non déjà présentes avant toute prise en considération du problème.

11 Introduction à la Conférence « *Modernité de l'Archéologie* » INRAP, 23-24 Nov. 2006.

– sous l’égide générale de l’anthropologie – telle ou telle définition par exemple d’une évolution, invention, modification, stase... à partir de la mise en réseau de différentes descriptions, en fonction de leurs significations, intérêts et valeurs (*concerns*).

Le plus généralement nos activités professionnelles se passent en amont de cette mise en réseau, tout en étant elles-mêmes des mises en réseau de descriptions, mesures, analyses de nature très différentes. Par ex., pour un site donné : morphologie, sédimentologie, pédologie, stratigraphie, paléozoologie, paléobotanique, interprétation anthropologique du site, de ses limites et troncatures, interprétation anthropologique des pièces lithiques, céramiques et autres (ossements, bois, cornes, charbons...) ce que les archéologue français nomment très justement : *l’anthropologie des techniques*. Toute apparition (*occurrence*) dans un site est susceptible d’interprétations provenant des deux domaines que notre constitution moderne sépare ontologiquement : la Nature et la Culture (Marliac 2001), les Faits et les Valeurs...

Mais, de plus, résultats obtenus et durcis (à la suite des *traductions 1 et 2* de Callon *et al.* (2001 : 75-104) passent au moment de la *traduction 3* (id.) dans l’ensemble des collectifs constituant (ce que généralement on a appelé ‘la société’), modifie et s’associe à un ou plusieurs d’entre eux et pas à d’autres.

Que chercher ?

Une fois débrouillés non pas tous les réseaux – ce qui me paraît hors d’atteinte – mais certains particulièrement pertinents par rapport à la question posée, le problème restera de déterminer à quel moment tel réseau prime sur les autres, à quel moment, en quelque sorte, il **démarre** pour prendre une certaine consistance, durcir et perdurer. Ce sont en effet les réseaux qui “réussissent”, “durent”, plus ou moins longtemps dans l’espace et le temps, qui nous intéressent car ce sont ceux-là qui constituent, avec d’autres éventuellement, les croyances établies/ les tendances lourdes/ les politiques/ la (ou les) dominance(s) d’une époque.

Depuis son installation en Europe sous sa forme moderne, La Science est la continuation de la politique par d’autres moyens (sans être réductible à cela) ; c’est-à-dire que le détournement par le laboratoire lorsqu’il est réussi ou accepté, a pour conséquence, sinon comme projet, de reconfigurer les mondes dans lesquels nous décidons de vivre (Cf. Callon *et al.* 2001 : 101-102 citant Latour). Ce détournement (lui-même discutable (Callon *et al.* 2001 : 282) n’existe pas en Anthropologie dont se réclame l’Archéologie, africaine

ou pas. Le laboratoire est remplacé par le consensus établi des chercheurs¹², consensus appuyé sur un collectif socio-politique accepté par l'Etat qui finance la plupart d'entre nous.

La façon dont les chercheurs intéressent la société dans laquelle ils vivent et travaillent est étroitement corrélée à la configuration sociale du moment en même temps qu'au type de pratique scientifique qu'ils développent. (Callon et al. 2001 : 93-94).

Pour conclure **beaucoup trop vite** sur le sujet, nous souhaiterions que nos pratiques tout en s'améliorant (nouvelles techniques et méthodologies), cessent de suivre systématiquement les dominances sociopolitiques modernes actuelles déguisées sous le terme de consensus¹³, qu'elles prennent en compte les situations d'incertitudes (au plan théorique comme au plan pratique), qu'elles ne contribuent pas à refermer encore plus la discipline sur sa propre autosatisfaction quelle qu'elle soit, selon la formule *The more disconnected a discipline is from society, the better* (Latour 1998 : 209), mais qu'elles s'engagent au-delà, par des moyens à construire, à inventer, dans la **composition avec les savoirs autres présents dans toute société** afin que *The more connected a scientific discipline is to society, the better* (Latour id.).

Aucun énoncé, fût-il tenu au nom de la vérité, du bon sens ou de la volonté de ne pas s'en laisser conter, ne peut faire l'impasse sur les conséquences de son énonciation
I. Stengers 1993 : 24.

12 *Le consensus* (entre les chercheurs et d'autres. A.M.) est souvent le masque qui cache les rapports de domination et d'exclusion. (Callon et al. 2001 : 16).

13 Mais dont la collusion éclate au grand jour parce que le même vocabulaire apparaît, recopié de discours en éditoriaux, d'émissions en reportages, d'analyses dites 'scientifiques', en dénonciations.

Comment être interdisciplinaire ?

Pratiques et questionnements

d'un archéologue en

Afrique subsaharienne¹

*...la composition du monde commun, si elle n'est plus donnée d'emblée,
doit faire l'objet d'une discussion...
(Latour 2004 : 99)*

*Les chemins qui mènent au monde commun
sont aussi multiples et embrouillés
que les voies de la providence.
(Callon et al. 2001 : 201).*

L'archéologie est une discipline profondément interdisciplinaire non seulement à cause du domaine qui lui est assigné, les activités qui lui sont généralement attribuées, mais aussi – si on étend la compréhension du terme disciplinaire –, dans sa rencontre avec ces « disciplines » que sont les savoirs non-scientifiques, plus ceux des personnes et groupes concernés directement ou indirectement par ses résultats, *i.e.* les **savoirs profanes**². Dans cette situation en effet, elle devient comme toutes les autres sciences : discutable, contestable de par la nature même de son être (conditions de définition, généralisation, abstraction) et de ses conditions de fabrication (Latour 1991, 1995, 2004a) à moins de la considérer Vraie dans l'absolu.³

1 Soumis 2008 à *Journal des Africanistes*, Paris.

2 Cf. les conférences organisées par l'INRAP « Modernité de l'Archéologie », 23-24 Nov. 2006 à Paris.

3 Mais c'est là une *opinion* que tel ou tel individu peut ignorer ou refuser (Dikwa Akwa 1985).

Ce qui définit l'archéologie par rapport aux autres sciences humaines c'est son domaine : c'est la science des sociétés disparues à partir de leurs vestiges (qu'on rassemble souvent et étrangement sous l'expression : *culture matérielle*). En ce sens c'est une discipline⁴, branche de l'anthropologie culturelle comme l'ont déjà dit Willey et Phillips (1958) : *Archaeology is anthropology or it is nothing*⁵. Plus généralement elle répond – partiellement – aux grandes questions que les hommes se posent : *qui sommes-nous, d'où venons-nous, où allons-nous ?*

Les vestiges, leurs relations entre eux et avec les milieux et micromilieux, sont analysés, décrits et définis par analogie avec les objets, outils, œuvres d'art, constructions, etc., connus dans le monde des vivants : ils sont donc **interprétés** par analogie. Il s'agit le plus souvent d'interprétations à partir de l'anthropologie des sociétés dites traditionnelles (ou jadis *primitives*). Cette dernière activité scientifique a pris le nom d'ethno-archéologie (David & Kramer 2001). A ce niveau se posent les problèmes de la validité de ces interprétations et surtout des postulats qui soutiennent la vision du monde que partagent la majorité des *social scientists* qui interprètent et définissent ces objets, les *archéologues/préhistoriens*, mais que ne partageaient pas forcément les peuples disparus, créateurs de ces objets (outils, armes, sites, poteries, foyers, huttes, aires de chasse, plantes, animaux, structures sociales, mythes, dieux, etc.) depuis des millions d'années et que ne partagent pas non plus, les peuples dits traditionnels (Girard 1972, Latour 1991, Descola 2005), dont nous, en grande partie.

Ceci divise le problème de l'**interdisciplinaire** au sens large, dès le départ en deux domaines :

- Classiquement, comment se posent et se résolvent les oppositions, dis-crépances, contradictions, etc., entre les différents savoirs scientifiques *i.e.* les disciplines qui s'attaquent au problème ? Pour ce qui est de l'archéologie, il s'agit des disciplines des sciences naturelles et des sciences sociales⁶ (regroupées sous le terme *Anthropologie*), car comme nous le disions précédemment, *Archaeology is anthropology or it is nothing*.
- Plus difficilement, comment peut se résoudre la contradiction d'interpréter en modernes ce qui s'est fait sous des cosmogonies non-mo-

4 C'est-à-dire l'ensemble des appareillages, langages, codes, etc. qui permettent de dire – selon la *Constitution moderne* – quelque chose sur la 'nature' ou la 'société', de fournir des **représentations** de la nature et la société.

5 Sous cette définition, elle peut être étendue à la totalité des sociétés, anciennes comme actuelles, comme le dit Dunnell (1971) : *Prehistory is the science of artifacts conducted in the terms of the concept culture*. On en a des exemples en archéologie industrielle ou historique.

6 Mais aussi parfois de disciplines plus dures comme la physique nucléaire.

dernes (prémodernes)⁷ ? Et additionnellement, comment résoudre la contradiction entre le particulier (le vécu) et le général (l'élaboré, le scientifique) déjà soulignée par Granger (1957) et désormais installée au premier plan des préoccupations politiques actuelles ? Qui va me dire comment opiner, juger et décider ?

Les deux peuvent se rassembler sous la question : comment gérer des savoirs différents parce que fondés sur des « visions du monde » différentes (Descola 2005), des « façons de penser » différentes ou, comme dirait Latour (2004a), des « ameublements du monde » différents ?

Nous nous intéresserons au premier problème à partir d'une expérience réalisée sur le terrain avec la pédologie, expérience déjà présentée lors d'un colloque de la Société Préhistorique Française et publiée en 1989 dans son bulletin.

Nous reporterons à plus tard, compte tenu d'une réflexion déjà engagée (Marliac 2004a), la question de la *Constitution moderne* dans ce qu'elle implique pour l'interprétation des 'objets archéologiques'.

Deux préliminaires sont à relier au problème de l'**interdisciplinaire** :

1° il est bien évidemment impossible de dire que chaque représentant d'une discipline a fonctionné en totale ignorance de l'autre et sans voir ce qui était immédiatement interprétable par exemple en termes anthropologiques⁸ comme l'inhumation à l'extrême du sondage (Fig. 2 & 3) ou interprétable en termes pédologiques comme les microlitages horizontaux sableux ou argileux. La différence vient de ce que la pédologie dispose de référentiels plus ou moins généraux avec leurs lexiques, l'archéologie n'en dispose pas, comme s'en aperçut mon collègue pédologue⁹. Elle a recours au langage naturel plus ou moins additionné de termes techniques d'autres disciplines¹⁰.

2° remarque découlant en partie de la première et liée à la dichotomie ontologique Nature/Culture-Social : on ne peut faire correspondre terme à terme les définitions apportées dans chaque cas (mais toutes ne sont pas même juxtaposables) par les disciplines à moins de se débarrasser de cette dichotomie comme entrée en matière ou d'user d'un vocabulaire adapté.

Nous envisagerons donc ici les relations de ces vestiges avec les milieux en Afrique soudano-sahélienne, *i.e.* les relations de l'archéo-anthropologie

7 Prémoderne et non-moderne étant des dénominations faites par les modernes.

8 Et même en termes communs du langage naturel...

9 Ce qui est révélateur de l'absence de formation de beaucoup de scientifiques 'durs' quant aux postulats de base et à l'épistémologie de leurs propres disciplines.

10 Même si en techno-morphologie lithique ou céramique elle possède des lexiques détaillés et approfondis mais malheureusement encore non-acceptés mondialement (Gardin 1976).

avec les sciences naturelles classiques intervenantes comme la pédologie, la géomorphologie, la sédimentologie, la géochimie, etc... C'est ce fameux *dialogue* entre disciplines naturalistes ou exactes et archéologie, si souvent réclamé et qui ne semble pas aboutir¹¹.

L'archéologie

Les enfouissements différentiels des vestiges dans les sols étant la situation la plus courante, l'archéologie procède à des prospections et surtout à des **fouilles** et, pour les archéologues,... *ce qu'on trouve c'est ce qui la été stabilisé (jadis) et rescapé.* (Latour 1999b : 46).

A propos des vestiges, il faut garder à l'esprit que les sociétés historiques, préhistoriques ou protohistoriques n'ont pas seulement laissé des objets (outils lithiques, céramiques, métalliques, architecturaux, etc...) dans différents états et dispositions spatiales), mais ont parfois plus ou moins profondément modelé leurs milieux, milieux qui nous apparaissent aujourd'hui « naturels » : forêts monospécifiques (savanes forestières, parcs anthropiques : baobabs, micocouliers, karités en Afrique subsaharienne), sols dégradés (*hardés* et *nagas* des pourtours du lac Tchad), extinctions faunistiques, bois sacrés, etc. De plus certaines facettes des « milieux naturels » comme des terrasses alluviales, des semis de marécages, des aires arides, des éboulis, tels sols, la distribution de différentes espèces animales, tels modélisés ou tels boisements, etc., peuvent être indirectement les résultats de cueillettes intensives ou de plantations, d'aménagements agricoles (déforestations, monocultures, pierriers, terrasses), hydrauliques (barrages, drainages, irrigations...), défensifs ou autres, volontaires ou involontaires, associés ou pas (en amont d'un bassin versant par exemple)¹².

Rappelons que nous traitons ici d'une **butte anthropique** (*settlement mound*), similaire aux tumuli et tells du Moyen-Orient. Le processus général d'érection de tels sites résulte de l'empilement, sur une certaine surface et selon une certaine rotation, des habitats et de tout ce qui va avec : rejets, fosses, enclos à bétail, sols aménagés, greniers, foyers, forges, silos,

11 Exemples : « Pour un meilleur dialogue en Archéologie » Journée du 6 Nov. 1989 à Paris. GMPCA-SPF. « Archéologie africaine et Sciences de la Nature appliquées à l'Archéologie » Symposium des 26-30 Déc. 1983 à Bordeaux, CNRS, ACCT et CRIA. « Archaeology and 14 C » 2d Internat. Symp. Sept 87 à Groningen, Biological Archaeological Institute and Isotope Physics Laboratory of Univ. of Groningen (Pays-Bas). La « Fourth C14 and Archaeology conference » tenue à Oxford du 9 au 14 Avril 2002...

12 Cf. *L'archéologie pour comprendre l'espace* J. Burnouf & G. Chouquer. Conférences INRAP Modernité de l'archéologie, 23-24 Nov. 2006 Centre Pompidou, Paris.

sépultures, fossés, murailles, selon telle ou telle culture. Et le tout peut, partiellement ou pas, avoir été plusieurs fois repris, réutilisé de différentes façons, donc bouleversé.

La fouille est la phase centrale du métier d'archéologue. C'est une activité on ne peut plus interdisciplinaire dans la mesure où il faut comprendre entre les deux pôles absolument séparés : Nature et Culture, selon le cadre fondamental moderne le plus répandu et respecté actuellement (Latour 1991), ensemble/simultanément, diachroniquement / synchroniquement, et selon tel ou tel Temps, tout ce qu'on découvre¹³. Même si ce cadre n'est pas clairement invoqué durant le travail – compte tenu qu'il fait partie du mode de raisonnement de base intégré de la plupart d'entre nous –, il est utilisé dans les *pratiques de recherches* sous la forme des concepts, méthodes et techniques des nombreuses disciplines intervenantes, dont certaines déjà citées ici. Il est de plus indirectement réaffirmé dans les conclusions : tel ou tel objet est attribué à la Nature, à la Culture ou à un mélange des deux dont il est impossible de préciser le taux et le mode. On imagine aisément les conséquences sociopolitiques de ce choix (Cf. les nombreux et houleux débats autour du soi-disant réchauffement climatique ou autour des civilisations disparues (Diamond 2007).

Comment ont fonctionné ensemble, et en dialogues/fabrications que nous ignorons, lors de l'érection d'un site, la (les) civilisations (la (les) cultures) et le (les) milieux ?

Avec la pédologie

La longue fréquentation de mes collègues pédologues ORSTOM¹⁴ sur le terrain au Cameroun Septentrional ou en Indonésie, la lecture de leurs résultats en général ou à propos de tel ou tel site que je « découvrais » dans tel ou tel sol de leurs cartographies pédologiques, la discussion, leurs réflexions *sur site*, m'avaient familiarisé avec la possibilité et l'intérêt de prendre en considération *pédologiquement*, les vestiges exhumés comme éléments des horizons pédologiques. Pourquoi en effet ne pas voir un foyer, une couche croûteuse, la matrice générale des vestiges/les matrices différentes, la percolation possible des parties fines issues des bois brûlés ou des poteries pilées (chamotte), les grosses pierres, comme des éléments d'un

13 Aussi parce que l'archéologue détruit son objet au fur et à mesure qu'il en prend connaissance.

14 Mes amis : MM. Beaudou, Hervieu, Brabant, Barbery, Gavaud, Lamotte, †Humbel et Bocquier.

horizon, puisqu'au moins jusqu'à l'exhumation par la fouille, le site devait avoir subi une pédogenèse, même si légère, de parfois plusieurs siècles ?¹⁵

A l'analyse pédologique du sol concerné s'ajoutait parfois la datation relative des vestiges qu'il enfermait par la stratigraphie, selon qu'ils se trouvaient, *e.g.*, dans telles argiles noires, tels passages caillouteux (par exemple : la *stone line* des forêts du Sud-Cameroun depuis longtemps désignée, les *graviers sous berge* au Nord-Cameroun), tels planosols, tels sols ferrallitiques ou sous tels sols cuirassés et dans la mesure où ces collègues avaient synthétisé leurs résultats en séquences pédogéomorphologiques (en particulier J. Hervieu (1967), P. Brabant & M. Gavaud (1985, cités in Marliac 2006 : 32, fig. 11) plus ou moins renforcées de datations absolues.

M. Lamotte et moi-même, envisagâmes dès lors de pousser les croisements plus avant en faisant subir à une fouille conduite par ce collègue, un examen de pédologue (Figs. 1 et 3). Ainsi fut testé par lui, une nouvelle fois, le site de Mongossi au Nord du Cameroun, déjà fouillé (Marliac 1991, vol. 2). Une comparaison pouvait ainsi être faite entre les deux fouilles très proches. Cette expérience décrite et élaborée ensuite pour un colloque (Lamotte & Marliac 1989) peut être résumée ici comme suit.

A. L'examen pédologique du sol d'apport anthropique (Fig. 3) qui représente 95 % du sondage de 4 m (y compris le pavage du sol supérieur par des tessons et sa fine couche superficielle sableuse // la fosse à sépulture de la base) donne comme définitions, d'ailleurs très générales :

- un matériau brun clair ('structure' de couleur 10YR 3/3 dit le pédologue) grumeleux général de haut en bas, englobant :
- des microlits finement sableux ou argileux brun sombre (10YR 5/3), des unités durcies, des galeries et des trous-galeries qui la traversent irrégulièrement.

Le tout avec des pendages et des épaisseurs diverses jusqu'à 3/3,5 m, le substrat argilo-sableux stérile naturel apparaissant vers 4 m¹⁶ (sol avant occupation, plus vieux que le V^e siècle AD, Marliac 1991, 2006f).

Remarquons ici que ces définitions sont immédiatement interprétées par le pédologue en termes anthropologiques (inhumation) ou faunistiques

15 On peut estimer l'abandon des sites (buttes anthropiques dont Mongossi) entre le XVI^e et le XVIII^e siècle en recoupant les traditions orales et les datations absolues (Marliac 2006f).

16 Sans nier l'existence de niveaux archéologiques encore plus profonds dans cette zone subsidente à recouvrements/dégagements répétés depuis plusieurs millénaires (cuvette du Tchad).

(terriers). De plus, il note : *ce sol d'apport anthropique est peu différencié par la pédogenèse* (Lamotte in Lamotte & Marliac 1989 : 425).

B. En termes archéologiques (Fig. 2), nous avions défini dans l'ordre d'exécution de notre fouille (Marliac 1991 ; de haut en bas) :

- (niveau 1a : gris brunâtre sableux jonché de tessons) : le sol ;
- niveau 1 : matériau plus jaune avec tessons ;
- niveau 2 : matériau jaune avec mottes, tessons plus grands, lits de cendres et charbons, assez friable localement ;
- niveau 3 : matériau brun-noirâtre diminution du nombre de tessons ;
- niveau 4 : matériau sableux plus verdâtre, compact devenant collant et disparition des tessons.

Compte-tenu de la précision et de la valeur des observations des deux chercheurs, on note :

*la *congruence* de l'ensemble des niveaux 1,2 et 3, avec le matériau grumeleux constituant 95 % du sondage, même si l'archéologue a pu décider de distinguer trois niveaux à partir d'états de surface (dureté, talus/bords, lissages...) des densités d'objets, anthropiques ou non (tessons à plat, charbons denses, fantômes de morphologies (arrondis des sols de case, trous de poteaux)...

*la *correspondance* possible entre ce que Lamotte appelle les microlits et nous, des structures anthropiques (S1, S2, S3 et, plus profond, S4).

A telle échelle, les interprétations diffèrent à partir des modèles théoriques disponibles dans les deux disciplines mises en œuvre par les chercheurs, modèles accompagnés de leurs lexiques. Strictement parlant, l'archéologue raisonne en termes d'objets anthropiques, dispositions de ces objets, de sols d'occupation (avec ce qui les traverse, surplombe ou parsème), là où le pédologue raisonne en termes de matériaux naturellement organisés selon des processus connus et définis par sa discipline : nature (dépôts éoliens, fluviatiles, érosifs, anthropiques ; pédogenèses sur place), organisations et perturbations (horizons, sols), constituants, processus (éluviation, illuviation, percolations + géochimie fine) etc., certains processus étant de plus, très finement analysables en laboratoire. Là où les sciences de la nature et exactes établies disposent de multiples référentiels élaborés (catalogues, listes, classifications...) et appareillages, les sciences sociales (dont l'anthropologie et l'archéologie) ne disposent que de la liste des formations sociales, institutions, conduites, rassemblées sous le terme « forces sociales » (ou ordre social, société, dimension sociale) définies à l'avance par les théories sociologiques concurrentes qui bataillent sans qu'aucune d'entre elles triomphe, sinon momentanément (Latour 2006 : 9-12).

Allers et retours disciplinaires

D'emblée on pourrait considérer ce genre de site comme totalement anthropique : il n'est constitué que de l'empilement irrégulier et quelque peu contingent, d'habitats anciens rebâties les uns sur les autres après vieillissement/écroulement, plus ou moins au même endroit additionnés d'objets (céramique, métal, os, corne, graines, poussières, détritus.), rejets, fosses, silos, greniers, meules dormantes, espaces vides, sols aménagés (tessonnés, battus, lissés, tassés...), etc., explicables par analogie ethnographique¹⁷. Ce serait :

1) oublier que ces constituants sont eux-mêmes fabriqués à partir de constituants 'naturels' : sables, argiles, roches et minéraux, végétaux, graines, tiges, troncs, bouses, déchets...

2) oublier que la masse du site a évolué sur place en fonction des climats (*e.g.* les phases très sèches r2 et r3 de Maley 1981) repérées entre 1400 AD et 1550 AD dans la plaine périthadienne (Marliac 1991 : 489, Marliac 2006f : 57, fig. 14 bis)¹⁸, des apports (matériau de construction, ossements, tessons, ivoires, cornes), des prélevements, piétingements, architectures, fosses, et selon des invasions, épidémies, épizooties, et des manques (pluies réduites ?) encore bien mal connus...

On peut lui opposer sur le pourtour Nord de la butte de Mongossi (fosse C ; Fig. 1), le sol *hardé* parsemé de tessons et incluant des tessons lui-même jusqu'à 0,8 m de profondeur ce qui implique que la dégradation physique (durcissement en *hardé*) est postérieure à la première occupation du lieu¹⁹ (Fig. 1).

Si l'on constate que cette compaction (pédogenèse) inclut des objets anthropologiques tels que des tessons comme cela a été vu aussi au site de Salak (secteur XI) et ailleurs dans le Diamaré (Marliac 1991, vol. 1), quelle est la part de cette intrusion dans le processus de *hardéification* (Humbel 1965, Guis 1972) ?²⁰

J'avance l'hypothèse que les pratiques culturelles de ceux que je nomme les *postnéolithiques nouveaux* (à compter du XIII^e siècle AD) ont favori-

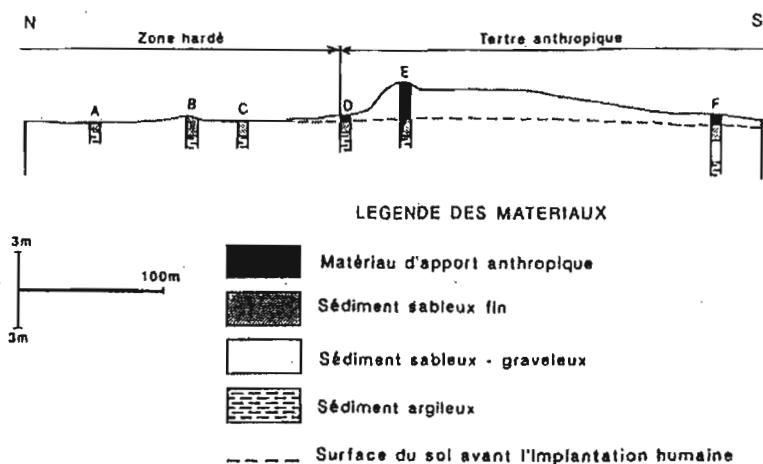
17 De tels sols sont régulièrement évités par les pédologues, botanistes et signalés parfois sous le terme « anthropiques » dans leurs travaux...

18 Concomitantes du Petit Age glaciaire du Moyen-Age européen ?

19 La désertification de ce type de sols (planosols) est liée à la compacité et la forte cohésion des horizons – 1°/à faible profondeur quand la texture est sableuse ou – 2°/dès la surface quand la texture est plus argileuse selon M. Lamotte (Lamotte & Marliac 1989 : 423).

20 Question importante quand on évoque l'étendue des hardés et aires assimilées (sols considérés stériles) dans le Nord du Cameroun, jadis évaluée entre 50 000 et 200 000 ha.

Fig. 1



FOSSE C

LEGENDE DES HORIZONS

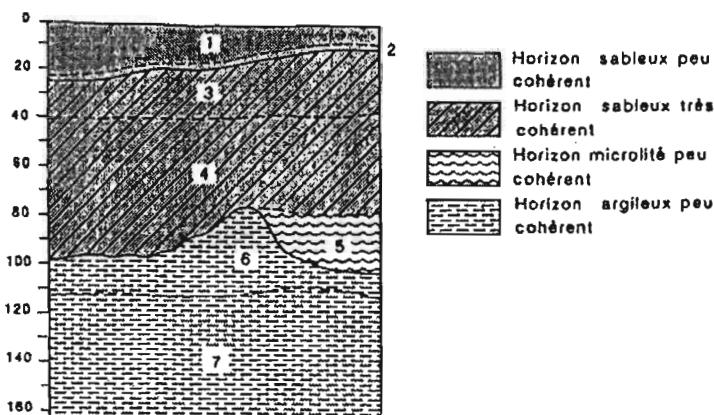


Figure 1 : coupe topopédologique du site Mongossi et coupe pédologique C dans le hardé (Lamotte 1996 : 36).

Fig. 2

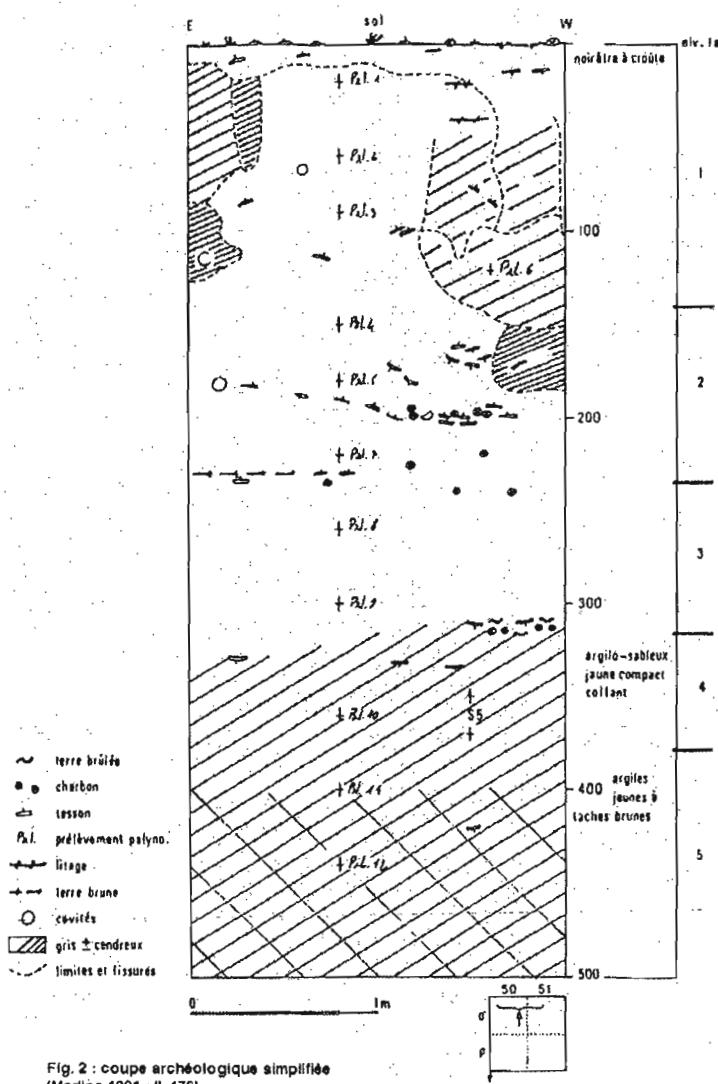


Fig. 2 : coupe archéologique simplifiée
(Marliac 1991 : II, 476).

Fig. 3

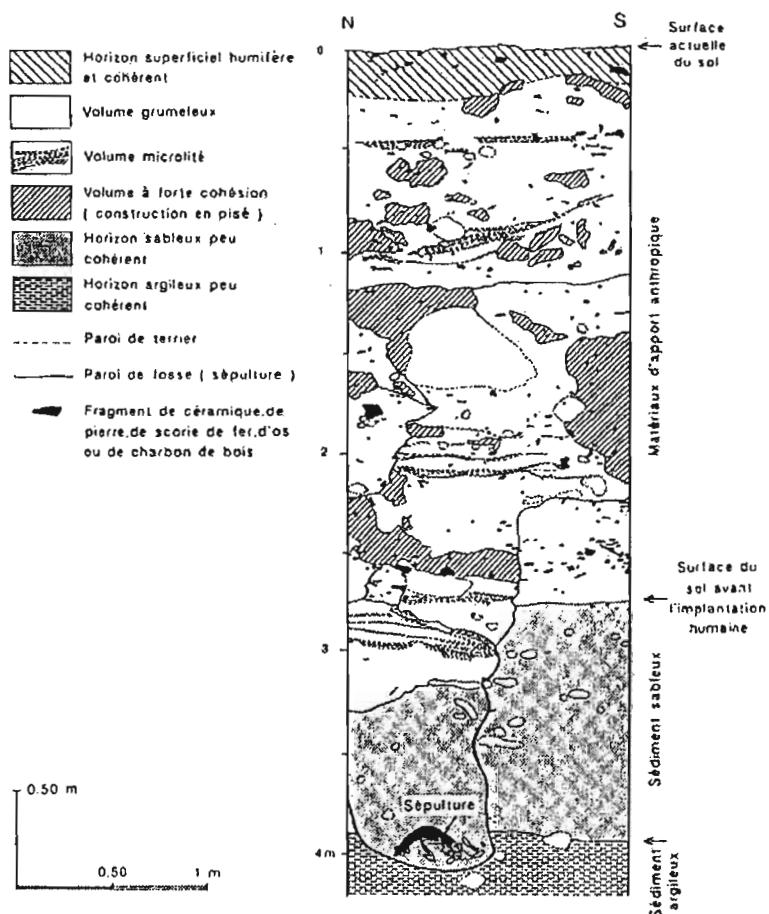
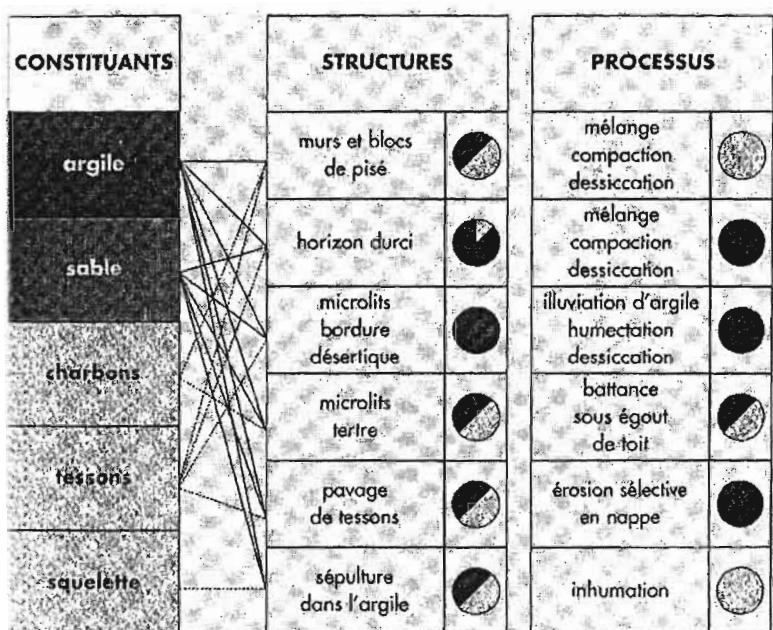


Fig. 3 : coupe pédologique E de la fouille Lamotte (id. 46).

Fig. 4



Légende :

Constituants et processus naturels

Constituants et processus anthropiques

Fig. 4 : Relations entre constituants, structures et processus naturels et anthropiques (Lamotte & Marillac 1989).

sé cette évolution sur certains sols, (Marliac 2006f, § *Anthropisation des paysages* :136).

L'explication/interprétation pluridisciplinaire plus ou moins complexe est faite de **va-et-vient** répétés entre les deux domaines disciplinaires ; faite aussi d'alignements de descriptions naturalistes – entrecoupées de croquis – avec des explications anthropologiques d'échelles et de nature différentes (c'est la contrainte du discours oral et écrit), donc de traductions.

Ainsi les microlits, cités plus haut par le pédologue, interprétés comme :

– zones de battance de pluies courtes et concentrées qui par effet de *splash* trient les fines + concentration partiellement longitudinale des pluies, grâce aux toits de chaume des cases, collecteurs et concentrateurs des eaux de pluie sur des espaces limités. Ainsi,

– un tesson de taille moyenne (objet anthropologique) trouvé à plat lors de la fouille, sur un sol apparemment induré peut être vu comme perte locale due au hasard (casse ménagère ?), en même temps qu'il est peut-être élément d'une structure disparue, qu'il est composé de constituants 'naturels' et élément d'une masse 'grumeleuse' plus ou moins nette (élément pédologique) et qu'il a participé à sa pédogenèse.

L'interdisciplinaire

Ce qui ressort de tout cela c'est, qu'à la fouille si telle ou telle lecture disciplinaire s'appliquait, elle pouvait être immédiatement remplacée ou allongée, complétée ou mélangée avec l'autre. Ce sont les exigences de la linéarité du discours – ajoutées aux spécificités des langages disciplinaires – qui font se succéder les mots, les lectures, les interprétations, les analyses. En fait tout est mêlé, le réel est un enchevêtrement très complexe et ce sont les concepts des disciplines (Callon *et al.* 2001 : 91), appuyés parfois sur leurs instruments, qui isolent ce qu'ils traduisent en mots, modifient éventuellement leurs contenus, associent les explications, justifient les échelles, raccrochent les uns aux autres des énoncés différents, etc. Le site est un dépôt, une décharge et, évidemment tout y est mélangé, cassé, démembré, dissout/pourri/rouillé, des éléments dits « naturels » aux éléments dits « culturels ».²¹

21 Nous sommes des éboueurs du passé, d'une pollution déjà lancée pendant la préhistoire : escargottières, kjoekkenmöddings, mottes moyenâgeuses, ateliers de taille des grottes du Périgord ou de la plaine de la Tsanaga à Maroua, tumuli innombrables, des forêts polonaises aux marécages du lac Tchad, mégalithes, villes enfouies, cimetières et nécropoles, ruines antiques, friches industrielles et sols stérilisés... C'est « l'archéosphère »...

Plus, ce qui peut-être vu comme des **allers et retours** Nature/Culture (selon la *Constitution moderne*) correspondent, en fait, aux activités des anciens occupants et de leurs milieux, quand on la comprend sous forme d'**enrôlements** des uns par les autres.

Ce qu'ils ont laissé, en plus ou moins bon état, ce sont les résultats non pas de l'application d'une dichotomie Nature-Culture mais des produits nature-culture plus ou moins affirmés, eux-mêmes repris dans des évolutions ultérieures variées *in situ*.

Lamotte et moi avons, à l'époque, été *amené(s) à faire la part entre processus naturels et anthropiques* (Lamotte & Marliac 1989 : 426). Etre encore modernes (ne pas pouvoir 'fondre' telle explication naturaliste avec telle explication sociologique) nous a conduits à changer de concepts et donc de mots.

Essai de vocabulaire

Ceci ne fut fait qu'à un niveau terminologique privé de significations précises dans l'une ou l'autre des disciplines collaborantes, nous empêchant ainsi toute attribution ontologique immédiate Nature/Culture. Nous avons choisi dès lors, de présenter cette distribution en utilisant un vocabulaire plus général et aussi plus vague qui permettait d'englober quelques traits saillants observés à la fouille par les deux disciplines dans leurs langages²².

Ce vocabulaire prenait en compte des **structures** et des **processus** croisés et classés en fonction de leurs **constituants** (classables en *naturels* et *culturels* à une certaine échelle de définition).

D'où l'analyse suivante conduisant à la Fig. 4. :

– **l'induration** du matériau concerne la butte elle-même (résidus de pisé) et le hardé semi-péphérique (horizons à forte cohésion) qui combinent les mêmes constituants naturels (sable, argile) et culturels (tessons) à partir de processus différents : malaxage-compaction-dessication pour le pisé, illuviation-alternances humectations/dessications pour le hardé ;

– les **microlits** au contact des deux matériaux sédimentaires du hardé associent constituants naturels dans un *processus d'encroûtement en terrain découvert* (Lamotte & Marliac 1989 : 426). Ceux repérés dans la fouille de la butte sont mixte puisqu'englobant des microfragments de bois brûlés et

22 Cf. Latour (2006 : 16, 44), à propos du choix de termes privés de sens pour exposer son projet sociologique. Le vocabulaire a toujours une fonction stratégique comme nous le montrent chaque jour les politiques et leurs intellectuels porte-coton, fonction clairement liée aux connotations/condamnations durables qu'il suscite (populisme, révisionisme, obscurantisme, gauchisme, extrémisme, passéisme ; gaffes, dérapages...)

de céramique suite à un processus induit par l'homme : *encroûtement sous égout de toit* ;

– les **concentrations** d'éléments grossiers sont représentés par :

1) les ossements humains de la sépulture : concentration mixte à partir d'un processus anthropique, l'inhumation et,

2) le pavage de tessons (constituants anthropiques) du sol de surface, pavage obtenu par un processus naturel : érosion (éolienne et reptation) sélective des parties fines.

L'objectif étant de mieux comprendre et faire comprendre (comptenu des limites de l'exercice lui-même) comment telles ou telles observations pouvaient être expliquées et transformées en 'faits archéologiques' acceptables, l'utilisation de ces termes généraux évitait de s'enfermer soit sur une explication naturaliste soit sur une explication anthropologique. Ceci permet de suspendre l'utilisation de la dichotomie Nature/Culture comme Juge préalable qui dessine dans ses grandes lignes l'objet étudié à l'avance. Il n'y a pas de problème d'interdisciplinarité QUE lorsque règne cette dichotomie. L'interdisciplinarité n'exige en fait – c'est déjà un vaste problème – que des traductions, adaptations, juxtapositions, etc., entre disciplines à l'aide de langages, instruments, montages parfois inattendus, inventions, pratiques *en vue* de résoudre un problème, de dépasser un obstacle.

Conclusion

Finalement *les disciplines scientifiques une fois rendues visibles, présentes, actives, agitées en cessant d'être menaçantes, [...] vont pouvoir déployer ce formidable potentiel du plurivers qu'elles n'avaient jamais eu l'occasion jusqu'ici de développer puisqu'on les écrasait constamment sous l'obligation de produire le plus rapidement possible des objets « de la nature » en échappant aux « constructions sociales » afin de revenir au plus vite réformer la société par la raison indiscutable* » (Latour 2004a : 75).

Elles sont donc tout à fait nécessaires à condition de se débarrasser de toute référence à une Nature ou une Culture sous leurs acceptations modernes et d'être vues comme méthodes et techniques d'analyse complémentaires du monde extérieur où se détachent éventuellement ensuite²³, des 'faits naturels' et des 'faits culturels' indissociables, des **faits de nature-culture** plus ou moins bien définis dans l'attente de nouvelles propositions ; cette attribution ne se bouclant pas dans une dichotomie définitive : la Nature vue et connue par les sciences/ les Cultures comprises

23 Mais pourraient se détacher mieux encore probablement avec des analyses plus approfondies.

par les sciences sociales dont l'anthropologie-archéologie. Chacune de ces positions conduit à des conclusions générales différentes quant au rapport des hommes avec le Monde dont ils font partie et qu'ils vivent en commun. Dans le premier cas, chaque point de vue (Nature, Culture) court-circuitait l'autre, le premier parce que la définition des faits se faisait sans procédure publique, l'autre parce qu'il ne possédait pas la réalité des dites choses... (Latour 2004a : 88).

Donc *ce que nous voulons savoir*, y compris dans notre cas ici, *c'est comment un point de vue, un objet technique, finissent par s'imposer* (M. Callon & B. Latour 1991 : 25). Et non pas une attribution préalable indiscutable accompagnée de son lexique. Ici, quelle explication finale va rester de notre approche du site et des différentes parties retenues de ce site : est-ce la Nature ou la Culture qui a produit ce dont nous parlons, ce que nous analysons (l'artefact) ? Bien entendu d'autres fouilles et d'autres techniques, méthodes et appareillages peuvent toujours améliorer les résultats (c'est ce que font sans cesse les disciplines scientifiques) sans aboutir jamais à une fin. Si ce sont les deux (Nature+Culture), quel pourcentage pour chacun d'eux ? Cette question sous-entend de décider qui **commande** l'autre, car définir un 'fait' c'est, dans la cosmogonie moderne définir la réalité indiscutable et donc souveraine. Bien clairement notre position est tout autre puisqu'elle est dans l'attente constante de nouvelles propositions...

Et ceci d'autant plus pour nous archéologues, que les fabricants de ces siècles lointains, dits parfois *obscurs*, ne possédaient ni ne pratiquaient la dichotomie ontologique moderne Nature/Culture, dont les prolégomènes, les lieux et la naissance sont connus (Stengers 1993, Latour 1991, 1999a, 2004a). Il faut donc les dissocier de l'usage ontologique qu'on en fait et l'utilisation d'un autre vocabulaire, d'un **infralangage** (Latour 2006 : 45) est une méthode pour surmonter cet obstacle.

Nous le savons bien maintenant (Latour 1991, 2004a, 2006, Descola 2005), notre vision/découpage du monde – en phase momentanée d'extension planétaire – n'est qu'une des visions/découpages que les hommes ont du monde dont ils font partie. Le 'moderne' tente péniblement et désespérément d'extérioriser la Nature qu'il instaure, de la déclarer hors de portée et donc juge absolu ultime, alors qu'il passe son temps à en enrôler différentes parties avec les sciences et de multiples autres méthodes y compris ordinaires, communes, et donc à la manifester et lui ôter ainsi tout caractère absolu.

Or, à ce stade, il suffit de **ne pas prendre place** dans le débat Nature/Culture (Social) et leurs parts respectives mais de modifier la conception du monde social et politique qui sert d'évidence aux sciences naturelles et sociales (Latour 2004a : 53). Natures et cultures seront définies – **si**

nécessaire – à l’achèvement des processus de fabrication du ‘fait’ et seront – bien évidemment – constamment sujettes à reprise de discussion, à controverse.

Et ceci rappelle – aux conditions de fabrication près – l’interprétation naturelle, banale et quotidienne (gens du commun dont nous-mêmes dans de multiples situations) qui se réfère à un savoir différent théorisé dans des *sçavoirs*, des *pratiques* (outils, gestes, métiers, apprentissages, initiations, habitudes, coutumes, traditions, contes, proverbes, sagesse populaires, *habitus*) maigres ou amples (métiers), souples et adaptables tant que les variations des milieux et les variations des cultures ne s’éloignent pas trop l’une de l’autre (catastrophes climatiques, culturelles)²⁴. L’observateur profane, qu’il s’agisse d’un paysan, d’une potière, du *ardo*, *djaouro* ou du *malloum*²⁵ du village, observateurs locaux assis au bord de la fouille que je conduis, ou même de l’archéologue-poète arraché à ses contraintes ‘scientifiques’, pourrait dire qu’un site est un fouillis d’objets depuis les grains de sable jusqu’aux mottes, les perles de terre jusqu’aux sols battus ou tessonnes. Un enchevêtrement où le TEK²⁶ trouve aussi des voies explicatives (souvent inaperçues par l’archéologue par défaut de connaître la langue²⁷ des ‘curieux’ assemblés) comme par exemple jadis au Nord du Cameroun l’appellation en langue peule de ‘djiddéré’ pour tel genre de sites (butte), repérée à la même époque par C. Seignobos et moi-même, (Cf. le site proche bien connu de Djiddéré Saoudjo (la poubelle/le dépôtoir du Sao²⁷)²⁸.

Dans le cas précis de la butte de Mongossi au Cameroun septentrional, nous avons un Compte-Rendu daté de « la culture » des habitants ayant laissé ces vestiges dont il est inutile de souligner les manques considérables (Marliac 1991, 2006f²⁹). Nous ne saurions définir à l’avance son organisation sous telle théorie sociologique actuelle avec ses termes et ceci d’autant plus que cette dernière participera à la n^{ème} explication à l’aide des « forces sociales », entités aussi mystérieuses que les « forces physiques ». Le Mongossien représente (dans le cadre général accepté par les archéologues

24 Le *traditional ecological knowledge* (Lyotard 1987, Agrawal 1995, Dods 2004).

25 Termes de langue peule : *ardo*, *jauro* : chef de village, de groupe ; *mallum* : maître d’école coranique ; *jiddere* : dépôt, poubelle, rejets.

26 Cf. la richesse des lexiques traditionnels traduisant une cosmogonie non-moderne !

27 Les Sao, Sô, Sow : peuplement légendaire des abords sud du lac Tchad. Le terme djiddéré prenant aussi des connotations péjoratives quand des Peuls islamisés parlent des ruines de villages païens (*ngurooje*).

28 Signalé par R. Diziain † (ORSTOM) il y a cinquante ans sur une carte à 1/50 000 déposée au Service Cartographique de l’IRD à Bondy.

29 Liées au retard, hélas persistant, des recherches archéologiques en Afrique subsaharienne.

de l'Afrique subsaharienne) une des cultures postnéolithiques du Sud de la plaine du Logone, placable à l'intérieur des connaissances sur les milieux et les climats (autre échelle) tels qu'ils furent par elle compris et partiellement, utilisés et enrôlés comme eux-mêmes dictaient les limites et conditions de leur enrôlement dans un dialogue permanent et évolutif qui les définissait l'une l'autre.

Réponse à Alain Froment¹

Les sciences réelles telles qu'elles sont pratiquées par les scientifiques, ont peu de chose à voir avec le monstre monolithique « science » qui sous-tend la prétention au progrès.
Feyerabend 1989

Je suis reconnaissant à ce collègue et ami d'avoir lu mon ouvrage « *De l'archéologie à l'histoire* » et publié ce qu'il en pensait dans le Bulletin 2006 (livré 2007) du réseau MégaTchad, réseau auquel je suis attaché depuis ses premiers jours. Ce que je retiens d'abord de sa lecture critique – en mémoire de la célèbre recommandation de Boileau – est la qualification de ‘texte confus’. Dans la mesure où certaines parties de cet ouvrage me plaisent moins aujourd’hui et où la logique de l’ensemble ne me satisfait plus tout à fait, même si l’essentiel est là, je pourrais accepter cet adjectif. Si l’idée générale de mon ouvrage semble avoir été devinée par mon critique dans ses dernières lignes grâce au dessin de C. Seignobos, le **thème central**, ses conséquences et ses extensions vers l’Anthropologie et le Développement en général n’ont pas été compris. Précisons avant toutes choses que :

*dire (note 16) que Latour est un ‘apôtre du déconstructivisme’, c'est ne pas l'avoir lu (Cf. aussi, Latour 1991, Latour 2006 : 22) et ne pas avoir saisi les ambiguïtés et contradictions de ce terme en sociologie (Latour 2006 : 126). Ce que prouve d'ailleurs la remarque qui suit dans la même note 16, où s'étale la pensée moderne de Froment déplaçant un objet (ici ce qui a été agrégé en plusieurs étapes il y a plus d'un siècle sous le terme *tuberculose* : Laennec 1819, Villemin 1865, Koch 1882),

¹ Publié in *Bulletin MégaTchad* 2007 (paru 2008) : 41-45. Cf. A. Froment, CR de A. Marliac 2006 – *De l'Archéologie à l'Histoire*, in *Bulletin MégaTchad* 2006 : 38-40.

dans un passé plus que trimillénaire² ! Les ‘faits’ des modernes, une fois apparus (ou comme disent les modernes : découverts) ont cette particularité d’envahir le temps en entier, d’en faire fi, de le recomposer et d’ignorer les travaux qu’il a fallu accomplir pour définir ces ‘faits’. Faits qui peuvent s’attendre d’ailleurs, à être une nouvelle fois définis dans les siècles à venir.³

*utiliser des phrases telles que : [l’archéologie est exposée aux dérives ou *prise en otage*], c’est considérer le savoir archéologique (scientifique) à part et indiscutable (position moderne) et ne pas se poser la question de savoir comment il a été constitué, comment il est devenu indiscutable, pertinent, c'est-à-dire : ‘vrai’. *Il est très grave que la recherche ne se rende pas compte de l'origine de ses connaissances* (Rieckhoff in AIP 2006 : 39). Il est vrai que commencer à « penser » sa propre vision du monde n'est pas chose facile comme dit Descola, mais c'est déjà la mettre en discussion...

Je considèrerais anormal que les faits de l’archéologie ne subissent pas des dérives, des retraitements ou des prises en otage : ce serait nier qu’elle appartient au monde où elle est née et nier les controverses scientifiques. Il lui revient de se défendre, d’expliquer pourquoi et comment elle est ‘vraie’ ou ‘positive’ et donc, en même temps, de faire connaissance avec ses postulats et procédures comme des savoirs qui la combattent, s’en différencient ou ceux qui la figent en *La Science*. Elle doit alors refuser de procéder à l’étiquetage de ces savoirs en :‘irrationnels’, ‘obscurantistes’, ‘nationalistes’ et que sais-je d’autre ! (Rieckhoff 2006 *Les Celtes, peuple oublié ou fiction ?* in AIP : 25-42), sauf à vouloir confirmer sa pratique de la défausse. Bienheureuse archéologie encore, si tous ne l’ignorent pas complètement, comme les indiens Hopis ! Rien n’oblige qui que ce soit à se soumettre à La Science, sauf la contrainte directe ou indirecte, morale ou physique, matérielle ou inculquée (écoles, IUFM, Universités)⁴.

2 Ramsès II est mort en 1235 av. J.-C.

3 Quant à ma *fascination pour Latour* (*sic*), elle n'a de raison que la mise au clair, grâce à lui, de l'emprise de l'épistémologie 'politique' sur moi, emprise que je ne réussissais auparavant qu'à mal formuler et critiquer. Le silence universitaire et médiatique organisé autour de sa pensée le désignait de plus à mon attention car la pensée moderne /postmoderne dressant partout où elle le peut des 'cordons sanitaires', construit ainsi de véritables signaux d'appel aux personnes saturées des avatars d'une modernité aggressive.

4 Cf. La bataille systématique (déjà tricentenaire) par tous les moyens contre les pensées étiquetées obscurantistes ou, jadis, primitives, et qui n'étaient que d'autres façon de voir le monde, mais dérangeantes en France, dès avant 1789 pour les pouvoirs marchands pressés, aidés de leurs alliés anglais et hollandais, non pas d'abroger les priviléges mais d'en profiter en s'installant dans les fauteuils Louis XV/Louis XVI, vidés de leurs occupants aristocrates.

Je ne soupçonne pas **La Science** mais, telle qu'elle est dite, présentée, politisée et installée de nos jours, je la juge impérialiste et politiquement engagée alors que je soutiens les sciences.⁵

Il est étonnant de lire à la fin de sa recension combien Froment apprécie mon questionnement sans en tirer les conséquences, toutes les conséquences, qu'il s'agisse des fondamentalistes chrétiens (seulement eux ?) des indigénistes (qui ?), des fondamentalistes scientifiques, des médias ou des politiques qui utiliseraient La Science. Froment ne va pas au bout de sa propre question lorsqu'il se demande (pour rester sur les Peuls dessinés par Seignobos) « *qu'est-ce qu'ils ont dans la tête ?* » Car alors il faut se demander que vont faire ces Peuls du nouveau savoir qui sort de la fouille et sera élaboré en savoir archéologique ? Vont-ils l'ignorer, l'approcher, le digérer, le modifier et le recréer ce qui les conduirait à modifier leurs conceptions, religions, traditions, etc. ? Donc leurs conduites... Donc leur 'social'... Voilà l'interrogation centrale du développement⁶.

C'est exactement ce qu'expose mon ouvrage : je me suis posé la même question que Froment à propos des Peuls, mais je peux me la poser à propos des Bassas, Karen, Danois, Tahitiens, Khoi San, Français, Esthoniens ou Achuar. Qu'est-ce qu'ils pensent, comment ils pensent et comment vont-ils associer (ou pas) leurs conceptions à ce que dit l'archéologie / l'archéologue (ou d'autres d'ailleurs : historiens, ethnologues, propagandistes de tous poils, politiciens en campagne, gauchistes et traditionnalistes), appuyée sur une certaine conception du monde (moderne). Qu'est-ce qui va les mettre en mouvement et qui par conséquent me mettra en mouvement, me permettra de comprendre ceux que j'observe (Favret-Saada 1977) ?...*il n'est plus possible de réduire les acteurs au rôle d'informateurs venant illustrer de façon exemplaire quelque type déjà répertorié : il faut leur restituer la capacité de produire leurs propres théories sur le social.* (Latour 2006 : 19). Question tout à fait actuelle, politique et même morale, mais que Froment ne peut prendre en compte à cause de ses propres limites épistémologiques de scientifique classique moderne. Il me rappelle ces confrères qui ne veulent pas revoir les cas Galilée ou Darwin (icônes de la science moderne), déjà bien analysés (déconstruits ?) par nombre de sociologues, historiens ou philosophes des sciences (Drake, Johnson, Serres, Feyerabend, Stengers, Latour...), car cela remettrait en cause les fondements de leur croyance. Et c'est de croyance qu'il s'agit, et autrement

5 Les réponses de certains collègues au projet de réflexion suggéré par notre collègue IRD, M. Tibayrenc (Sciences au SUD N° 30 : 16), sur l'*intelligent design*, sont, à ce sujet extrêmement révélatrices ! J'en ai gardé de croustillantes copies ...

6 Que l'IRD par exemple s'obstine à fuir, PdG, DG, CA et CSS en tête...

plus répandue, aggressive et prégnante – en France surtout – que celle des fondamentalistes, aux E.-U. ou en Europe⁷.

Et que veut dire cette étiquette : [fondamentaliste] (il lui manque : réactionnaire, passéiste, populiste, obscurantiste, toute l'épicerie médiatique habituelle, présente aussi dans certaines revues ‘scientifiques’) par laquelle tant de *social scientists* modernes se défaussent du problème et ferment la recherche ? C'est que la critique venant de ces fondamentalistes et d'autres, n'est pas sans arguments et de ce fait, révélatrice des postulats de La Science qu'il vaut mieux aujourd'hui ne pas trop éclairer en revenant sur Descartes, Kant, l'hégélianisme et ses sous-produits.

Froment reste perplexe ce qui est bien normal étant donné son régime de pensée classiquement moderne. S'il pense que les sciences sociales s'interrogent depuis longtemps sur leur rapport à l'objet de leurs recherches, il a raison, mais force est de constater qu'elles ne remettent jamais en cause leurs postulats fondamentaux copiés de ceux des sciences naturelles. Si ces dernières parlent de et pour la Nature, les *social scientists* eux parlent pour le Social-culturel qu'ils ont déjà défini alors que le problème reste toujours posé : qu'est-ce que le Social ? Si on peut se demander qu'est-ce donc que la Nature (dont les disciplines scientifiques donnent des définitions infinitiment variées sous certaines conditions théoriques et instrumentales qu'on ne saurait franchir et cela Froment ne peut l'ignorer), on doit tout autant se demander qu'est-ce donc que ce matériau appelé ‘Social’ ou ‘Culturel’ (dont les *social scientists* donnent les définitions variées préalables qu'ils veulent) ?

Je remercie Froment de me conseiller l'ethnoarchéologie telle qu'il la définit, mais depuis bien longtemps je la concevais déjà plus large à partir de Descola (2005), Latour (2006) ou Girard (2004). L'ethno-archéologie, telle qu'il l'entend, c'est un peu ce dont je parle sauf que je l'étends à une vision du monde (une façon de comprendre le Monde/cosmogonie/ bref une *Constitution non-moderne*). Les Autres ont (et nous en avions d'autres jadis), des façons diverses de meubler le monde. Il faudrait les atteindre par d'autres moyens que ceux que les sciences sociales appliquent aujourd'hui à partir de ce qu'ils ont appris (Bourdieu, par ex.) et qui est devenu inapproprié et même stérilisateur. Cela se rapproche aussi de l'ethnométhodologie de Garfinkel (1967). Et pourquoi Froment ne propose-t-il pas en accord avec lui-même, l'ethnoarchéologie-ethnologie des Occidentaux ? Révolutionnaires ou réactionnaires serions-nous toujours à part ?

7 Cf. le récent exploit constitué par la motion darwiniste de MM. les Professeurs du Collège de France, l'inventeur de Toumaï en tête !

Froment tranche que, pour l'histoire, les non-modernes/prémodernes se contentent des mythes⁸ ce qui montre sa méconnaissance des mythes, de l'histoire des mentalités, du Moyen Age (Saint Thomas), de l'histoire des idées depuis Descartes et de ce que Lévi-Strauss appelait « la pensée sauvage » (1962) et de ce qu'ils révèlent des pensées non-modernes. Voir l'excellente analyse de Descola (2005). Voir l'extraordinaire *perspective* que constitue la théorie mimétique de René Girard (1978, 2004).

Si l'anthropologie a été meilleure que la sociologie en montrant l'extrême richesse et étendue des « pensées sauvages » tout en adoptant (c'était l'époque ; cf. même Lévi-Strauss 1962 : 356) la position condescendante des porteurs de l'idéologie moderne (les explorateurs, les colonisateurs, leurs administrateurs, leurs marchands, leurs soldats, leurs chercheurs hélas nombreux !, leurs penseurs, leurs Jules Ferry et autres + nombre de *social scientists* actuels...), elle n'a pas, elle non plus, majoritairement franchi ses propres limites épistémologiques modernes. Pour eux, toute cette richesse 'indigène' n'est que **représentation**, la Vérité c'est eux, les modernes, qui la tiennent grâce à La Science (Latour 1991, Latour 2006). Administrateurs, instituteurs, chercheurs et penseurs de la colonisation furent en grande partie des 'missionnaires' de la *Constitution moderne*. Leurs successeurs le sont resté en partie, y compris les anti-colonialistes déclarés les plus virulents, puisque apportant régulièrement aux 'colonisés' leurs solutions révolutionnaires modernes bâties en Occident moderne et exportées toutes faites. Nouvel impérialisme de la pensée moderne ! Et, pour l'Afrique, beaux résultats : Ratsiraka, Sékou Touré, Ngouabi, Mengistu, Mugabé,... en plus de l'ordinaire' : Mobutu, Nimeiry, Amin Dada, Macias Nguéra, etc.

Il m'intéresse peu de savoir si mon argumentation va 'aider' les fondamentalistes (que veut dire ce terme ?) ou les 'anti-fondamentalistes' dits 'progressistes' (que veut dire ce terme ?)⁹, mais de savoir comment les uns et les autres, frères ennemis/rusés compères, utilisent les 'faits' de La Science ou des sciences pour appuyer leurs argumentations. En conséquence de quoi, je m'interroge pour savoir ce que sont ces 'faits', donc ce qu'est la (ou les méthodes) qui les construisent et les apportent dans le champ du politicosocial.

8 *Man does not really have a past unless he is aware of having one, because only this awareness ushers in the possibility of dialogues and choice* (R.Aron in Lenclud 1997 : 47)

9 Les deux ensemble fermant la discussion puisque supposant des savoirs incommuniquables parcequ'absolus à partir d'une ontologisation de la Nature, unique critère de vérité (Latour 2004a : 57).

Si Froment considère comme un excellent résumé le dessin de notre ami commun Seignobos, c'est que ce croquis (qui répond bien à ma problématique) a peut-être mieux marché pédagogiquement (en tout cas pour Froment mais sans déboucher sur aucune mise en question) que toutes les pages de l'ouvrage concerné ici, où j'ai essayé d'expliciter et suivre la même question depuis ses conditions de formulation jusqu'à ses conséquences.

*“ Tant qu’elles n’étaient pas analysées dans leur pratique,
les sciences ont constitué l’arme de la modernisation ”*
(Latour 2003 : 24)

Eldridge Mohammadou et la *geste* des Peuls du Cameroun¹

Pour l'hommage que nous rendons aujourd'hui à Eldridge Mohammadou sous différentes formes, j'ai préféré – à une analyse approfondie de ses œuvres qui demanderait beaucoup plus de temps et des compétences que je n'ai pas – une réflexion plus libre, à partir de ce qu'il a pu inspirer (et m'inspirer) en y ajoutant – matériau peu mesurable et mal archivable –, le souvenir des discussions et fréquentations réciproques que nous eûmes de Maroua à Ngaoundéré pendant mes années d'affectation à compter de 1970. J'ai eu cette chance pour la continuité et donc l'intérêt de nos rapports, d'être protégé des écarts auxquels sa passion historico-politique le conduisait parfois², par la spécificité de l'archéologie dont il ignorait les postulats et les méthodes.

Cette réflexion se veut à la fois libre et néanmoins engagée, quoique venant d'Europe, dans le débat tout à fait légitime des historiens et archéologues africains d'abord entre eux et avec leurs propres peuples, ensuite avec les autres peuples et leurs chercheurs (Marliac 2006a : 17).

Eldridge parlait d'histoire comme d'une chose vivante, quasiment là sous ses yeux. Peu d'historiens africains savaient, comme lui, faire revivre – sur des informations nombreuses – la *geste* de tel ou tel chef (*lamido*) étendant sa domination et buttant à la fois sur ceux qui devenaient ou pas ses sujets, parfois pacifiquement. Ou détailler les activités de tel autre *lamido* bataillant aussi avec ses propres frères peuls... C'est dire combien il

1 Communication au Projet de Colloque International « *Autour de l'œuvre d'Eldridge Mohammadou, en hommage à l'historien qu'il fut (1934-2004)* » Université de Ngaoundéré (Cameroun).

2 Insurgé contre la formation reçue d'Europe, celle qui lui permit de travailler et critiquer, il resta comme beaucoup de ces 'insurgés' (Diop, Obenga...), incapable d'en sortir en discutant les postulats de cette formation et leur présence chez ses collègues chercheurs euro-nippo-américains.

rendait l'histoire humaine, intéressante et tellement comparable à la nôtre en Europe et ailleurs. A chaque évocation, il me remettait en mémoire, les temps post-féodaux en Europe, qu'il s'agisse des conflits entre princes russes jusqu'à la prééminence de Moscou, des guerres entre le Roi de France et ses *Grands* jusqu'à Louis XIII, sans parler des guerres féodales japonaises auxquelles mit fin le *shogun* Ieyasu Tokugawa. Ces guerres peules intestines ou extérieures, mêlées aux guerrillas que les pâïens ou *kirdi* leur menaient en retour, m'étaient quelque peu familières.

Comme il était peul par sa mère (et conteur amoureux de sa langue), Eldridge sentait filer et disparaître, une des sources vivantes de l'histoire : les traditions orales et son grand mérite est d'en avoir recueilli le plus possible en voyageant solitaire à travers savanes, montagnes, marécages et forêts. En ce sens, archéologue de terrain et ORSTOMien comme on l'était jadis, je me sens proche de lui, même si mon objet était différent. Ne devais-je pas, moi aussi, aller dans les villages reculés, des vallées oubliées, gravir des chaos de roches inconnus, parcourir d'improbables savanes ? Bref, interroger et enregistrer pour trouver et construire mes *objets*³ Interroger les gens et les morts, les champs et les bois, les arbres (Seignobos 1982) et les mots (Seignobos ouv.cité, Marliac 2004b), les poteries (Langlois 1995), les troupeaux (Marliac & Columeau 1990), les bêtes sauvages et même les paysages (Seignobos 1982, Marliac 2004b)⁴ ? Ne me fallait-il pas parcourir des étendues lointaines, pour 'trouver' les humbles témoins des hommes de jadis aux calendriers divers et plus ou moins arrêtés (Marliac 1978b) ? Et puis comment interroger toutes ces choses ? Comment ne pas changer en les interrogeant ?

Parfois, ce jadis était si reculé dans le temps que nul ne pouvait prétendre s'y rattacher (Marliac 1981, 1987, Marliac & Brabant 2007)⁵.

Un soir où je l'avais convié à dîner avec une journaliste de passage à Garoua et où je lui avais laissé la parole – qu'il prenait très facilement par

3 Dans le cadre de la séparation classique moderne sujet/objet, opposition ontologique effacée dans le cadre d'une *Constitution amoderne* à construire (pour l'archéologie, Marliac 2006a).

4 Pour trouver *jiddel Boyma*, *keeDe Boyma*, *leDDe Boyma*, *bolle*, *ka'e*, *i'e*, *kuuje*, *diiwri*. Et découvrir *jiddere saujo*, *ngaska fouru*, *lesdi Boddeeji* ou même *ngulmun* chez les Massa (Tourneux 2006).

5 Puisque même les anciens anthropoïdes peuvent se réclamer désormais d'outils de pierre utilisés (Beyries & Joulian 1990). Cf. les broyeurs de noix des chimpanzés, récemment datés de 4300 ans en Côte d'Ivoire. *La Recherche* 2007, N°407 : 20-21. Et qui aujourd'hui va réclamer une filiation avec les crânes blottis dans les mains des Pr. Coppens et Brunet à chaque intervention médiatisée, sinon par un lien complètement abstrait (scientifique) ou surréaliste ?

ailleurs, tenu par sa passion – il nous conta avec fougue un passage de la vie guerrière et jalouse de je ne sais plus quel *lamido* historique de Banyo, Tibati, Tignéré ou Ngaoundéré... Clans, tribus, parentèles, groupes lignagers, villages, s'alliaient, rompaient, se poursuivaient, s'entremêlaient, se battaient entre savanes de la Bénoué, montagnes de l'Adamaoua et ses contreforts, aidés chacun d'entre eux par ses loyaux sujets païens. On aurait presque pu entendre le fracas des armes et des chevaux, les cris de guerre et les plaintes des agonisants entre les cimes, rivières, refuges, pâturages, pistes caravanières et bas de pentes fortifiés...

Et bien, que croyez-vous qu'il sortit, des mois plus tard, de ce récit passionné ? Un articulet insipide dans *L'Express* sur je ne sais plus quel chasseur blanc local, sa Winchester 375 et son lion domestique ! L'histoire des peuples du pays que cette *journaleuse* visitait, depuis le Novotel de Garoua, ne valait pas quelques lignes sur un lion apprivoisé... Mais à voir les carences des médias euro-américains en matière d'Histoire et leur sclérose politico-historique, je gage que, en tant que journaliste, l'histoire des Français ne l'intéressait pas plus.

Cependant, aimer les hommes est la condition première de la recherche en sciences sociales car c'est elle qui nous ouvre à leur compréhension bien au-delà de nos cadres de pensée, nos théories, bien au-delà de nos égoïsmes personnels qui parfois ne sont que des habitudes...

Passeur d'histoires, passeur de temps et passeur d'hommes

Je crois qu'Eldridge – comme nous tous – avait besoin d'histoire et d'histoires, avait besoin des hommes de l'histoire, ô combien plus exaltants/intéressants dans la gloire, la médiocrité ou parfois l'ignominie, dans le quotidien comme dans l'héroïque, le magique ou le mystère, que les hommes de tous les jours autour de lui⁶, y compris ses collègues historiens, et que ces hommes abstraits que fabriquent aussi bien la sociologie que l'histoire et l'archéologie. Comme si la 'vraie vie' était ailleurs, même si tissée de quotidien, de choses et idées communes.

De fait, 'la vraie vie' se rattache à toutes sortes d'objets, d'hommes et de groupes dans le temps et l'espace et sous cet angle Eldridge était, dans son activité, même si parfois brouillonne, partisane et cassante, un Passeur d'idées, d'hommes, de chercheurs, un Passeur de temps et d'histoires

6 Ce drame moderne qui fait qu'on ignore l'Autre à côté de nous, tout en lui reprochant nos fautes et nos échecs. *L'enfer c'est les autres* dit J.-P. Sartre. Or *Je est un Autre* disait A. Rimbaud.

différents. Se mesurant à l'histoire et en mesurant une partie localisée (au Cameroun du Nord du XVII^e au XX^e siècles), Eldridge se mesurait à lui-même et produisait une ou des histoires que ses successeurs (chercheurs ou citoyens) ont l'obligation de saluer mais aussi de remesurer.

Premier passage

Eldridge qui ne pratiquait pas (disait-il), les approches classiques et dites scientifiques de l'Histoire, approches qui tendent (et prétendent) – comme toutes les sciences sociales (à l'aune des sciences naturelles) à trouver des lois, des généralités *lawlike* – refusait vigoureusement, mais en fait verbalement, telle ou telle lecture ‘occidentale’. Il réussissait cependant à brosser des tableaux historiques généraux à partir de milliers de renseignements, enregistrements, narrations particulières qu'il trouvait, compilait, traduisait, publiait. Dans ces récits, il faisait se dérouler des événements compréhensibles pour ses auditeurs. Il aboutissait par ses narrations, à cette généralité appelée par certains : *intersubjective pattern recognition* (Carrithers 1990) qui permet cette *consensibility* (ouv.cité) entre personnes de cultures différentes, qu'on l'attribue ou pas à des structures profondes universelles – biologiques, intellectuelles – dans le cadre de la *Constitution moderne*, c'est-à-dire du mode de pensée moderne toujours dominant. Dans cet exercice, il rejoignait La Science dans sa définition courante venue de la scolastique (Latour 2006 : 200) et appliquée aux sciences de la nature : *il n'y a de science que du général*.

Mais cet ‘historique général’ devenait présent, vivant, sensible, dès que ses narrations, devenant orales, autorisaient par ailleurs et en même temps, digressions particulières, remarques singulières, accompagnements gestuels ou citations en appui, ajouts, exclamations... (Latour 2006 : 200, note 24).

A la Recherche du temps perdu, notre collègue participait à une re-création/reconstruction raisonnée, littéraire et verbale d'un réel passé. Il rencontrait, à la fin peut-être, plus réel que le réel, *un temps retrouvé...* en harmonie avec sa quête. Comme pour chacun d'entre nous, et nos plus grands écrivains (M. Proust, L.-F. Céline), la réalité doit être dépassée tout en étant respectée. Mais quel problème quand on croit que la science (et particulièrement l'Histoire), dit une réalité complète et indiscutable !

Deuxième passage

Son originalité de traditionnaliste, archiviste, historien, linguiste de terrain, fournissait à Eldridge ce qu'il considérait comme un donné à ne pas discuter⁷. Sans envisager ce problème dans son entier, on peut dire, sous un certain angle, qu'il avait raison. C'était son vécu et le compte-rendu du vécu des autres (*matter of concern*). A-t-il saisi cependant que lui aussi, comme les ethnologues, historiens, mémorialistes européens ou africains, même si différemment, il traduisait donc trahissait ? En conséquence, sous un autre angle, ce donné est discutable puisque, comme tout un chacun, Eldridge possédait, même à son insu, une *vision du monde*² et construisait un 'savoir' (comme dans toute activité de connaissance) en accord avec les postulats de celle-ci (Latour 1991, Descola 2005), ses objets (*matter of fact*), en l'occurrence : les traditions orales, les récits historiques, les chroniques. Si l'on peut dire qu'il a fait *exister* les Peuls du Cameroun Septentrional, on peut rajouter qu'un examen de ses compilations, de ses publications, de leur langue, rendrait probablement visible et identifiable sa propre participation dans la mesure où il utilisait le vocabulaire général accepté de l'histoire dans sa définition la plus large, pour *dire* ce qu'on lui disait. Il enregistrait les interactions individuelles racontées/vécues par ses informateurs en fonction de leurs visions du monde (plus l'état de leur mémoire), faisait un **social historique** de toutes ces interactions, leurs configurations, leur maintien et expansions différentes dans le temps et l'espace, en rapportant ces formes variées, particulières et historiquement situées, aux « forces sociales » déjà répertoriées dans le vocabulaire courant et dans celui des historiens occidentaux auprès de qui il s'était formé⁸.

Troisième passage

On aurait pu penser, aux premiers contacts avec Eldridge⁹, que l'histoire du Cameroun du Nord était surtout et avant tout, l'histoire des Peuls. Ces derniers sont l'exemple historique d'un peuple, lentement et discrètement immigré parmi d'autres et prenant finalement – démographie aidant et Allah justifiant –, le pouvoir sur des peuples désunis et par leurs langues

7 Pour lui, *Techniques et méthodes /... /ne peuvent primer sur les données* (Saibou Issa 2007).

8 Une enquête sur la formation (personnelle, familiale, scolaire, universitaire, littéraire, religieuse, professionnelle avant son engagement dans la recherche) d'Eldridge et ses rigidités intellectuelles et comportementales, serait à cet égard enrichissante.

9 Pour moi essentiellement à la défunte Station ISH de Garoua où étaient domiciliés les outils de fouille, mes collections, celles d'autres, tous désormais disparus à ma connaissance.

et par leurs institutions¹⁰. Mais la curiosité quelque peu ‘archéologique’ d’Eldridge, devait cependant le conduire vers les non-Peuls, puisque ses Peuls – si attentivement et minutieusement décrits et commentés – rencontraient sans cesse et décrivaient des peuples locaux (déjà établis), nommés, jusqu’à mériter le nom de *grands codeurs des origines* (Adler 1981). Les autochtones (païens, largement majoritaires, anciens immigrants et premiers occupants identifiés) et ces colonisateurs-pasteurs¹¹, s’entredéfinissaient les uns les autres. Ils dessinaient ainsi une marquetterie complexe d’identités flottantes contrastées¹² que les Européens qui les découvrirent (à partir de leur vision du monde : la *Constitution moderne*), figèrent en ethnonymes (ceux que nous manipulons encore aujourd’hui) alors qu’ils ne croisaient et analysaient qu’un état des lieux (portant éventuellement un nom) parmi d’autres dans le temps et l’espace. De nouvelles enquêtes (E. Mohammadou, J.-F. Vincent, C. Seignobos, O. Yiébi-Manjek, E. Garine, O. Langlois, †M. Delneuf, B. Nizesete, S. Hassimi, etc.), nous en ont fait depuis découvrir bien d’autres : Mourgour, Erketse, Nisaà, etc.¹³

Cette fréquentation des uns par les autres (Peuls/non-peuls) fut en même temps pacifique, charnelle, guerrière ou commerçante. Elle débouchait parfois sur de solides ententes où les dominés devenaient pour certains chefs peuls, des alliés plus loyaux et plus sûrs que leurs consanguins ou alliés peuls établis dans d’autres villages. Si une forme de *racisme* intervenait dans certains cas comme ceux de la nomination des chefs peuls (*lamido/lamiBe*)¹⁴ ou lisible dans certains récits que les anciens des villages païens du Diamaré Septentrional nous faisaient sur leur vie antérieure de ‘petits poulets’ face aux raids esclavagistes (dont peuls) ou encore sensible dans l’attitude de certains chefs peuls vis à vis du païen (*kaado et dhimmi*),

10 Non sans difficultés d’ailleurs ni parfois échecs retentissants lorsque ces peuples païens étaient unis (défaite de Goyoum – 1873 – face aux Tououri) ou face aux Européens (prise de Maroua – 1902 – par les Allemands) mieux armés et meilleurs tacticiens.

11 Certains ont été identifiés dans l’histoire plus ancienne du Bornou (les *Fellata* de C. Seignobos 1993). Ainsi sous Dounama II au XIII^e AD et aux alentours du Tchad au XIV^e AD. (AD = *Anno Domini* = après J.-C.).

12 On n'affirme jamais un lien que par comparaison avec d'autres liens concurrents, si bien que la définition de tout groupe implique aussi de dresser une liste des antigroupes (Latour 2006 : 49).

13 Cette imposition de la pensée moderne évoque l'imposition parallèle plus ancienne des modes de pensée que les Peuls apportèrent puis établirent quand ils se convertirent à l'Islam et que le rapport de force le leur permit.

14 Lors de l'élection du lamido de Maroua, Kawou Bouhari d'abord désigné, fut démis car « *Baaba ma baleejum kurum, an boo baleejum kurum, koo ko anndu-daa ! Min njabbay ma* » soit : *Ton père était tout noir, toi-même tu es tout noir. Tu ne connais rien ! Nous ne t'acceptons pas.* (Mohammadou E. 1976 : 96) et fut remplacé par Damraka.

qui me servait de truchement, le terme racisme entaché désormais d'une foule de connotations à usage politique pour différents buts avoués ou inavouables, me semble devoir être proscrit, ne serait-ce que par son universalité : on est toujours le raciste de quelqu'un et l'anti-raciste d'un autre...

Historicité, Développement

Il y avait, dans ces temps anciens du XVII^e au début du XX^e siècle, des *collectifs* qu'on appelle aujourd'hui rétroactivement *ethnies* : les traditions peules ou païennes en témoignent de même que les rares textes retrouvés. Ce n'est pas le colonialisme, qui a fixé les ethnonymses, mais la *Constitution moderne*¹⁵ que colons, conquérants et ethnologues de l'époque, possédaient plus ou moins clairement depuis l'Ecole dès avant Jules Ferry, pratiquaient et appliquaient jusqu'à nos jours (Dozon¹⁶ 2007 : 61).

A l'image des sciences alors triomphantes en Europe-Amérique, ils purifièrent leurs objets d'étude pour en faire les ethnies.¹⁷

Par son activité aussi bien de traditionnaliste, d'analyste, de traducteur, d'auteur et de débatteur, Eldridge a mis en exergue, en partie à son insu, le problème épistémologique et politique que pose partout le monde moderne. Ce dernier en effet construit et diffuse, par le réseau déjà bien installé des écoles, lycées, universités, médias de toutes formes dont Internet¹⁸, les définitions, formes et applications des savoirs dont le public ne peut discuter, par absence d'argumentation spécialisée, absence d'informations, pensée unique et manque de liberté d'information, de diffusion et de débat contradictoire. On se souviendra, comme exemple, entre autres, des fausses raisons du déclenchement de la deuxième guerre d'Irak... (Marliac O. 2004) comme des interprétations sociopolitiques couramment présentes, récurrentes et imposées dans l'histoire moderne médiatisée¹⁹. L'une des plus fréquentes est cette projection dans le passé

15 Ou *façon de penser / façon de classer le monde*, en langage ordinaire.

16 Sans que l'auteur rapporte sa juste remarque sur les '*Etats ethnographes*', à la *Constitution moderne* dont il dépend aussi d'ailleurs à son insu.

17 Par ailleurs, tel qui bataille contre un colonialisme oublie les autres, historiques ou toujours là et ceux qui se mettent en place. Il ne se souvient plus parfois, qu'il est issu lui-même de tel autre colonialisme local bien documenté. Exemple renouvelé de *l'accusation mimétique* de l'Autre si bien montrée par René Girard (1978, 2004) et politiquement si utile à tels pouvoirs.

18 Pour lequel les collectifs au pouvoir préparent déjà les campagnes médiatiques, culturelles puis les muselières législatives bien connues.

19 Cf. les fameuses « lois mémorielles ».

des catégories du monde moderne doublée de la méconnaissance du réel actuel puisque ces catégories des sciences sociales sont fixées par rapport à un réel qualifié de ‘social’ et déjà défini.

Eldridge a vécu cette tension : comment extraire des récits recueillis (généalogiques ou autres), telle ou telle généralisation/simplification/purification au sens de la *Constitution moderne* (Latour 1991), puis faire participer ou associer (ou pas) ces savoirs aux autres savoirs qu’ils soient scientifiques, dits « scientifiques », ordinaires, mixtes et quotidiens, et aux *valeurs* qui fondent la vie des hommes ?

Bien qu'il n'ait rédigé aucune synthèse sur les Peuls du Cameroun, l'ensemble des recueils d'Eldridge (Cf. pour partie : Mohammadou 1976, 1979, 1981, 1983), rappelle le beau livre de Perugia (1978) sur la civilisation rwandaise traditionnelle, cette symbiose complexe, fragile, et réussie selon l'auteur, entre *Bantous* et *Hamites*, « Hutsus et Tutsi », « Houe et Vache »²⁰. Il n'est pas inutile qu'au regard de ces œuvres, leurs valeurs et leurs manques, nous réfléchissions à cette problématique, cette fois vraiment *développementale* aussi bien pour Nous Occidentaux que pour nos partenaires/amis en coopération et Autres. D'autant qu'elle participe du problème planétaire de la coopération ou guerre entre les différentes visions du monde à l'œuvre, leurs définitions du ‘fait historique’ et ses conséquences pour l'individu, le *collectif* auquel il appartient, comme pour des collectifs entre eux.

Les Peuls (et les non-Peuls) vont-ils accueillir, assimiler les textes d'Eldridge ? Comment et pour quelles raisons ? Comment chaque individu va faire ? S'il semble vain d'envisager de saisir quelque vérité à ce niveau c'est bien pourtant là que le problème se joue comme il s'est joué pour notre collègue.

Vivait-il chaque jour dans une sorte d'épopée ou dans ses interactions individuelles et quotidiennes avec hommes et femmes peuls et non-peuls ?

Incertitudes

Eldridge était pris, comme chacun d'entre nous, dans la tenaille du particulier et du général, du vécu et de l'élaboré, des différents niveaux

20 Sur ce bel ouvrage de Perugia, citons la remarque creuse de Philippe Decraene (à l'époque le Monsieur Afrique du *Monde*) en 4^e de couverture, révélatrice des limites de l'idéologie soutenue et véhiculée par ce journal : « *Un très beau voyage aux plages d'un temps aboli, au cœur de cette Afrique des ténèbres dont notre culture reste impuissante à percer les mystères* ». Mais quelle a pu être la culture de M. Decraene, sinon platement ‘moderne’ ?

d'intelligibilité et plus encore en Histoire, où aucune des deux voies n'est pleinement satisfaisante prise isolément.

* la voie du général nous fabrique des lois improuvées, improbables et finalement fragiles qui fournissent aux événements une intelligibilité de telle échelle. C'est actuellement ce qu'on appelle, le 'global' ;

* la voie du particulier nous enferme dans notre vécu, nos interactions où nous ressentons et comprenons charnellement chacun des événements. C'est ce qu'on appelle par opposition au précédent, le 'local'.

En fait, nous avons besoin des deux à la condition qu'elles ne soient jamais ni fossilisées ni séparées, comme il est de règle depuis longtemps, et encore moins parquées par le législateur, l'enseignement, les barbelés médiatiques et les miradors institutionnels, comme c'est le cas en France – à ma grande honte. Si l'histoire n'est pas de la sociologie ou de l'anthropologie, elle tire de ces deux disciplines (comme d'autres y compris naturelles), quantité d'éléments pour fabriquer – plus ou moins bien (Veyne 1971) – ses 'faits'. Apparemment elle n'éprouve aucune timidité à associer à ses récits, ou ignorer²¹, des données isolées, éventuellement venant de disciplines variées, de recherches nouvelles, d'analyses/synthèses différentes ou de théories explicatives d'un autre ordre.

Eldridge vécut ce problème fondamental du choc, mélange, traduction des savoirs et connaissances entre eux que certains, comme A. Froment (2007), ont tant de mal à concevoir puisque considérant comme 'Vrai' le savoir scientifique (le leur), qu'ils appliquent, sans s'interroger sur les fondements qui le rendent 'vrai' ni sur les conditions de son applicabilité²². Si Eldridge n'a pas tiré de ses travaux, les conclusions épistémologiques subséquentes, loin de moi l'idée de rejeter sa démarche qui fut aussi en partie la mienne – dans un autre domaine – parce qu'elle est celle qui nous fut apprise de l'Ecole, au Lycée, à l'Université depuis son modèle cartésien et kantien (Latour 1999, Chap. 1). Démarche qui place la réalité hors de l'observateur et où donc on ne sait faire la part de l'informateur et de l'observateur puisqu'on se positionne d'emblée hors du monde²³.

Les entreprises de recherche en sciences sociales échouent sur des détails écrasants des activités quotidiennes qui semblent désespérément circonstanciels.../. (Garfinkel 2002 : 95, cité par Latour 2006 : 281, note).

21 Comme dans l'histoire française, saoudienne, chinoise ou jadis soviétique et nazie, apprise à l'Ecole.

22 Sans même envisager la question métaphysique de la Vérité...

23 Ce qui équivaut d'une certaine façon à prendre la place de Dieu (Maritain J. 1925, Bourdieu P. 2001 : 222).

Des sciences modernes (Stengers 1993, Latour 1991, 1995) qui sont généralement aujourd’hui la base de raisonnement ou de mesure indiscutée des activités humaines, nous avons hérité, pour la Nature, de la prééminence des sciences physiques et naturelles qui réussissent à définir, durcir un *fait* et le maintenir au travers d’un réel complexe. Les sciences sociales par la suite en sont venues à considérer ce à quoi elles s’attaquaient : ‘le Social-la Culture’, comme un autre monde défini par eux. Ils tranchent du social comme d’autres tranchent du naturel. Malheureusement, les faits dits ‘sociaux’ ne se laissent pas définir de même façon et encore moins si on ignore ce que disent les acteurs et actants eux-mêmes (Marliac 2008a).

Actuellement et majoritairement cette socioanthropologie a tendance à être figée dans ces mots que nombre de nos *social scientists* créent et utilisent dans leurs travaux : mots qui impliquent que le *social* est une sorte de ‘matériau immatériel’ (risquons l’oxymore !), dont toutes les composantes sont connues et contenues dans le catalogue terminologique complet que tout socio-anthropologue moderne porte avec lui, une fois pour toutes, dans sa besace universitaire, pour décrire ces « forces sociales » (ou facteur social, explication sociale) citées ci-dessus, à savoir par exemple : pouvoir, structure, fétiche, aliénation, dieux, contexte, classe, individu... (Marliac 2006d)²⁴.

Nous définissons à l'avance, comme s'il existait toujours, partout, ce matériau dit « le social »(opposé au « naturel »²⁵), sans re-définir ce social à l'aide de ce que nous disent ceux qu'on analyse et qui, cependant, définissent, redéfinissent « leur social », bien avant les socio-anthropologues, et y réfléchissent constamment²⁶.

L'Histoire, quant à elle, ne tire pas seulement des notions/concepts de ses cousines (sociologie, anthropologie, économie, technologie, linguistique, démographie...) : elle s'appuie sur le même schéma théorique dominant des sciences sociales. Ces dernières en effet sous différentes théories définissent à l'avance ce qu'elles observent par rapport à un dictionnaire théorique déjà présent des ‘formes sociales’ et y ramènent

24 *Les sociologues n'ont de cesse de désigner une entité réelle, solide, prouvée et bien établie...* (Latour 2006 : 42).

25 Et qui n'existe que grâce à la dichotomie ontologique moderne. C'est l'artefact d'un artefact ! (Latour 1991).

26 Ainsi l'impermanence de ces groupes ne correspond pas à une inexistence quoique que prêche une socio-anthropologie déconstructiviste à courte vue mais universitairement et politiquement bien en place (Marliac 2005a, 2006a). Il suffit de rompre avec la *Constitution moderne* pour le comprendre.

leurs observations. Elles négligent absolument ce que les observés pensent et disent de leurs propres groupements dans le monde, y compris les constantes remises en cause de ces groupements à des cadences variées...

En fait, elles négligent la propre théorisation que les groupements se font de ce qu'ils vivent et construisent sans cesse : leur 'social', leur 'histoire'²⁷.

Etudiant, généralisant (donc purifiant) et publiant ce qu'il étudiait, Eldridge a permis, involontairement peut-être, à ses lecteurs, commentateurs, successeurs et collègues, grâce à l'ampleur et la personnalité du rapport qu'il en fait (Cf ses productions listées in Seignobos 2005), de 'toucher du doigt' combien *le travail de purification est un cas particulier du travail de médiation* (selon Latour 1991 : 107).

On comprendra alors la difficulté, si répandue de nos jours, de vouloir être à la fois ancien et moderne ou l'un des deux exclusivement. On peut dès lors se poser la question : comment désormais les historiens (et aussi les archéologues quoique différemment), tels que définis dans le monde moderne, vont-ils **mesurer** les passés qu'ils construisent aux passés des gens concernés ?

Dès que nous suivons à la trace quelque quasi-objet, il nous apparaît tantôt chose, tantôt récit, tantôt lien social, sans se réduire jamais à un simple étant.
(Latour 1991 : 121).

27 Une ethnométhode consiste à découvrir que les membres d'une société possèdent un vocabulaire complet et une théorie sociale développée leur permettant de comprendre leur propre comportement. (Latour 2006 : 71, note 9).

Houlouf¹

C.R. de Augustin F. C. Holl 2001
The land of Houlouf. Genesis of a chadic polity
1900 BC-AD 1800

Memoirs of the Museum of Anthropology, 264 p.
University of Michigan, Number 35.
Ann Arbor (Michigan, E.-U.).

Voici, avec le livre de G. Connah (1981) et la thèse de J. Rapp (1984) l'un des trois ouvrages archéologiques importants concernant les pourtours méridionaux proches du lac Tchad lui-même, une fois prise en compte la période 'Lebeuf' dans son contexte². On y ajoutera bien sûr les nombreux articles signés par ces auteurs ou d'autres sur des régions connexes. Sans vouloir instaurer une barrière disciplinaire, j'aurais souhaité faire une distinction – pour des raisons pédagogiques – avec les productions ethnoarchéologiques, déclarées ou pas, auxquelles nombre d'archéologues africaniastes donnent préférence, car trop souvent l'archéologie y sert de supplétif au discours historico-anthropologique/ethno-historique. Ce discours utilisé y est à la fois insuffisant, inexact et orienté par la sociologie moderne. Les problèmes de fonds que pose l'interdisciplinarité archéologie-ethnologie sont quelque fois signalés mais la plupart du temps escamotés (Marliac

1 Publié en 2009 in *Annales de la Fac. Arts, Lettres et Sc. Humaines*, Univ. de Ngaoundéré (Cameroun) Vol. X : 244-259.

2 Ils constitueront pendant quelques années encore, avec ce qui a été publié comme ouvrages sur le Diamaré et le Mandara (Marliac 1991, 2006, McEachern 1990, Langlois 1995), la base des connaissances en archéologie récente/anthropologie historique concernant le Nord du Cameroun, pour lancer, soit de nouvelles synthèses soit de nouveaux programmes régionaux.

2006b, 2007). L'ouvrage de Holl tombant dans cette catégorie par ailleurs mal définie, j'y ai renoncé³.

Une première observation générale regroupe ce que l'on peut formuler vis à vis de tous les travaux archéologiques réalisés dans cette région depuis trente ans sans prendre en compte les recherches plus anciennes de J.-P. Lebeuf (1962), J.-P. Lebeuf & Annie Lebeuf (1950) et de quelques autres (Wulsin 1932). Chacun procédant de façon personnelle, a travaillé quasiment seul avec sa propre problématique et ses propres méthodes : Connah à *Daïma*, Holl à *Houlouf* et aux alentours, Rapp à *Sou Blama Rajil*, Marliac au Diamaré central (*Salak, Goray, Mongossi*), †Delneuf au Diamaré, Langlois entre Mandara et Diamaré, David et McEachern dans le nord des Mts Mandara, Breunig à *Gajiganna* puis ailleurs (2007 : 51). Outre une énorme dispersion géographique où sur des cartes subcontinentales (à 1 / 2 000 000 ou 1 / 5 000 000^e), on voit apparaître de courageux « sites » par-ci, par-là (Breunig 2007 : 51), il s'ensuit une variété de méthodes, techniques et illustrations et des divergences de problématiques gênantes pour toute tentative approfondie soit de synthèse archéologique (sur le postnéolithique par ex.), soit de projections vers l'anthropologie historique, la linguistique historique, la géographie humaine, etc. soit encore de thèses/hypothèses explicatives (paléosociologiques ?) quant au développement de ces sociétés à partir de la deuxième moitié du Ier millénaire AD, ou bien avant (apparition du néolithique⁴). Cette dispersion, associée à la rareté et la solitude des archéologues, à l'absence de laboratoires et de musées, est un obstacle réel dont les autorités de recherche camerounaises devraient se préoccuper rapidement en définissant un plan d'ensemble régional (compte tenu bien sûr des caractéristiques de terrain et lié aux exigences de protection du patrimoine national) appuyé sur ses instances de recherche, universitaires, patrimoniales, muséales, regroupées en une sorte de *Conseil pour la recherche archéologique nationale* dont on élargirait les pouvoirs en lui adjugeant la décision de fouilles d'urgence⁵.

La première réaction lorsqu'on lit cet ouvrage est l'étonnement quant à l'espace temporel (environ quatre mille ans, cf. aussi p. 231) considéré dans le titre pour cette étude par **les moyens de l'archéologie**, d'une entité (politique ?) définie d'abord par une langue reconstruite le *tchadique*

3 Je ne saurais juger par ailleurs de la qualité de l'anglais utilisé. Cf. David N. CR de Holl A. *Ethnoarchaeology of Shuwa-Arab settlements*. Lanham (MD), Lexington. In *Antiquity* 2004, vol. 300 : 479.

4 Cf. *Pour la Science* 2007, N° 358, Dossier : 38-56.

5 L'INRAP français à ce propos – étant donnée son expérience – pourrait être d'excellent conseil et soutien intellectuel sous forme de contrats et délégation de chercheurs professionnels et formateurs, bien entraînés depuis le départ des grands travaux en France.

central (théorisée par les linguistes qui datent son apparition vers 1800 BC) appartenant à la famille tchadique partie du phylum afroasiatique (jadis l'afro-asiatique), et qui a forcément changé dans le temps (fig. 5, p. 15)⁶ ! Si l'hypothèse générale est d'intérêt : montrer l'évolution selon des stades socio-économiques (classiques en sociologie) induits des observations et analyses archéologiques de sociétés représentées par les données recueillies en fouille, l'hypothèse, défendable par ailleurs, qu'il s'agit de sociétés parlant des langues tchadiques centrales, n'ajoute ni ne retire rien. On ne voit nulle part ce que le fait de parler *tchadique* implique quant aux évolutions montrées... Si l'ensemble des populations de cette région est considéré par les linguistes comme *tchadique*, on peut effectivement parler abstraitemment d'une évolution de *tchadiques centraux* mais c'est tout (Holl p. 17). Il faut tenir compte aussi de l'absence de tout document régional écrit avant le XIX^e AD et des datations hypothétiques proposées par les linguistes⁷. Il semblerait que le constructivisme, régnant en Anthropologie, hostile à toute ethnicité (cf. la vindicte des *biaisés* contre la notion d'indo-européen)⁸ bascule ici, en rappel acrobatique, dans une sorte de substantivisme linguistique, avatar tardif et surprenant du substantivisme ethnologique.

La deuxième réaction vise le descriptif des décors de poterie ; tout à la fois les termes utilisés dans le texte (bien vagues⁹) et les illustrations elles-mêmes très (trop) schématiques.

En 1991, j'avais pour cela, fait exécuter des dessins véritables – non pas pour la beauté de la publication comme l'ont cru certains collègues – mais afin de lever les ambiguïtés dans des séries de décors répandus à travers toute la région du Cameroun au nord de la Bénoué. Les nuances entre ces décors peuvent porter une information en termes de personnalisation (identité), de fabrication interne, échanges techniques, matrimoniaux ou commerciaux entre sociétés, sans parler des bouleversements stratigraphiques internes (réutilisations et déplacements du matériau effondré ;

6 Pourrait-on parallèlement envisager l'histoire d'une entité politique de langue romane (dérivée du latin, sous-groupe de l'indo-européen) partant de la chute de l'Empire romain au V^e BC jusqu'au XXI^e siècle en passant par le Concile de Tours (813), la Chronique de Notker (885) pour évoluer vers ce qui s'appelle la France (≈ 1600 ans) (Cf. J. Marseille 1999) ?

7 Cette distance entre le titre et le contenu rappelle d'autres intitulés semblables : *Three thousand years in Africa* ou *African Archaeology* sans rapport direct avec leur contenu. Mais peut-être faut-il incriminer les éditeurs...

8 Cleuziou S., Coudart A., Demoule J.-P. & Schnapp A. 1991 *The use of theory in French archaeology*. In Hodder (ed) 1991 *Archaeological Theory in Europe*. Routledge : 91-128.

9 Comb impression, rocker-stamping, comb-stamping, grooving, ridging, roulette impression (p. 8-10), wiping, smoothing (p. 11), twisted cord roulette (p. 12), comb-drawing (p. 13), twisted roulette impression (p. 74), etc...

Holl, p. 60 à Mishiskwa). Ainsi comment Holl (p. 11) peut-il dire que la poterie du site de Gajiganna est *without any known parallel with pottery assemblages in the Chadian Plain archaeological record*, sans disposer de tableaux aux critères comparables ? S'il reconnaît (p. 145) qu'à Houlouf *sherd samples will not be studied in detail*, il se prive, selon moi, d'un accès important aux cultures préhistoriques.

Nous devrions régionalement dépasser les limites d'un tel vocabulaire comme je le réclamais il y a quelques années, de même que les McIntosh en Afrique de l'Ouest. Si l'on veut montrer comme Holl (page 205 et suiv.) des *potting traditions*, il faut des descriptions **fines** des décors en plus des techniques, morphologies et analyses des composants.

La troisième réaction est de mesurer la dimension des fouilles effectuées par rapport à la région délimitée par l'auteur (Cf. plus loin), puis par rapport aux sites eux-mêmes. Chaque fouille représente une partie infime du site et ne peut être prise comme représentative statistiquement parlant (si ce genre de statistique veut dire quelque chose à ce propos) dudit site. Les sites testés qui viennent au chapitre final appuyer la synthèse ont été choisis au hasard sauf leur relative proximité... D'ailleurs, page 237, Holl qualifie les *settlement strategies...* de *particularly erratic... chaotic...* ce qui tendrait à appauvrir son raisonnement et fragiliser ses conclusions.

La quatrième réaction concerne la confusion entre **explication** et **interprétation** comme leurs mélanges (ethnoarchéologiques, socioanthropologiques parfois très ordinaires) faits à différents niveaux, stades du travail ou sur des points particuliers lors de la fouille (par ex., p. 43 *Excavations at Krenak* §5, la description de l'unité sédimentaire 5 ou 6), de l'étude de laboratoire et lors de la synthèse finale. Ceci affaiblit – non pas le résultat – mais ce qui est voulu *in fine* comme une **démonstration** (proche d'une démonstration des sciences 'dures'/naturelles). La synthèse finale reprenant les différentes explications ethnoarchéologiques ou paléogéomorphologiques déjà émises dans tel ou tel cas, change de niveau/échelle/situation. Tout est presque déjà dit mais le changement d'échelle doit être justifié ou signalé. Je nommerai plutôt l'ensemble une *proposition* (ou un ensemble de propositions) ou une *monstration* de qualité dont le niveau est peu éloigné, ôté un certain habillage terminologique, de conclusions attribuées jadis à l'*Old Archaeology*.

Une preuve de cette fragilité – bien vécue par les archéologues opérant en terrain presque inconnu – apparaît dans l'usage répété de termes et expressions tels : *suggest(ed)*, *that may have been*, *probably optimal*, *may have been visited*, *presumed*, *one may dare suggest*, etc.

Une ultime remarque signalerait que l'auteur utilise dans le même ouvrage, des termes se référant, 1^o soit à des sites (Mishiskwa, Krenak), 2^o soit à

des phases socio-culturelles datées (*idem* Mishikwa, Krenak ; Chapitre IX, p. 203 et voir plus loin). Une différence terminologique eut rendu la lecture plus aisée. On pourrait y ajouter en entrant dans le détail, l'absence de coordonnées géographiques minimales pour les cartes (pp. 2, 6, 8, 9, 16, 17, 30, 31, 32, etc.).

Le Chapitre III consacré au Research Program est convaincant au sens où il aurait tiré les conséquences de réflexions préliminaires dans le cadre des possibilités du terrain – bien décrites – mais qui de ce fait montrent très bien les limites des programmes de recherches dès que confrontés aux terrains et au contenu décortiqué des **explications/interprétations/démonstrations**.

Que les collectes archéologiques recherchées doivent être de *high resolution* laisse rêveur quand on se remémore mes remarques précédentes sur cet ouvrage même si leur résolution (échelle), réelle (spatiale, temporelle, culturelle ?), permet des propositions explicatives valables, **dans leurs limites de fabrication**.

Paysages et milieux

Dans la description du paysage (p. 4) Holl semble oublier (même s'il parle du cordon dunaire de 320m comme a *topographic feature created by a fault-line*, p. 7) une des caractéristiques majeures du bassin du lac Tchad : la **tectonique** toujours active qui peut influer la série des trans-régressions de son niveau de base (Marliac 2006 : 19) dans une région extrêmement plane. Il s'ensuit que la chronologie de ces niveaux du lac entre les cotes 320 et 282, la répartition des sites-buttés, telle hydromorphologie locale, tel affleurement, telles sédimentations (argiles, nodules ferrugineux – donnant le *bog-iron ore* – (Cf. Brabant & Gavaud 1985 : 57-58, 181, 259-265 ; telles végétations, tels modélés) peuvent ne pas être dus aux seules morphopédogenèses et paléoclimatologies locales (et régionales : apports des bassins du Logone et du Chari, fleuves nés au sud du 8° N). Cette tectonique que les géomorphologues notent (Morin 2001), entraîne des accidents dans le modélisé, tandis que la subsidence générale du bassin du lac peut expliquer que certaines fouilles (Deguesse p. 37) trouvent les vestiges des hommes à 4,45 m de profondeur sous le niveau actuel du sol.¹⁰

10 Cf. ma proposition que les fouilles soient dans cette zone – avec les précautions techniques qui s'imposent – plus profondes qu'auparavant si l'on veut approcher le néolithique et LSA régional. On se souvient que des sondages hydrogéologiques profonds près des yaérés avaient ramené des poteries (Tillement 1970, publication à réexaminer).

La distribution par l'auteur des sites-buttes, relevant d'une période au moins trimillénaire, en trois zones Est-Ouest ne me semble pas non plus significative sauf de concentrations d'installations dont on ignore encore les causes 'évoquées' par Holl (p. 5) à une échelle très petite. La répartition des sites entre yaérés et bande alluviale signalée par trois chapitres différents (IV, V et VI) est probablement significative mais comment en dehors de généralités sur les possibilités physiques d'occupations humaines et les solutions culturelles variées réussies ou pas ?

Elle peut être faussée par la présence lourde (étalée du parallèle $\approx 10^{\circ}\text{N}$ au parallèle 12° N) des yaérés inondés en continu sous 2 m d'eaux pendant trois à quatre mois de l'année et par les effets possibles de la tectonique. Elle est faussée aussi par les innombrables scénarios possibles des installations humaines sur une telle période, scénarios largement opportunistes quand il s'agit de choix d'occupation contingents, décamétriques et de durées variables. *The sand islands rising through the clay* (Connah 1981 : 91) sont les résidus d'un ancien erg établi lors de l'épisode aride anté-ghazalien (Holl p. 11 ; à Madaf p. 60), erg orienté NE-SW visible plus au sud, dans le Diamaré (erg de Doukoula) et identifié par Holl (p. 132 à Krenak-Sao, tranchée 7), remanié N-S par l'aride kanémien postérieur (erg de Kalfou), ou des alluvionnements locaux tardifs (comme expliqué pour Daïma)¹¹. Ce qui laisse entendre qu'avant le Kanémien un alluvionnement a pu protéger ces vieilles dunes d'une reprise éolienne (lors de la phase de Golonghini ? (Marliac & Gavaud 1975, Marliac 2006). La couche ferrugineuse repérée à la base du site de Amachita (p. 65) semble correspondre aux masses cubimétriques qu'on rencontre dans les argiles vertiques noires des yaérés, concentrations de nodules ferrugineux (UC 57, 58 *in* Brabant et Gavaud 1985) elles-aussi source probable de *bog-iron ore*. Moins probablement, mais – puisque Holl parle (p. 68) de *oolithic ironstone mixed with clay* –, les sources de minerai de fer pourraient provenir de lambeaux résiduels de vieilles cuirasses ferrugineuses pléistocènes profondément érodées ou secondaires/reconstituées puis recouvertes par les alluvionnements ultérieurs.

On peut difficilement dire que les profils sont inversés (p. 12) comme à Shilma, mais rappeler que les *cracks develop* non pas dans les *clayed soils* quels qu'ils soient mais dans certains types d'argiles (smectites, ou, en général, les argiles gonflantes), capturant dans les fentes de rétraction des objets, entraînant ainsi une pollution culturelle des couches inférieures.

11 † G. Sieffermann, 1967 (IRD), suggère l'existence de transgressions au pléistocène, antérieures aux transgressions holocènes, jusqu'à la cote 400. C'est l'hypothétique Giga-Tchad...

Les cultivateurs locaux différencient bien ces types d'argiles, séparant les *hardés* (très durs sans fentes de retrait) des *karals* à fentes de retrait où pousse le sorgho *muskwaari* de contre-saison¹². Une autre activité a pu jouer pour cela : c'est celle du réemploi possible des débris de constructions effondrées lors des reconstructions (briques armées de tessons dans la technologie actuelle traditionnelle ; cf. Holl, photos p. 34).

Les données sur la paléogéographie du lac que développe Holl et que nous connaissons tous déjà, sont un cadre très général actuel des connaissances et ses conséquences paléoécologiques possibles d'échelle très générale sont aussi déjà connues partout. L'exposé du lien paysages/installations n'est pas en ce sens convaincant sauf à une échelle qui n'intéresse plus personne et rechercher les *driving forces behind these settlement dynamics* p. 232, renvoie à un déterminisme de la nature dissimulé où celle-ci prend la place de Dieu.

Le Chapitre VIII consacré à l'histoire des paysages n'apporte donc que très peu à ce qu'on sait généralement, à très petite échelle encore, des paysages périthadiens. Répétons-le : dans un paysage de dénivellation générale Sud-Nord de 1/2 000 près du cordon à 1/6 000 dans les yaérés, et durant quatre millénaires, une tectonique encore inconnue peut avoir bouleversé les modelés, niveaux de base, alluvionnements, dépôts, en déplaçant des masses d'eaux cubikilométriques sur les kilomètres carrés quasi plans.

Méthodes et observations

Noter dans les listes faunistiques l'absence du buffle (*Syncerus caffer*) signalé plus au sud (à Mongossi, Marliac 2006 : 74) et actuellement présent seulement au sud de la Bénoué. Ce fauve nécessite plus d'eaux libres permanentes que l'on trouve certes au sud du 11°N, mais absence de preuve n'est pas preuve d'absence.

Sur la présence de grès (*sandstone*) apporté au site de Sou Blama Rajil : je ne connais au Nord-Cameroun (par prospection et lecture des travaux de géologie) aucun gisement de grès avant ceux, imposants, de Garoua-Sanguéré à ≈ 500 km au Sud de la région de Houlouf (Marliac 1991, tome I : 34).

L'absence de crâne dans l'inhumation adulte de Gajiganna (p. 11), l'absence de mâchoire parfois (cf. Krenak-Sao p. 135), peut aussi bien

12 *Harde* et *karal* en langue peule ont la même racine d'origine [har] qui signifie plat et vide.

indiquer le charognage post-inhumation des chacals ou des hyènes¹³ ou des rites postérieurs de retraitement des morts.

In some cases, these oral accounts are supported by the archaeological and historical record (p. 23) m'apparaît comme une déclaration de principes car le chemin est long entre telle analyse, rangement, datation, morphologies, décors regroupés en « fait archéologique » et ses **interprétations** paléosociologiques. par rapport aux récits que fournissent les *ethnohistorical narratives*.

Lamidat (p. 25) n'est pas un terme de langue peule (qui serait *laamu*) mais de langue française et *laamiiBe* est le pluriel de *laamiiDo*, aussi parfois en langue parlée *laamDo/laamBe* (le chef), francisé en lamido/lamibe¹⁴.

Il est étonnant que Holl développe une histoire des lamidats peuls du sud de la Bénoué et non celle des lamidats les plus proches de sa zone d'étude au Nord de la Bénoué : Petté, Kalfou, Maroua, Mindif, Binder, c'est-à-dire ceux situés au Diamaré *lato sensu...* zone la plus proche au sud de sa région d'étude. Histoire par ailleurs coupée de toute préhistoire/protohistoire locale puisque démarlée à la fin du XVIII^e siècle AD, sans dépasser vers le Nord, *grossost modo*, le parallèle 11° N.

A la bonne question (p. 25) *How to deal with regional archaeological sequences ?* l'auteur évoque, entre autres, *the overarching ideological system*, c'est-à-dire le (ou les) mode(s) de pensée, vision(s) du monde qui guidaient les hommes dont nous étudions et reconstruisons les vestiges depuis le tesson de poterie jusqu'aux séquences et aux distributions spatiales, c'est-à-dire des prémodernes. Peut-être oublie-t-il le sien, plutôt moderne, mais c'est le 'péché' habituel des modernes... courant dans les sciences naturelles, et pour cause, et aussi dans les sciences de l'homme pourtant confrontées à un matériau tout différent appelé le 'social'.

Partir d'un problème de recherche bien identifié, ici les *settlement patterns* qui effectivement doivent permettre des interprétations recoupant beaucoup de domaines de la vie des hommes responsables dans leurs environnements est une bonne entame qu'il s'agisse d'un site unique ou de plusieurs sites.

Qu'est-ce qu'une prospection *judgmental* (p. 28) sinon une prospection avec peu de critères systématiques de choix (mais cependant lesquels ?

13 Cf. les sites portant le nom de *ngaska fourru* (trou de la hyène)...

14 Lamidat terme réservé aux Peuls, signifie chefferie, fief, principauté, seigneurie. Equivalent de lawanat, sultanat chez d'autres peuples.

à vue de nez, si on me permet cette expression populaire ?) comme celle que je dis avoir faite (Marliac 1991, 2006 : 79-80) et que je reconnaiss utilise à titre d'indication hypothétique sans pouvoir m'en servir dans les définitions du Salakien et du Mongossien établies à partir de fouilles ? Holl d'ailleurs mobilise aussi ses collectes de surface (p. 203).

La définition des unités sédimentaires (U.S./sedimentary unit) repose sur le pouvoir discriminant de ce que l'archéologue observe et interprète, car l'observation est *theory laden* : c'est-à-dire que ses connaissances ordinaires, pédologiques, ethnographiques et modèles anthropologiques comme : *lacustrine deposits, fluvial deposits, occupation horizons* et *archaeological evidence* sont déjà des interprétations. On doit rappeler, comme le firent d'autres collègues dans la même région, la grande difficulté à distinguer dans ces sites, les différentes couches parfois millimétriques et l'illusion consistant à représenter sans les définir la totalité de ces couches par un dessin (Fig. 24, 32, 40, 50, 191, par ex.). Bien souvent l'interprétation est au-delà ou en-deçà de l'échelle de ce dessin : elle englobe deux à cinq couches dont les différences observées sont ininterprétables séparément. Ainsi les *occupations horizons* de Holl sont définis différemment et on ne sait quelle U.S., supérieure ou inférieure (éboulis, apport, débris d'une construction ultérieure...), elles englobent ou pas. C'est p. 120 à propos de la fouille de Blé E que l'auteur examine **ensemble** les US et les *occupation horizons* (cf. la dichotomie que Langlois 1995 utilise dans sa thèse entre US et UC, unités céramiques). La présentation en deux catégories séparées (*Stratigraphic sequence/occupation horizons and archaeological evidence*) est artificielle même si **méthodologiquement utile** comme je le pense et le reconnaît Holl. Par exemple, p. 101 pour la sedimentary unit 2 où le *material is partly the result of floodwater aggradation and partly the result of human settlement activities* (Cf. Marliac 2007).

Aucune datation sur nodules calcaires ne semble avoir été réalisée (les argiles noires de la base des sondages géomorphologiques proches de Houlouf (pp. 194-196) datées par Brabant & Gavaud (1985), d' ≈ 10 000 BP. Argiles différentes des argiles noires déposées selon les mêmes auteurs vers 3 500 BP et qui donc seraient plus ou moins concordantes des dépôts de la base des sites de Holl. Une discrimination des argiles de site à site pour ceux qui sont directement installés dessus pourrait peut-être ouvrir de nouvelles hypothèses chronoculturelles, outre la constatation que ces argiles devaient être hors d'eaux au moins momentanément.

Fouilles, phases et séquences

Les fouilles à Blé A, B, C, D, E et Krenak-Sao sont décrites dans un chapitre à part (VI) alors qu'elles relèvent de la même situation paysagique (fig. 13) que Deguesse, Krenak et Hamei décrites au Chapitre IV. Les sites sont beaucoup plus importants et beaucoup plus riches que les précédents. La méthode reste la même.

La fouille de Houlof (coeur de cette étude) concerne le chapitre VII. Les caractéristiques morphologiques (dimension, hauteur) architecturales (résidu de murailles) et historiques (ancienne chefferie historique, 'sultanat', conquis par Logone Birni vers la fin du XIX^e siècle AD) ont contribué très logiquement à cet heureux choix car la fouille a fourni des données spectaculaires dont certaines (p. 179, occupation VII) 1° confirment pour les XV^e-XVII^e siècles AD les faits ethnographiques relevés dans les Mts Mandara aux XIX^e-XX^e siècles AD : la liaison forge/sépulture ou maîtres du fer/maîtres des morts 2° montrent une évolution interne d'une entité sociopolitique (dite principauté de Houlof) ayant laissé ces vestiges. Cependant est-ce qu'une isomorphie très générale repérable entre la hiérarchie traditionnelle actuelle kotoko de Houlof entre 'gens debout' (*gae*) et gens assis (*naten*) – dans la mesure où cette hiérarchie existe aussi pour la division de chaque quartier en *gae* et *naten*, par rapport au palais – peut servir à interpréter tel dispositif d'inhumations bien antérieures ? De même l'étude paléoécologique n'est pas de même échelle et se conclut par des hypothèses générales par ailleurs raisonnables.

Dans le Chapitre IX consacré à la genèse de la principauté de Houlof dans son cadre régional, je ne vois pas de rapport direct entre la principauté de Houlof (*grosso modo* : Houlof VI, VII + Houlof phase A) et le site extrêmement pauvre de Deguesse (suivi dans le temps du site de Krenak) étant donnée leur distance temporelle, leurs situations dans des écozones différentes. Seules leur proximité relative et la « parenté » des cultures matérielles peuvent jouer. Krenak et Deguesse semblent avoir exploité leur écozone fluctuante comme les éleveurs Dinka et Nuer au Kenya. D'ailleurs l'étude des 'données' est accompagnée de *suggesting, presumably, seem...* et les données archéologiques sont *extremely poor...*

De même rapprocher Amkoumdjo, Mdaga, Sou Blama Rajil, Daïma Kursakata, Bama road site, Shilma et Gajiganna ne repose que sur leurs présences à la même période, définie en termes bien larges. Krenak seul (phase A) par contre est comparé par Holl à Houlof I sur la base des décors de poterie, plus définis en terme techniques qu'en termes de motifs car *comb impression* ou *grooving* peuvent être faits de mille manières et

différemment sur les pots ! Des tableaux comparatifs seraient les bienvenus. On ne peut plus fonder des comparaisons et des chronologies sur des concepts tels *dotted wavy line* ou *twisted cord roulette*, ni sur des descriptifs imprécis.

Comme au Diamaré, il y aurait deux traditions proches mais différentes (selon par ex. la disposition des motifs, sans compter les morphologies et les pâtes). Je comprends mal la déduction à partir de l'inhumation secondaire de Houlouf, d'une cohérence avec la variabilité des saisons, si j'approuve l'expression *mobile groupe worldview* (p. 205) qui rappelle le concept de *symbolic réservoir* des McIntosh et qui évoque bien ce que Holl a baptisé *overarching ideology* et qui n'est que les constitutions¹⁵ pré-modernes de ces populations, constitutions bien évidemment non-écrites ni théorisées, fluctuantes, éventuellement en compétition ou en assimilations réciproques.

Chapitre IX, Holl revient partiellement à l'archéologie traditionnelle dans son effort de synthèse régional en classant les différents niveaux isolés dans ses fouilles selon leur parenté en termes de culture matérielle et leurs chronologies en termes de datations absolues. Le lien avec l'évolution des milieux locaux reste très hypothétique hors de propositions générales. Les figures 268 et 269 sont peu instructives à ce sujet, comme les fig. 272, 281. On a donc la séquence :

Pré1-°/La phase de Deguesse (1900 BC à 0 = deux mille ans !) reconnue à Deguesse I et II et Krenak I

1°/ La phase A de Krenak.(0 à 500AD) reconnue à Deguesse III, IV et à Krenak II et Houlouf I.

2°/ La phase B de Krenak est reconnue aux niveaux III, IV et V à Krenak, aux niveaux V, V et VII de Deguesse aux niveaux I de Blé B, au niveau I de Blé D et au niveau II de Houlouf, par la similarité des décors et formes de poterie. L'épaisseur des dépôts confirmerait le passage d'une économie de pasteurs à une économie de sédentaires produisant du fer (forge), et pratiquant des échanges à longue distance (syénite, quartzite, rhyolite, cornaline).

Ces deux phases placées de 1900 BC à AD 500 (une durée de 2 400 ans !) are characterized by a sustained shift from mobile herder-collectors to settled village-based mixed farming ways of life (p. 205) + l'apparition à Houlouf II, d'ossements de chevaux qui suggest the importance

15 Ou Visions du monde, Modes de pensée du monde, cosmogonies, etc., dont la 'rencontre' peut conduire à de graves incompréhensions, bien au-delà du scientifique... (1997 Huntington ?).

of prestigious riding animals, ce qui est une interprétation limite mais acceptable et classable dans des propositions. Il reste bien évidemment beaucoup de recherches à faire sur cet espace temporel de la phase dite Krenak B !

3°/ La phase Mishiskwa A (site isolé dans les yaérés) reconnue à Deguesse VIII, Krenak VI, Houlouf III, Hamei I, Madaf I, Mishiskwa I, Blé A II, Blé B II, Blé D II et Krenak Sao I sur la base de groupes de poteries, distincts cependant à chaque site, et distribuables entre trois *potting areas or subtraditions*. Mais quelle subdivision porte sens ? Et quel sens ? Que les *clustering dynamics* repérés par Holl durant cette phase, *appear patently political* n'a que la valeur d'une proposition. Comment définir le politique ?

4°/ La phase Mishiskwa B reconnue à Krenak VII, VIII, Houlouf IV, Hamei II, III, Mishiskwa II, Madaf II, III, Blé A III, IV, Blé B III, IV, Blé E I, Krenak-Sao II, III, IV. La 'tendance' vers l'habitat permanent avec sols durcis au feu se poursuit à Houlouf IV. Holl *suggests* des habitats fermés de murs (pisé ? végétaux ?) et la présence de cases plus grandes. Il y discerne une *potting tradition* où d'ailleurs des traces d'artisanat, ensembles techniques, liaisons apparaissent : traces d'un four de poterie, sépultures superposées, foyers de forge à Houlouf IV et Blé B III, fumoirs à poisson à Blé A III et Krenak-Sao I. Preuve de teinture à Blé A IV. La flore témoignerait de la consommation de grains (culture ?), fruits et la faune montre la consommation de bétail, de gibier et de poissons. C'est surtout à Houlouf et Blé que les produits venant de loin sont attestés en nombre et en diversité. L'opposition entre un groupement serré de sites comme Blé et la distribution dispersée des autres sites ne me paraît pas convaincante, en termes d'existence de systèmes sociaux différents, même si elle doit être relevée et conjecturée.

5°/Les phases A-B (AD 1000-1400) des sites de Blé, p. 209 (la fig. 276 n'est pas bien explicative) reconnues à Deguesse, Hamei IV, Houlouf V, Madaf IV, Mishiskwa III, Blé A V, VI, Blé B V, VI, Blé C I, II, III, IV, Blé D V, VI, Blé E II, III. Elle représente des villages sédentaires, sols de case épais et répétés, fosses-stocks, foyers, abreuvoirs pour animaux domestiques dont probablement le cheval à Houlouf.

La 'culture matérielle' outre la présence de tessons épais de 14mm (évoquant la casse de grandes jarres) se divise en deux *potting traditions* celle de Houlouf-Mishiskwa et celle de Blé. A signaler : l'apparition des *appliqués* dans la tradition de Blé.

Vers AD1200, installation d'une phase sèche et peu de changement dans les occupations reconnues à Houlouf VI, Madaf V, Haméi IV, Mishiskwa IV, V, Blé A IX, X, XI, XII, XIII, XIV, XV, Blé B VII, VIII,

IX, X, XI, XII, Blé C VI, VII, VIII, Blé D VII, VIII, Blé E IV, V. Ce sont selon Holl des *mixed-farming communities* (p. 211) où apparaît une nouvelle *potting tradition* principalement à **Houlouf VI**. Grandes jarres, bols de tailles variées, bassins, pots à col avec bases plates, rondes ou pointues et **pots à cols décorés de figures humaines** + boutons appliqués ou boutons fendus (semblables aux cauries) (Fig. 224).

Pour l'ensemble de la phase Blé, on compte 32 inhumations plus riches et diversifiées en mobilier funéraire, d'orientations diverses et comportant diverses pièces de cavalerie (troquées, copiées, locales ?) à Houlouf V (fig. 217) ce qui conduit Holl à en déduire la formation d'une classe guerrière protégeant Houlouf.

Cette phase est close par une courte période aride.

6°/ La phase Houlouf (Houlouf A : AD 1400-1600 ; Houlouf B : AD 1600-1800).

Phase A reconnue à Houlouf VII, Amachita I, II. Diminution du nombre de sites et déplacement vers les yaérés. Maisons peut être rectangulaires, foyer dans l'habitat, fosses de stockage et forge. Poterie importante, à décor anthropomorphique sur un pot surtout avec les inhumations.

Le cimetière de Houlouf (AD 1500-1600) – la plus spectaculaire structure funéraire archéologique jamais découverte dans la région péritchadienne – décrite dans le Chapitre VII, Occupation VII p. 165-181 – est réétudié par l'auteur sous l'angle de son interprétation, disant très justement : *The development of a formal disposal area for the dead suggests important sociopolitical transformations* (p. 215) et son interprétation, bien construite, est convaincante.

Ceci renforce mon opinion que ce que Holl avance est une proposition et non une démonstration contrairement à ce qui est affirmé à propos de l'organisation de ce cimetière autour de ce qui est interprété comme un **autel** (*altar*, p. 215) : *this monument appears, as will be demonstrated later, to have acted as the organizing principle* proposition par ailleurs défendable et plausible dans le cadre de la sociologie moderne. En guise de démonstration on trouve p. 217 : *At first glance, it seems obvious that the Central Monument is the cemetery's center of gravity and its orientation toward the southwest was used for the disposal of the dead*, ce qui est bien sûr insuffisant en terme de raisonnement scientifique même si très acceptable en termes généraux. Les morts sont disposés quasi debout dans des grandes jarres, les pieds dans une poterie et la face au SW, une autre grande jarre renversée dessus clôturant la tombe. On note la présence de biens importés et d'objets de cuivre refondus localement et dédiés en partie à l'équipement cavalier. Le support d'exemples ethnographiques régionaux de ce type de tombe (les Fali à 500 km au sud-ouest et certains

peuples des Mandara à 300 km au sud-ouest) est intéressant mais insuffisant. On peut lui ajouter les quelques inhumations signalées jadis dans le Diamaré central.¹⁶

Holl s'applique de façon intéressante et fine à décrypter l'organisation autour de l'autel central en essayant divers modèles de distribution spatiale p. 217-220. Finalement, il retient une distribution en cinq groupes d'inhumations (Fig. 282) qui pour lui reflète une répartition du peuplement de Houlouf en quatre sous-groupes de statuts différents. Le mobilier funéraire provenant de sources parfois lointaines semble avoir primé sur le matériel local dans la distinction de certaines tombes p. 220-223. Notons l'importance confirmée par l'ethnographie (rites *kotoko*, *midigué*), des pierres (syénites) importées du Sud-Ouest (Mandara). Son étude détaillée et ses conclusions quant à l'apparition d'une élite (guerrier/administrateur/ritualiste) vers AD 1500-1600, qui serait visible à la fois dans la structuration et la variabilité des inhumations, constituent l'aboutissement de son raisonnement fondé sur l'auto-développement de Houlouf. Cette variabilité lisible aussi dans les distributions des tombes entre guerrier/admin./rit. ou admin./guerrier/rit. ou encore rit./admin. et leurs groupements suggère que l'organisation n'était pas figée et désigne peut-être selon Holl, une compétition entre groupes.

L'association possible de ce cimetière particulier avec une forge associée de figures humaines (Fig. 236) est à rapprocher de l'association forgerons/fossoyeurs fréquente dans les ethnies des Mandara déjà citée, exemple typique à mon sens d'une *Constitution prémoderne* (Marliac 2006 : 143).

La phase B vit le déclin de Houlouf puis le passage de la principauté entre les mains d'une autre plus puissante : la principauté Lagwan centré à Logone Birni plus au Sud qui regroupait les entités tchadiques du sud. Changement de population (immigration des arabes Shuwa), présence menaçante du Bornou en seraient les causes.

Si l'occupation de Houlouf prit fin entre 1700 et 1800 AD qu'en est-il de l'arrivée de l'islam (présent au Kanem-Bornou depuis le XI^e-XII^e, qui entreprit sous le Maï Idriss Alaoma en AD 1497 une campagne contre les Sao païens des rives du lac Tchad) ? Les arabes Shuwa pénétrèrent la région de Houlouf plus tard vers AD 1700. En s'installant de plus en plus, l'islam aurait déjà dû effacer les modes d'inhumation trouvés et relevés et

16 Perdues depuis (cf. Kéjémé, Goray, Niwaji, Djiddel Kede au Diamaré (cf. Lembezat 1950 : 18 cité in Marliac 1991 : 791) sauf celle de Rapp près de Figuil (Marliac, Rapp & Delneuf 1983) au bord du mayo Louti.

avoir introduit la copie d'un cavalerie armée. Mais on ignore ses modes d'expansion régionaux.

La lecture précise, ici résumée, de la séquence archéologique avancée par Holl a été conduite dans l'optique de mieux cerner le véritable raisonnement utilisé par l'auteur sur la base des « faits archéologiques » par lui définis.

On pourrait résumer les observations archéologiques en disant que dans une région allant des abords sud du lac Tchad à la plaine du Diamaré, il y a des indices dans certains sites, désignant un lien encore imprécis Diamaré-Yaérés. Si nous sortons des généralités et « modèles », souvent implicites, habituels (rapports commerciaux ou/et matrimoniaux ou compétitifs et même guerriers entre localités/groupes de localités), la discréption des ressemblances quoique associée à des techniques de fabrication/décoration proches, similaires sinon identiques refléterait plus des échanges légers de site à site selon une sorte de 'circulation-percolation' des individus ou familles du Nord entre elles, avec leurs bagages culturels et aussi vers le Sud. Glissement Nord-Sud des populations commencé avant le XIII^e AD et s'accélérant ensuite lors de la sécheresse périthadienne du XIV^e AD pour aboutir aux post-néolithiques nouveaux du Diamaré définis *in Marliac* (2006 : 134). Si on note une sorte de fonds général technomorphologique commun des poteries, on note en même temps – **dans les limites des fouilles et de leur exploitation** – des personnalisations allant de site à site depuis les technologies de fabrication des poteries (chamotte, montages) jusqu'aux formes et aux motifs de décor (à revoir). Nous l'attribuerions à une absence de formations sociales rigides, centralisées, « lourdes » et compétitives qui ne se développeront et deviendront pressantes – pour ce qu'on sait actuellement – plus au Nord et à l'Est et vers les XIV^e- XVII^e siècles AD. On ne doit pas cependant oublier que nos méthodes de recherche tendent à isoler des « faits-types » qui n'existent pas dans la réalité fouillée et que c'est peut-être plus la **dispersion-variation-individualisation** qui traduit cette réalité que nos réductions successives vers des types et des faits (*Marliac* 2008).

Au passage, on peut « comparer » Houlouf aux sites du Diamaré, certains croquis de poterie, aussi schématiques soient-ils (Figs., 102 : 1, 2, 3 ; 135 : 1 ; 150 : 12 ; 175 : 15) 'rappellent' la poterie du Mongossien (*Marliac* 1991) ou la poterie du Salakien (fig. 158 : 9). On trouve dans l'Occupation I de Houlouf (p. 145) une sépulture ('secondaire' selon Holl¹⁷) rappelant la structure S5 de Mongossi II (*Marliac* 1991). La

17 Je n'ai pas trouvé de définition des sépultures primaires et secondaires dans cet ouvrage.

notion de jarres/poteries empilées les unes sur les autres a été vérifiée dans le Diamaré (à Goray, surtout à Mongossi II) mais de façon bien moins spectaculaire qu'à Houlouf Occupation VII (ou dans les travaux déjà anciens des Lebeuf).

Les figures 268, 269 et 270 sont peu compréhensibles sans légende minimale : qu'est-il dessiné ?

Théories

Les quelques lignes (p. 19-26) consacrées aux bases de notre discipline sont bienvenues mais gagneraient à dépasser Popper, Kuhn, Hull ou Gould. Ceci afin de rejoindre, à travers la sage remarque de Holl lui-même, p. 19 (appuyée sur Gl. Isaac et S. J. Gould) : *The long-term transformations which occurred in past social systems were certainly unpredictable for actual prehistoric peoples¹⁸*, la conception latourienne du « fait », de l'*evidence*¹⁹, qu'il s'agisse du 'naturel' ou du 'culturel' dès lors redéfinis (Latour 1991, 1999)²⁰.

Contingency (inspiré de Prigogine et Stengers) désigne l'imprédictabilité des systèmes dynamiques interactifs non-linéaires à partir de leur état passé et présent et *conjoncture* désigne leur saisie conceptuelle à partir d'événements.

Si j'apprécie (p. 26) les concepts *événements (events)*, *conjonctures* et *mentalités* créés d'ailleurs pour la matière des historiens (Braudel & Bloch) et non pour la matière des archéologues, je n'en sais pas l'usage ni donc la pertinence dans tous les développements qui vont suivre où nous devrions retrouver **classés sous ces concepts** les études et interprétations que nous livre Holl. Le Chapitre X (p. 231) reprend ces concepts, plus ceux de *Contingency* et de *Social formations*.

18 C'est déjà une bonne introduction à la réflexion non-moderne.

19 *Evidence* (en anglais) : preuve, fait, donnée (*data, datum*), comme p. 37 *archaeological evidence*. Noter que ce terme (comme d'autres : *intelligence, documented*) est couramment repris des ouvrages anglo-saxons par les 'carpettes anglaises' et conduit à des contresens, puisque par ex., évidence en français ne signifie PAS preuve ou fait (Petit Robert Tome 1 : 1349).

20 La modernité repose sur la séparation ontologique Nature/Culture et la langue qui relie les deux, les trois pôles auxquels toutes les Ecoles modernes et postmodernes ont tour à tour donné la prééminence, laissant échapper le réel. Bien évidemment, ce qu'on établit sous cette Constitution moderne, n'est pas la réalité des hommes préhistoriques de ces temps-là, réalité qu'ils saisissaient eux-mêmes de façon plus ou moins satisfaisante selon d'autres médiations et d'autres purifications, d'autres *visions du monde* ou *Constitutions* (Descola 2005) que les modernes nomment généreusement prémodernes.

La question *what are the major characteristics of the ecosystem which may have dictated the imperatives of optimal site location ?* (p. 5) pose la question de l'échelle où ces caractéristiques sont connues et des méthodes par lesquelles elles sont saisies. Elle est représentative d'un déterminisme naturaliste qui me paraît inadéquat. Car – pour simplement envisager une évolution – il faut ajouter l'autre face : [*what were the characteristics of the cultures which coped with the characteristics of the ecosystem, A.M. dixit ?*]. Ce sont dans ces deux domaines d'activités (humains/non-humains, séparés par les modernes en Nature et Culture) que les hommes, par la médiation/purification, opèrent, articulent, créent et conçoivent pour Nous, comme pour eux. C'est une réalité en mouvement sur laquelle tout le monde (les modernes selon leur Constitution, les prémodernes selon les leurs) s'accorde momentanément ou longuement ou pas du tout pour vivre et perdurer.

La position de l'auteur repose sur une vision moderne des pratiques mortuaires (socioanthropologie) pour lesquelles nous avons de multiples exemples – grâce à l'anthropologie des cultures non-modernes et modernes contemporaines (ou disparues depuis) – mais grâce aussi à une théorie du social moderne dont Holl précise qu'il s'agit d'*a theoretical framework modeled after the dynamics of past social systems* (p. 215). Or, en fait, nous ne connaissons absolument pas ces *past social systems*, mais nous en donnons des explications/interprétations sociologiques modernes.

Si en ethnographie traditionnelle, il n'était pas question de laisser les concernés nous expliquer LEUR théorie du social, c'est donc que ce que cette ethnologie nous a appris est vicié (tout comme ses analyses des mythes, par ex.), et donc ici en particulier en archéologie pour les pratiques mortuaires.

Conclusions

L'impression d'ensemble une fois l'ouvrage de Holl refermé est celle d'une explication théorique très générale appuyée sur une théorie de l'histoire des sociétés et non une démonstration scientifique. Holl le déclare d'ailleurs clairement. En ce sens elle est très bienvenue, acceptable et criticable comme tout travail archéologique fondé sur une hypothèse et publié orienté vers une conclusion.

De plus ce livre révèle une grande richesse culturelle du passé camerounais dans sa région extrême-nord, particulièrement à Houlouf p. 160 par comparaison avec ce que les autres sites ont fourni (non comptés les sites au-delà fouillés par les Lebeuf, Rapp, etc.). On soulignera aussi sa

rigueur intellectuelle prononcée, même si je diverge quant aux principes de base et la réussite quant à l'objectif atteint, même si j'émets des doutes quant au déroulement du raisonnement, et à l'utilité d'un certain vocabulaire. Beaucoup d'idées, thèmes, projets pourront s'appuyer sur ce gros travail dont je conseille la lecture attentive à tous les archéologues et ethnoarchéologues oeuvrant dans la région sur des périodes identiques ou proches et même aux théoriciens au-delà de l'Afrique noire, particulièrement ceux localisés hors de la *theoretical archaeology* anglo-saxonne et patamarxisante.

Il serait erroné de désapprouver la démarche de Holl en bloc même si elle me paraît quelque peu scientiste. L'auteur déployant telle stratégie de recherche appuyée sur telle « théorie paléosociologique », appliquant une méthode et des techniques accordées au problème qu'il se posait, face aux données collectées (en grand nombre sur plusieurs années)²¹ et pour certaines – analysées de façon nouvelle (répartition spatiale et densités des tessons entre un ‘horizon d’occupation’ et du remplissage, p. 147) –, a avancé des hypothèses fort intéressantes et nouvelles que ses successeurs et collègues ont tout intérêt à prendre en compte **au niveau où elles sont pertinentes**, qu’elles soient ponctuelles ou générales et malgré leur niveau de comparabilité réduit. Ils y ajouteront leurs études et montages, modifiant, réorientant, remodelant ses conclusions pour construire des « faits archéologiques » nouveaux de plus en plus proches de réalités qui nous échappent encore en grande partie.

Ces remarques faites – on pourrait en faire d’autres aussi sur tous les travaux de dimension équivalente achevés en Afrique subsaharienne –, dont les miens. Elles portent parfois sur des points différents – car l’archéologie de cette zone ne fait que débuter et avec trop peu de moyens en hommes et en matériel. Trop peu de concertation aussi et de coopération entre archéologues dont le souci légitime de réussite académique et d’avancement freine grandement les tentatives de coopération, y compris pluridisciplinaires et les tentatives de formation locale.

A ce sujet les formations universitaires françaises – encombrées d’historiens, d’ethnologues-anthropologues, de théoriciens et de propagandistes – s’acharnent à nous envoyer des jeunes collègues insuffisamment formés²² qu’il faut reformer et désintoxiquer sur le terrain quand ils débarquent de retour au pays et veulent devenir de vrais archéologues.

21 Et comme confrère africaniste de terrain, j’imagine très bien les difficultés rencontrées...

22 Cf. l’insuffisance des élèves formés au C.R.A. de l’Université de Paris I-Panthéon-Sorbonne par des professeurs bien peu archéologues mais par trop idéologues.

Notes : A.M. *dixit* signifie que le texte est de l'auteur de la recension critique. *Yaéré* (s) mot peul, est équivalent du mot *firki* du Nigéria.

Coquilles/ typographie : *Vites* pour *Vitex* (p. 11) ; il manque les carouches dessinées de référence de la Fig. 8 et de la Fig. 144 ; *Actitvities* pour *activities* p. 101 ; *Fig. 19* pour *fig. 282* p. 224 ; *micordiorite* pour *microdiorite* p. 226.

Paris, le 5 Septembre 2007

Modernisme et Développement¹

A propos de

**Francis Kahn, Dominique Lecourt, Anne-Marie Moulin
(eds) 2007 *Y a-t-il une éthique propre à la recherche
pour le Développement ?* IRD-CCDE**, Paris**

*La recherche du Nord a ses chasses gardées sur lesquelles
elle exerce son regard anthropologique. Lorsque nous voulons
des références sur nous-mêmes c'est au Nord
que nous allons les chercher*
(Fatou Sow 1999)

Le développement est en même temps à la mode et mal défini. Il est servi dans de nombreuses préparations, depuis les médias et essais, aux littératures socioéconomiques, ethnologiques qui en traitent, sans parler de tout ce qui paraît dans des domaines aussi variés que le monde bancaire, le monde agricole, les modes de transports, la distribution, le monde de la mode et même le 'monde culturel' dans ses diverses manifestations (du théâtre aux chercheurs). D'une façon très générale, il est pensé ou présenté comme l'**évolution souhaitée de tous les pays vers le modèle occidental dominant ou ses succédanés²**, que cela soit une conviction, un *habitus* ou le masque d'intérêts économico-financiers convergents des

1 Modifié et soumis 2009 à *Anthropologie et Sociétés*.

2 Qu'ils s'affichent chinois, indiens, vietnamiens ou brésiliens ou, autrement, japonais. Ceci associé avec une fascination entretenue et commercialisée de l'Autre, le Différent, en l'occurrence et réciproquement : l'Occident et l'Exotique. Cf. A. de Benoist 2008. Cf. aussi comment Djama p. 106 (cité ici plus loin), parle des instructions reçues de ses supérieurs hiérarchiques du CIRAD.

grandes puissances privées/publiques de la planète : états, capitalistes, transnationales commerciales et/ou financières plus ou moins alliées de Gouvernements sur lesquels pèsent aussi tout ces groupes, partis, sectes, loges, clubs, institutions (Trilateral, OTAN, Le Siècle, Bilderberg, ONU, G8, etc.) et *lobbies* qui en veulent le *leadership*, ou des associations que ces intérêts réussissent à nouer (fabriquant ainsi des *collectifs*) entre eux momentanément ou durablement (Kahn p. 61), ou de la prose, calculée ou pas, de tel ou tel politicien, tel intellectuel ou tel journaliste.

Sur ce thème, vient de paraître un intéressant petit bouquin, consacré à '**l'éthique** de la recherche en développement', cette recherche étant le domaine traditionnel, plus ou moins affirmé, en France, de l'IRD** (ex-ORSTOM**). Il regroupe différentes communications, où l'on croise de bonnes interrogations qui dépassent parfois les limites que le séminaire international d'origine du CCDE** (27 Mai 2005), s'était données sans pour autant, à mon sens, aboutir vraiment (Marliac 2005e).

La tenue de cette réunion comme la publication de ses travaux sont cependant un bon signe de l'évolution des pensées (et propositions) de chercheurs directement concernés et, pour partie, à l'écart des coteries et réseaux sociopolitiques et administratifs qui brident et parasitent la recherche française en sciences humaines dans les Universités comme dans les Instituts de recherche. Toutes, à de rares exceptions près (l'inénarrable Slotkin), en effet posent, à partir des travaux et réflexions de leurs auteurs que, s'il y a une éthique dans la recherche pour le Développement, elle concerne d'abord la nature du dialogue entre – pour simplifier – développés et développeurs, dont il est ainsi sous-entendu qu'ils ont des éthiques différentes qu'il conviendrait de respecter. La question devient alors un peu étrangement : **la façon dont on définit et conduit le développement dans ses différentes opérations est-elle sous-tendue de principes éthiques ? Si oui, lesquels ?**

De multiples opérations de 'développement' (comme on dit de nos jours), ont démarré il y a longtemps, existent et se multiplient de nos jours sur la planète (Cf. aussi Djama p. 107) provoquant la disparition, la mutation ou le changement d'anciennes sociétés. Que doit devenir ce Développement si ses applications et éventuels résultats actuels posent des problèmes qu'ils semblaient ne pas poser auparavant, par ignorance volontaire ou involontaire ?

Au titre de concepteur-réalisateur, le CCDE de l'IRD doit être félicité d'avoir promu un tel débat.

Mais, comme je le montre plus loin, on reste cependant sur sa faim quant à la définition de cette *nature* du développement, qu'il s'agisse de santé ou d'environnement... Ma lecture critique n'est ni une dénonciation, ni

une indignation à partir d'absolus (peut-être ceux que rejette, D. Lecourt p. 96 de l'ouvrage ? Mais lesquels ?), c'est une interrogation et une proposition. Il m'apparaît qu'on peut définir plus correctement le Développement en le résitant comme objet dans ses conditions d'émergence, au cours de l'évolution du monde, des cultures et des histoires pour peu à peu devenir un concept et un mot sur lequel une certaine controverse existe au sein d'un unanimisme intellectuel actuel trompeur³, mais médiatiquement entretenu car il sert nombre d'intérêts politiques et économiques. Il convient donc d'aborder mieux les questions abusivement séparées, épistémologiques et ontologiques, qu'il pose ou pas, chaque jour et qui conditionnent directement l'**éthique** de ses réalisations⁴.

On s'aperçoit vite entre les communications rassemblées dans cet ouvrage, que si toutes envisagent à des degrés divers de prendre en compte les autres savoirs⁵, c'est sans dire pourquoi et sans tenter de définir les identités de ces savoirs et les conditions de leur prise en compte et de leur coopération. C'est donc ne tenir compte que du seul savoir moderne, du savoir dit scientifique. C'est aussi, de fait, – sans aucunement modifier sa propre façon de voir le monde –, prendre une position de force en demandant, par exemple aux anthropologues, *d'entrer dans la tête des indigènes /.../ pour concilier leur valeurs et leur mode de vie avec les objectifs d'un projet modernisateur* (Djama p. 106 citant Bronislaw Malinowski) et ceci y compris de nos jours car l'auteur rajoute *ce fut en ces termes que mes responsables hiérarchiques de l'époque me présentèrent les finalités des opérations de recherche que je devais mettre en œuvre.*

En qualité d'ancien chercheur ORSTOM-IRD, bien que dans une discipline moins directement impliquée, j'ai entendu les opinions similaires émises par un Professeur de Préhistoire au Muséum d'Histoire

3 Il est étonnant que ce Séminaire dise être soutenu par la Direction de l'IRD, à moins qu'il s'agisse encore ici d'une de ces formulations publiques habituelles aussi creuses que pieuses. Mais n'oublions pas que certaines équipes dirigeantes de l'Institut – comme en 1982 – ont vraiment cru analyser le développement dans toute son étendue et sa profondeur et en tirer des conclusions à appliquer. Il aura fallu attendre Juin 2003 pour que l'un des Conseils Scientifiques de l'IRD émette devant le C.A., l'idée timide que *le Développement du Sud ne doit pas être calqué sur celui des pays occidentaux*. CR du C.A. du 17/6/03 (Marliac 2006a : 21).

4 Comme d'habitude, certaines interventions furent trop longues ou émises par des voix quelquefois inaudibles : travers habituel, hélas, des chercheurs non-entraînés à parler brièvement et audiblement.

5 C'est désormais la moindre des choses 'à la mode' sous sa forme repentante, c'est-à-dire fausse et inutile (saufs intérêts à protéger). Cf. les remarques de Girard 2006 : 45-62, Latour 2006 : 63.

Naturelle, déclarant que l'archéologie apportait aux peuples leurs histoires⁶ et jamais aucun des membres des successives commissions (jadis Comités Techniques) dont j'ai dépendu au titre de l'évaluation, n'a émis, à ma connaissance, la moindre remarque à ce sujet. Jamais non plus, aucun collègue venant des sciences de l'homme n'a soulevé ce problème en face de moi. Ne parlons pas des instances dirigeantes : elles furent muettes et le restèrent jusqu'aujourd'hui (Marliac 2006a). Quant aux frontières proposées par le séminaire, de l'**'éthique particulière d'une recherche pour le développement'**, si je pense qu'elles existent par rapport aux peuples concernés et leurs cosmologies, je pense en même temps que le problème entre tout à fait dans l'interrogation fondamentale du dialogue des savoirs et du rapport La Science/les sciences, où la première n'entretient aucun rapport direct avec la vie des secondes, c'est-à-dire les disciplines (Latour 2004 : 22)⁷. Je ne placerai pas cependant ce problème dans le 'global'.

Que retenir du travail des disciplines ? Des sciences naturelles – en général enfermées dans la *Constitution moderne* comme je l'ai expérimenté – peu à tirer sauf d'excellentes recherches DANS chaque cadre disciplinaire. Des sciences sociales peu de choses non plus puisque, pour la majorité d'entre elles, le problème est déjà résolu par la *Constitution moderne* qu'ils acceptent dans la dichotomie Nature/Culture-social. Ils se réservent le domaine social comme les naturalistes se réservent le domaine naturel, chacun décidant et régnant dans sa propre sphère. Malheureusement la sphère 'sociale' ne peut être traitée par les méthodes propres à la sphère 'naturelle', laquelle – si on l'accepte telle qu'elle est présentée – pose aussi problème.

Les communications contiennent, quelques remarques, allusions, jugements et intuitions de la question de fond, telles : Sachs p. 25 : *il demeure cependant évident que le politique, le social et l'éthique ne peuvent pas être dissociés de l'économique*, Lecourt p. 25 : *au niveau international /.../ on ne sort pas d'une situation moderne*, puis p. 100, *une certaine représentation de l'individu, de ses facultés, de sa raison / est / issue d'une longue élaboration en Occident*.

Elles ne considèrent cependant ces autres savoirs que comme des 'représentations', 'sociales' (Revéret : 69), parfois localisées. Souvent, elles ne se posent même pas la question (Weber p. 88). Elles ne remettent donc pas

6 Mais alors que Diable faisaient-ils auparavant dans les siècles des siècles ?

7 *La Science est la politisation des sciences par l'épistémologie afin de rendre impotente la vie politique ordinaire en faisant peser sur elle la menace d'une nature indiscutable.* (Latour 2004 : 22).

en cause la conception de la nature, qu'en conséquence seule la science peut définir⁸, ni la conception du social telle que la sociologie moderne l'impose⁹, toutes conceptions que nous *reproduisons* presque tous à la sortie des formations universitaires qui nous les inculquent, sans parler, pour certains, des engagements politiques qui – en conséquence – les saisissent plus ou moins nettement. Ces conceptions découlent des postulats de la *Constitution Moderne* (Latour 1991).

Si la plupart des propositions de ce colloque devinent, sentent ou reconnaissent qu'il y a un problème, un **hiatus**, entre les savoirs et les connaissances des mondes développés et ceux des mondes en développement, elles oscillent entre la quasi méconnaissance, sinon le rejet (Schubart p. 78), de ce hiatus,¹⁰ et sa prise en compte (Bigombé Logo p. 83, Manassé Esoavelomandroso p. 84, etc.). Aucune n'avance cependant, dans ces dernier cas, de solutions. C'est que ces propositions devraient passer par des voies théoriques et pratiques nouvelles, consistant à remettre en cause **concrètement** notre façon de voir et ordonner le monde et ses éléments. Par exemple, commencer à prendre en compte en écoutant et notant est peut-être le bon choix, car comment font les anthropologues débutants ? Il faut se placer à la fois avant et après l'éthique, donc **avec** l'écoute, sinon l'amour de l'Autre (*caritas*, St Paul I Cor. 13, 1-4), et, en conséquence, avoir modifié son ameublement du monde, donc ses conduites, intellectuelles et pratiques, pour ce qui nous concerne.

Ceci est certes difficile, comme le remarquait Descola (*in Descola & Pállson 2002 : 43*), et plus encore pour les vétérromarxistes, papafreudiens, scientistes-flous et les rescapés porteurs de leurs séquelles idéologiques ! Je suis bien placé pour le savoir et en parler.

8 *On ne prend pas suffisamment en compte les représentations mentales que les gens ont du sida* (H.Tourneux CNRS-IRD, parlant des nord-camerounais) cité *in Le Figaro* du 1.XII.007, p. 14). Mais comment 'prendre en compte' ? Il note aussi que les musulmans du Nord du Cameroun ne se sentent pas concernés. Cf. aussi la phrase de Zorilla citée plus loin.

9 ANSI la définition de Michel Agier (1997 : 24) : *la trop grande proximité de l'événement rend très vite l'analyse caduque alors que au contraire le chercheur reconstruit le sens des événements observés à partir d'une problématique dont la portée est beaucoup plus large*. Ce qui correspond au 'social-prison' ou 'social N°1', analysés et définis par Latour (2004a : 56-58 et 2006 : 93-101).

10 On veut bien tolérer de tels ou tels Dogons, Zoulous, Mongols ou Papous (filmés parfois remplumés, repeints ou dénudés pour la cause), en train de se livrer à tel ou tel rituel, qu'ils racontent (traduit par l'ethnologue puis le cinéaste formaté) ce qu'ils pensent du monde ou de l'objet en question. Mais ceci, pour les modernes, reste à jamais inscrit dans une Nature que seules les sciences définissent : la Nature comme fonds de scène éternel et toujours originel.

La définition générale du développement comme ‘conflit/controverse de savoirs’ est devenue, depuis quelques années, la mienne et, par principe bien évidemment, je ne la considère pas comme stabilisée¹¹ mais, – si je ne revendique aucune autorité particulière quant au Développement¹², sauf celle liée aux opérations auxquelles j’ai participé dans ma discipline –, je la crois centrale dans les problèmes de ce Développement, ceux-ci impliquant à la base la vision/conception du monde que l’on a pour en parler, en discuter, en traiter et en vivre, aussi bien au niveau institutionnel, collectif qu’individuel. Et, de nos jours, on sait désormais que cette question se pose des deux côtés de la frontière : ceux qui ‘savent’ (Nous ?) et les Autres (Eux ?). Le Développement serait-il alors le croisement d’entreprises cognitives convergentes mais de dimensions inégales ?

Nous, chercheurs en sciences humaines, nous sommes rémunérés pour étudier des années durant les civilisations des Autres, mais dans ce cas comme dans le précédent, il n’est pas question de leur reconnaître (et prendre en compte) une conception du monde différente de la nôtre dans la formulation plus ou moins abstraite de propositions/conclusions quant à ces civilisations (Cf. la citation de Djama auparavant). Elles sont jugées en fonction de **nos** savoirs sur la Nature. Même attentivement et généreusement filmées (Ex. récemment : *Jaglavak*¹³, où sont intervenus néanmoins géographes, entomologistes et linguistes), elles devront, dans cette optique, si ce n’est déjà fait – un jour ou l’autre – finir au Musée, poubelle de l’Histoire.

Ne demandons pas à nos naturalistes de s’en soucier : ils en sont majoritairement incapables, car il leur faudrait s’extraire de leurs formations initiales (Ecoles, du Primaire au Lycée, Universités, Grandes Ecoles, etc.) et donc du mythe de La Science (Serres 1974 : 259 ; Ela 2007a).

Nous avons donc conduit notre CR critique selon la position définie ci-dessous. La lecture détaillée aboutit à relever que les questions posées et les définitions proposées dans cet ouvrage ne manquent pas de convergences, mais s’arrêtent en général avant de considérer qu’elles relèvent toutes

11 Réflexions nées dès 1978 et développées ensuite sans rencontrer de réponse soit des *social scientists* en général, soit de mon Institut ou de ses instances scientifiques (Cf. Marliac, *in Références*) : DG, C.A., Conseil Scientifique et son microbiologiste d’ex-Président en tête.

12 Comme P. Lavelle (p. 73) quant à l’éthique...

13 Film de Jérôme Raynaud, Coprod. IRD/ZED, C. Seignobos DR IRD Directeur scientifique. Ce court métrage expose l’utilisation par les Mofu de Wazzan (Cameroun du Nord), à l’aide de rituels, de Jaglavak, prince des insectes, fourmi rouge prédatrice et carnivore, pour chasser les termites qui mettent à mal les cases traditionnelles.

d'une même constitution (façon, mode, cosmogonie ou – logie, vision du monde, paradigme) séparée des autres (celles des ‘développés’, des ‘Autres’) par un fossé. Il s'y passe cependant la même chose que chez ces ‘Autres’, les non-modernes. Toutes, elles brassent, définissent et nomment les ‘objets’ comme les ‘sujets’ du monde (Latour 1991). La nôtre, cependant, sépare **absolument** les produits de ce brassage entre objets (de Nature) et sujets (de Culture), chose que les ‘Autres’ ne font pas ou pas nécessairement. C'est ce fossé qu'il faudrait franchir enfin, pour que la coopération existe et devienne respectable sinon éthique.

Il faut quitter l'*universel particulier* (Latour 1991 : 131, 142), socle de la *Constitution* des modernes où les cultures, aussi diverses que possible, gravitent autour d'une Nature immobile, inaccessible et cependant, **contra-dictoiremement** traduisible par les scientifiques (Latour 2004 Chap. 1) devenant ainsi l'arbitre ultime et illégitime des activités humaines (Latour 2006 : 169-170).

Il faut en même temps quitter les sciences sociales qui se contentent de ramener leurs observations aux catégories déjà fournies par la sociologie en place apprise (le social N°1 de Latour 2006). Elles se reflètent dans la monotonie des productions médiatiques françaises courantes¹⁴ qui ne font que la démarquer pour forger la ‘pensée dominante moderne’. Cela se traduit en jugements personnels, partiels, partiaux, omissions, explications douteuses sans exclure, hélas, en outre, termes dépréciatifs, mensonges réitérés¹⁵, inventions, repentances, diffamations, poursuites judiciaires, racket financier et même interdits légaux.

Mais si on laisse aux journalistes, aux politiques et aux juges leurs bâs-lics collectives des XIX^e-XX^e-XXI^e siècles (*leur vision moderne du monde*) dont la présence continue en dit long sur leur formation, leur réflexion, leur interdépendance connivente et donc la valeur de cette déontologie proclamée chaque jour, il nous revient à nous *social scientists*, de définir clairement la (ou les nôtres) qui doivent nécessairement en différer pour répondre :

- soit aux prérequis de La Science, fondée sur *la Constitution moderne*,
- soit aux prérequis d'autres approches *a-modernes*.

14 Il est ainsi éclairant d'analyser dans *Le Figaro* du 22.X.07, p. 16, le CR *politkōr* des dernières élections législatives en Suisse ou en Pologne.

15 *Le Figaro* du 28.I.08 p. à propos du Président Suharto, décédé, on lit p. 13 : *Conspué par son peuple* ce qui est une complète invention de l'auteur de l'article car Suharto était accepté sans illusion par son peuple en ayant, malgré la corruption du régime, plus que décuplé le niveau de vie moyen des indonésiens depuis la chute du régime de misère du charismatique mais incapable Sukarno et la liquidation du PKI insurrectionnel, aidé par les musulmans.

Rajoutons au passage que rien ici ne relève d'une quelconque repentance de notre part. Nous fûmes, Occidentaux, les premiers à subir cette modernité après le Moyen-Âge si mal connu, volontairement ou involontairement, (Renaissance + Réforme + Lumières, XIX^e) et la subissons toujours (XX^e siècle) sinon de plus en plus (XXI^e siècle et son *politkor*, ses lois, ses juges, ses institutions, ses médias, ses réseaux et ses policiers), quels qu'aient pu être les gains/désastres qu'elle nous a apportés (Ela 2007a).

Je donne ici, en conséquence, le fondement de ma lecture critique de ces réflexions rassemblées autour du thème '**L'éthique de la recherche pour le développement**', sur une définition du développement personnelle. À travers ses quasi-objets et quasi-sujets, le Développement, envisagé comme processus social, est au point de rencontre de deux visions du monde :

– l'une la *Constitution moderne* et sa dichotomie ontologique (la nôtre) et ses produits, simplifiée en termes langagiers par l'expression Nature / Culture distribuée entre toutes les disciplines scientifiques (et dérivée en : objet/sujet, nous/les autres, local/global, etc.) qui dirige une grande partie des activités de l'Occident et ses copies, et

– l'autre regroupant les visions du monde différentes (et leurs produits), caractérisées par l'absence à divers degrés de cette dichotomie (Descola 2005). Ce seraient les Constitutions *non-modernes* (dénommées aussi prémodernes ou antimodernes par les *modernes*) qui dirigent encore partiellement ou entièrement les activités des 'Autres', des hommes du Tiers-Monde, et tout autant, une grande partie de celles des occidentaux dont ceux qui s'en croient 'libérés'.

A ce point de rencontre triomphe – parfois difficilement mais visiblement généralement toujours – la domination du point de vue moderne, *i.e* scientifique ou prétendu tel, et le développement rejoints – sous ses divers vocabulaires et avec divers acolytes et alliés (y compris dans le Tiers Monde) – le mondialisme sous forme d'une option politico-économique aménageable aux moindres frais. L'inégalité règne (Banoin p. 89). Rien n'empêche cependant les tenants d'une autre 'vision du monde' de rejeter le savoir moderne. Ainsi le font divers discours congolais divinatoires qui soulignent : *l'impuissance de la 'médecine des Blancs' face à la sorcellerie tient non seulement à ce qu'elle est, par essence, [souligné par moi, A.M.] ignorante de l'envers des choses et de l'univers des doubles mais encore au fait que le malfaiteur 'nocturne' sait aussi la contrer sur son propre terrain...* (Hagenbucher 1994 : 51, à propos de la maladie nommée Mwanza au Congo). Rien n'empêche d'autres de discuter cet 'impérialisme' intellectuel moderne lié à d'autres impérialismes (Ela 2007a, 2007b).

Les textes ou remarques, propositions, novateurs et originaux dans ce petit ouvrage viennent, et ce n'est pas *anodin* (Djama P. 106), plutôt de quelques chercheurs des Suds (Prs. Doumbo, Massougbedji, Bilombé Logo, Zorilla, etc.), plus rarement des chercheurs ‘atlantiques’** impliqués sauf, à mon sens, Marcel Djama (CIRAD**, France) particulièrement pertinent, et J.-P. Revéret (ISE**, Canada) qui approchent mon raisonnement¹⁶.

Il n'était pas inévitable que la qualité d'anthropologue du premier, lui permette de dépasser d'emblée les contributions de juristes, naturalistes (parasitologues, écologues, biologistes, médecins, épidémiologistes...), géographes, historiens et même anthropologues (!), mais il reste – d'une façon exemplaire – qu'elle a joué le rôle dévolu à l'origine à l'anthropologie : se donner les moyens de comprendre comment les intéressés jugent et selon quelles contraintes (Claverie 2003, Latour 2006 : 41-62).

Ce qu'a bien saisi aussi, après ses baptêmes terminologiques variés et superfétatoires (*conséquentialiste*, 65 !), J.-P. Revéret disant p. 70 : *le scientifique, au-delà des anthropologues dont cela est l'objet de recherche, ne devrait pas les¹⁷ ignorer car ils (elles) sont à la base du dialogue à construire.*

Les premiers échanges et rencontres plus ou moins massifs entre peuples (visions du monde, constitutions, etc.), – *grosso modo* mais pas exclusivement – à partir du lancement des grandes explorations ont dès le départ impliqué que différentes façons de voir le monde (des constitutions, cosmogonies, -logies, mythologies... dans des langues différentes) sont entrées en contact. On peut bien sûr songer – sans ici s'y attarder – aux contacts entre peuples paléolithiques puis entre néolithiques, et plus tard, entre peuples de la protohistoire en Europe et hors d'Europe. Ce que l'on sait, c'est que les naissantes sciences modernes en Europe ont favorisé un contact massif avec leur ‘extérieur’. Les conquérants – colonisant et

16 Fait relevé par M. Djama aussi (p. 106) et qu'il attribue trop à l'influence de Foucault, Derrida et Bourdieu, car chacun d'eux est resté porteur d'une vision très intéressante mais partielle, sinon partielle, du monde (Latour 1991 : 13). Formés – comme les chercheurs occidentaux – par des modernes pour comprendre des non-modernes et leurs évolutions actuelles, certains chercheurs du Sud conservent, en opposition avec les chercheurs occidentaux formatés, nombre de notions non-modernes qui peuvent aider à prendre une position critique vis à vis de nos choix et décisions de recherche. Elles apparaissent, à ma connaissance, sous une forme mal-identifiable encore (mais qui procède souvent (Diop jadis, Ela 2007a, 2007b) du *mimétisme rivalitaire* ; Cf. Girard 2006 : 24). Il faudrait les étudier...

17 *Les prodigieuses typologies qui classent le monde, les êtres, le masculin, le féminin, le bon, le mal, etc...* (typologies issues des cosmologies non-modernes ; Revéret p. 70).

mesurant – prirent en compte (plus ou moins bien) les conquis, qu'ils tentèrent de comprendre ou pas, selon leur Constitution qui se modernisait et selon leur respect du christianisme et sa notion de victime (Girard 2006)¹⁸.

Tous les carnets de voyages ou d'expéditions, compilations, recensions, essais, courriers, films et images issus des explorations puis des échanges (dont la traite négrière)¹⁹, traduisent une incompréhension réciproque que Montaigne trouva – trompé par son ignorance anthropologique et son ethnocentrisme inversé (critique) et invisible –, pédagogique pour les Européens découvrant les Tupinambas anthropophages²⁰.

Cette incompréhension était quelque fois dépassée par les efforts de traduction, médiation réciproque et pragmatique des protagonistes. Il est ainsi certain qu'au prix de très nombreux massacres, systématiques de la part des Romains, ces derniers et les Gaulois développèrent, au fil des siècles, une intercompréhension puis une intégration qui devait donner le monde gallo-romain. Au VIII^e siècle en Russie, envahisseurs varègues (vikings) et villageois russes et ukrainiens ont trouvé une solution qui a permis aux premiers de diriger un temps partie des seconds en se slavisant rapidement, créant une lignée princière 'nationale', les Rurikovitch, (de Rurik, varègue suédois fixé à Kiev en 882) dont se réclamèrent princes russes et tsars jusqu'au Moyen-Âge.

Plus proche de nous, M. de La Pérouse mouillant sur la côte sud de Sakhaline une seule journée, put grâce à ses interlocuteurs locaux chinois 'découvrir' que Sakhaline était une île, puis 'fiabiliser' ce 'fait', en missionnant de Lesseps de porter tous les documents subséquents à Versailles, à travers la Sibérie, alors qu'ultérieurement, à Vanikoro (îles Salomon) il échoua, puisqu'il disparut totalement (Latour 1995 : 517). Les archives regorgent de ce genre d'expériences de développement limitées au troc, commerce silencieux, échanges, fraternisations, puis commerce et guerres pour finir dans les enquêtes plus ou moins anthropologiques des premiers anthropologues. Ceux-ci ont bien décrit d'ailleurs les essais-erreurs multiples à travers lesquels les peuples s'évaluaient mutuellement. Eux-mêmes

18 On ne trouve aucune contrition chez les envahisseurs germaniques, romains ou mongols, les chinois de toute dynastie, les moghols, les arabes ou les bantous et les esclavagistes en général à l'intérieur comme à l'Est du continent africain. Tous se battaient, s'envahissaient, se massacraient, se vendaient mutuellement sans égard pour quelque victime que ce soit.

19 Yacou A. 2001 – *Journaux de bord et de traite de Joseph Crassous de Médeuil : de La Rochelle à la côte de Guinée et aux Antilles (1772-1776)*. Karthala, Paris.

20 Girard R., 2006 : 8. *La rhétorique anti-occidentale de l'auteur / ... [Montaigne]... / est le coup d'envoi d'une longue guerre contre un seul ethnocentrisme bien entendu, celui de l'Occident lui-même*. Les autres ethnocentrismes sont, selon le *politikor*, évidemment dissimulés.

sont les exemples passionnantes parfois de recherches respectueuses et méticuleuses de concepts et termes pour ‘expliquer’ ou ‘montrer’ d’autres cultures et d’autres mœurs (Frobenius, Tempels, R.P. Trilles, Griaule, etc), parfois choquantes pour leur propre cosmologie européenne (fondée sur le christianisme), ce qui était une réaction humaine normale : l’étonnement fut réciproque même si son résultat ne pouvait pas être le même, chaque partenaire utilisant sa propre grille de lecture (sa Constitution, cosmologie, vision...) et ayant des alliés de forces différentes²¹. Ainsi en Asie les Etats tentèrent « ... to master the techniques that enabled their countries to keep up with European standards of weaponry... » / ... / « ... found that it was a moving target... » / ... / « ... the Europeans kept ahead of them. (Gungwu 1999).

L’anthropologie, fille non tellement du colonialisme, mais de la *Constitution moderne*, entreprit peu à peu d’étudier et comprendre ces étrangers et leurs façon de penser le monde (cosmologies ou constitutions non-modernes). Elle resta cependant moderne en ses principes et n’en comprit qu’une partie. Ses résultats restent, malgré tout, sans prix puisque devenus **les seuls** témoignages de nombre de cultures, disparues depuis (Girard 2001 : 47-48). Si elle entreprit d’examiner comment ces étrangers/indigènes/autochtones classaient le monde naturel, elle considérait que seule était vraie et universelle, la conception de la Nature construite par les sciences, conception confortée par les triomphes techniques euro-américains que ne purent égaler les peuples non-européens avant l’ère Meiji au Japon. Il peut sembler extraordinaire qu’aujourd’hui encore, cette situation persiste, mais la majorité des auteurs de l’ouvrage considéré ici, partagent cette vision, confirmée par la phrase de Zorilla (p. 103) pour au moins la date de 2006 : *il faut aider les populations à aborder la nature à partir d'une représentation qu'ils n'ont pas*. Remarque révélatrice des prérequis imposés par la *Constitution moderne* non seulement aux Autres mais aussi aux anthropologues, ce que Djama (p. 106 cité plus loin) nomme, peut-être justement, la ‘violence épistémologique’, dont il pourrait repérer la présence y compris au sein des sciences sociales en Occident, grâce aux développements de la sociologie des sciences et de la sociologie des associations.

De nos jours, beaucoup se contentent de dire : *le développement est un concept négocié qui passe par un dialogue entre les acteurs /.../ Nous ne savons pas faire cela* (Sachs 28). *Il est difficile de dialoguer avec les populations* (Moulin 34). *Il n'existe pas dans l'objectif des textes internationaux /.../*

21 Les travaux de ‘traduction anthropologique’ des missionnaires catholiques auprès des peuples amérindiens, parmi d’autres, sont à cet égard mal évalués parce que proscrits. Nombre de ces peuples n’acceptaient que ces prêtres auprès d’eux et comme intermédiaires.

de résoudre ces problèmes contextuels et pratiques (Simondon 45), mais les opérations de développement ont pourtant lieu sans cesse, et ceci, pour ne parler que de l'expansion européenne des quatre derniers siècles et des temps actuels. Ainsi Hagenbucher (1994)²², analysant les pratiques médicales traditionnelles dans la région de Pointe-Noire expliquant au travers de la cosmologie bantoue locale (*ouvcité* : 23) les visions et compréhensions différentes de la maladie par les tradipraticiens. Ainsi Dugast (2007), montrant – dans sa version anthropologisée classique²³ – qu'une autre vision du monde explique les incendies volontaires et annuels des champs chez les Bwaba (Burkina Faso) et les Bassar (Togo). En histoire et archéologie le problème de l'inter-incompréhension ou faux-dialogue, subsiste par exemple à propos de l'histoire des peuples noirs, des colonisations ou de l'origine de l'Homme (Lugan 1989, Marliac 2007a : 121 ou 2006b : 153). La descendance intellectuelle, politique et médiatique de C.A. Diop en est un bon exemple.

Donc, ‘nous et les Autres’, **savons faire cela**, reste à savoir dans quels termes, dans quels rapports sociopolitiques et avec quels résultats. Et se demander *Pourquoi exiger de la recherche de faire au Sud ce qu'elle ne sait pas faire au Nord ?* (Kahn 61) révèle que les problèmes de dialogue existent aussi au Nord dans la difficulté pour les collectifs concurrents à gérer la croissance, les pollutions, l'immigration toujours tabou, la natalité, les trahisons politiques, les règles commerciales, les krachs bancaires, etc., entre des collectifs plus ou moins associés, groupes religieux, laïques, politiques, financiers ; groupes ethniques, sectes, partis, loges...

Revéret (p. 68) dit : *les biologistes de la conservation ne tiennent pas toujours suffisamment compte des représentations du monde portées par ces usages locaux*. Ce qui confirme ce que j'avance : les conceptions du monde extérieur que se font les indigènes ne sont que des *représentations pour les biologistes !* Elles ne sont d'ailleurs à leurs yeux, que *de vastes catégories fourre-tout dans lesquelles on loge le reste de la biodiversité* (p. 70). Comment peut-on aborder le dialogue souhaité sur de telles bases, là où l'anthropologie montre qu'on ne peut comprendre et être compris qu'au travers de ces catégories ou de leur évaluation-discussion démocratique (Descola 1986 : 399 ; Latour 1991 : 136-139 ; Marliac 1997a, 2006d) ?

Schubart (p. 76) s'oppose lui à *privilégier une démarche scientifique imbriquée dans des systèmes de pensée locaux au détriment de la quête d'une*

22 DR à l'IRD.

23 C'est-à-dire avec tous les termes répertoriés et figés de l'explication anthropologique classique : rituel, symbolisme, cohésion sociale...

connaissance scientifique universelle ce qui correspond bien clairement à poser la pensée moderne en priorité, sans la discuter, donc à supprimer tout dialogue. En parlant d'un *humaniste* brésilien qui restera brésilien tant que les Autres le traiteront de brésilien, il révèle indirectement, et sans le savoir, combien ce sont les Autres (Latour 2006 : 67-72) qui vous définissent dans la mesure où vous répondez à leurs demandes d'affiliation. Mais qui sont ces Autres ? L'Occident, l'Orient ? Les deux en même temps ? Va-t-on abandonner notre identité à des politiciens, des intellectuels médiatisés, des fonctionnaires, des députés, des financiers, des militaires, des artistes ou des mafieux ? Mais qu'est-ce donc qu'un 'humaniste' sinon un moderne ? Et que faire d'un 'humaniste' tendance Tariq Ramadan, d'un deuxième tendance Lula, d'un troisième tendance Poutine, d'un quatrième tendance Wolfowitz ou Huntington ou d'un cinquième tendance Ariel Sharon ?

Avec Manassé, Banoin, Ongolo Zogo et quelque peu Eboko (p. 92)²⁴, on rencontre les jugements plus pointus et nuancés de ces intellectuels-chercheurs des Suds, même s'ils se fourvoient quelque fois dans la *mission des intellectuels de dire la vérité* selon Tenzer (p. 87)²⁵.

Aucun cependant ne pose mieux la question du dialogue des savoirs/connaissances que Ogobara Doumbo (p. 46), puis Zorilla (p. 101) et surtout Marcel Djama (p. 105). La *violence épistémologique* (p. 108) qu'il évoque, exercée à l'encontre des peuples du Tiers Monde, fait écho à la *police épistémologique* (Latour 2004 : 354) qui s'exerce, à l'encontre de tous dans la sphère 'atlantique', en introduisant sous un seul terme **Nature**, en qualité de tiers décideur dans le débat social et politique, la position moderne quant à cette Nature.

La communication de Marcel Djama (pp. 105-111) recoupe nombre de mes remarques (Marliac 2006a) sans aboutir à la même conclusion (préfigurée au début de ce texte). Elle n'est pas aussi 'radicale' qu'elle le dit ou veut le paraître, puisque c'est intellectuellement à la mode et ne coûte rien, ce qui d'ailleurs se voit clairement dans les populations des Suds (et des Nords) *qui prennent, rejettent, subvertissent, recomposent, détournent, combinent* (Djama p. 107)²⁶, à la grande désapprobation de leurs dominants (locaux ou extérieurs) qui voudraient, dans la logique de

24 Qui semble oublier comme Ela (2007a) que la *contrainte coloniale* apporta aussi à ses descendants et à lui ce qu'il fallait pour qu'il devienne un politiste africain publiable dans *Le Monde*, comme nombre d'éléments firent de moi un chercheur français, publiable ailleurs.

25 On sait, en effet, combien elle fut honorée par les universitaires, intellectuels, journalistes et poètes européens durant l'existence des Goulags et KZ de la deuxième guerre mondiale.

26 Pour des buts pas toujours désintéressés.

leurs intérêts, tout diriger à partir de leurs propres combinaisons (du Pdt. Wade au Pdt. Mugabe, du Pdt. Poutine au Pdt. Bush jr. ou de Bruxelles à Francfort). La citation d'auteurs tels : Saïd (1980), Appaduraï (2002) puis Prakash (1999) et enfin de l'ensemble des *subaltern studies* (années 80, peu connues en France) dessinent bien les limites de cette critique²⁷. Elle rappelle néanmoins très justement, que réfléchir sur le Développement, c'est aussi réfléchir sur ce qui se passe dans une hybridation ou un rebrassage vers la réinvention de cosmologies/morales/constitutions nouvelles dont parlait déjà Arjun Appadurai (2002, cité par Djama).

Ce collègue rejoints ma critique (p. 107) sur les mots que l'on cuisine puis déverse actuellement quant à la compréhension des cultures.

Ce ne sont que des mots tentant la fabrication de 'faits', finalement agonisant en 'artefacts', toujours discutables.

Il n'est pas indifférent d'y prêter attention car ils participent des processus de fabrication de 'faits' utiles à certains collectifs.

Ils n'apprennent rien sauf sur le (ou les) processus ou projets qu'ils dissimulent (par ex. : mondialisme, Européanisme bruxellois). Il faut absolument éclairer par la critique répétée, publiée et disséminée, ces façons de faire²⁸.

Le Développement, entendu dans son sens large, a déjà résolu nombre de problèmes en bien, en mal, en imposé ou en acceptable. On en voit les effets dans les situations actuelles des pays en voie de développement (Ex. : la bombe démographique). Nous ne les jugerons pas ici. Les justiciers ne manqueront pas : laissons-leur dans les débats, l'indignation habituelle, qu'il faudra apprécier à l'aune de leurs alliés visibles ou invisibles, permanents ou transitoires, à l'aune de leurs objectifs.

Ce qui est plus gênant est que les communications de l'ouvrage recensé ici, ne réussissent pas ou ne veulent pas tenter de définir les problèmes réels de ce fameux dialogue, par exemple sur la base d'une expérience de terrain : dépouillage d'archives coloniales à propos de l'anthropologie de telles ethnies ; enquête sur les typologies vernaculaires liées aux sols

27 Cf. en réponse mimétique à l'Orientalisme, l'Occidentalisme des 'élites' du Tiers-monde conjuguant la critique et la violence avec l'avidité pour les produits occidentaux y compris socioprotecteurs, militaires ou intellectuels, de la Chine au Ghana en passant par les Pétro-émirs, les PDG-rajahs, les RPG-talibans, les barons africains, les mamans-Benz et les foules immigrantes s'embourgeoisant, avec ou sans visas (Girard 2006 : 45-62 ; 2008 : 53).

28 Si Djama désigne l'origine de cette *Constitution* sans la comprendre, il oublie ses lointains cofondateurs, grecs (Socrate), la Renaissance, puis la Réforme (Luther, Calvin), les philosophes classiques (Descartes, Rousseau) et leurs successeurs allemands (Kant, Fichte, Hegel, Marx...).

étudiés pour un plan d'aménagement ; enquête sur les tradipraticiens du Congo (Hagenbucher 1994), sauf partiellement celle d'A.-M. Moulin qui pose directement le problème de l'exigence statistique de vastes cohortes, pour la validation des essais dans les opérations de vaccination (p. 33) sans trouver d'autre solution que le dialogue, mais sans préciser de quel dialogue il s'agit ni comment il peut s'instaurer, fructifier et durer valablement. Ceci montrerait que la critique voulue pour le séminaire d'origine ne peut aboutir, les participants restant verrouillés – comme je le fus longtemps – dans leurs terminologies à la fois individuelles, apprises et partagées consistant à se contenter de penser à l'aide de ce qui est déjà pensé et répertorié, arrêté, à l'aune de la *Constitution moderne*. Ou encore à modifier le contenu des mots²⁹ ou renvoyer tout ces questionnements et constats au 'global'. Le regroupement, réalisé par exemple dans ce livre, d'exemples de dialogues/non-dialogues des savoirs, des connaissances, des visions du monde, pourrait faire rebondir le problème dans ce qu'on appelle la globalisation³⁰, en référant sans cesse de plus tous les savoirs au savoir premier : La Science dont le fondement est la Constitution précitée. Ce serait une feinte devant l'inévitable critique que la connaissance des constitutions étrangères porte par ricochet à cette *Constitution moderne*, mais c'est la défausse actuelle.

La situation moderne – où les concepts/termes qui ont cru pouvoir remplacer le réel et ne le peuvent plus, malgré une stratégie d'extension de contenu de certains – aboutira à un blocage généralisé. L'issue sera de trouver ou ne pas trouver de solutions – espérons-le pacifiques – dont on expérimentera ensuite si elles sont 'globales' ou pas... De plus remettre en cause La Science est, de nos jours, toujours risqué sinon dangereux, ce qui révèle bien le rôle qu'elle joue dans la confrontation des collectifs variés de la société moderne. Elle y est d'ailleurs secondée par des interdits légaux sur tels ou tels sujets, interdits qui désignent clairement, malgré le vacarme politico-médiaque, et les problèmes à résoudre et les bénéficiaires du silence.

29 Ce qui n'est souvent qu'un masque lexical ou un coup de force terminologique dont il faut révéler l'utilité politique. Cf. *Le Monde* (grand spécialiste des cache-caches sémantiques. Ex. : p. 1 du 1.02.08 à propos de l'Opposition Nationale en France).

30 Noter la mode de ce terme qui enjambe, pour des visées politiques mondialistes, un certain nombre de problèmes dont les solutions sont régionales sinon locales. Tout serait déjà global ce qui ne veut rien dire car dans le concret, il s'agit toujours de résoudre des problèmes régionaux, locaux sinon particuliers (Marliac 2007 : 173-192). Le 'global' (qui souhaiterait remplacer le vieil 'universel' très usé) n'est que du local mis en réseau, il ne surplombe pas le 'local' (Latour 2006 : 267-277).

Ma conclusion s'arrêtera au constat d'immobilisme des scientifiques déjà explicité et aux commentaires que j'ai pu en faire, puisque je me refuse à **fixer à l'avance** ce que je dois faire et comment procéder. Sur un sujet très actuel et sensible je dirais que je ne prône pas telle ou telle médiation/traduction entre tels ou tels savoirs mais bien plutôt que toute traduction soit **transparente** aux traducteurs et aux sujets, c'est-à-dire en fait fabriquée en collaboration égalitaire, sans démarrer de certitudes pensées comme définitives comme, par exemple, les connaissances scientifiques totalement tributaires des postulats de la *Constitution moderne*.

*Tout savoir qui oriente la vie des sociétés
en devenir doit faire ses preuves
face aux problèmes du monde où nous vivons*
(Ela 2007b : 85)

A propos des objets et des mots de l'Anthropologie¹

*Ce que nous voulons savoir c'est comment
un point de vue, un objet technique,
finissent par s'imposer.*

M. Callon & B. Latour 1991 : 25.

*...les mots ont une fonction stratégique
qu'il faut savoir déchiffrer.*

I. Stengers 1993 : 18.

Premiers contacts

Face aux ‘objets de recherche’ que les anthropologues et leurs cousins sociologues **nomment** et donc identifient sans hésitation², on reste toujours un peu embarrassé. En effet, hors de la dénotation scientifique classique univoque (*e.g.* l’hydrogène = H), les mots doivent toujours être déchiffrés, de leur dénotation à leurs connotations. S’agit-il, en effet, de constatations habituelles comme le seraient celles d’un géologue identifiant une forêt de karités dans le paysage qu’il parcourt, celle d’un entomologiste trouvant tel moustique, voire celle d’un promeneur de telle région, quel qu’il soit, trouvant une rose des sables ? S’agit-il de

1 Publié in *Anthropologie et Sociétés* (Univ. Laval, Québec, 2007) 31, 3 : 185-204.

2 Cf. les Bulletins de l’ASEN**, le Journal des Anthropologues**, V. Hernandez (2006 : 263, suiv.) et les appels à communications de certains colloques : les *tensions identitaires, rapports de force entre groupes, références au passé, transnationalisations, colonisation...* ou : *populisme, capitalisme cognitif (?), le social, société de la connaissance, crispations identitaires, nationalisme, idéologies*. Tous ces termes apparaissant ensuite dans le langage commun littéraire ou médiatique comme dans ces émissions de télévision où, de plus, l’anthropologue invité, émet des Vérités *ex cathedra*... Outrancières ou ‘rebelles’, elles ne gênent par ailleurs aucunement le ‘Pouvoir’, car elles réaffirment la valeur indiscutable de La Science (représentée alors par l’anthropologie), encore une fois sacréalisée et utilisée pour faire taire le *démos*.

définitions déjà anthropologiques puisque souvent non-discutées ? Donc déjà entendues comme scientifiques ? De prédéfinitions ou termes classificatoires du langage naturel ? Quelle scientificité peuvent-elles – comme Maquet (1964 : 47, 51) – revendiquer ? Comment sont-elles construites ? Quelle scientificité peut réclamer l'Anthropologie ? En a-t-elle d'ailleurs besoin ?³

Et finalement, quelle est cette scientificité pour qu'on y insiste tant et dont on ne doute même plus parfois⁴... puisque ces 'objets', leurs dénominations passent immédiatement dans le langage (ordinaire et naturel parfois⁵) présenté, sans aucune analyse, et y opèrent comme concepts acceptés-reconnus-indiscutables (comme les mots-concepts scientifiques), dans le raisonnement⁶, y provoquant la disparition quasi-complète de toute autre notion.

Bien évidemment, l'Anthropologie depuis ses débuts a fourni des quantités de renseignements (données ? faits ? *constructs* ? enregistrements ? *inscriptions* au sens de Latour (1995 : 155-169) ? narrations ? discours ?) qu'on peut considérer valables (dans quelle mesure ?) et intéressants sur les sociétés, à partir de sa propre position *constitutionnelle*⁷.

Les sciences sociales furent et restent hantées (et possédées au point de ne même pas douter de leur position) par le modèle des sciences 'dures' qui définissent un objet stable (une boîte noire). Pareillement, elles définiraient ainsi un objet stable par rapport à l'histoire des sociétés, ce qui autorise les *social scientists* (scientifique étant dès lors étendu aux sciences de l'homme) à poser *a priori* les questions qu'il convient de poser à toute société (Stengers 1993 : 71). Il semblait ne pas exister d'autre moyen d'analyser les autres sociétés. Ce fut en particulier pour nous : l'ethnologie

3 Pour certains non. Cf. J. Copans (1974 *Critiques et politiques de l'anthropologie*, Maspero. Paris : 18), écrivant : « *L'anthropologue n'abdice pas ses intentions théoriques, simplement il essaie de les subordonner et de les soumettre aux groupes sociaux qu'il étudie « par professionnalisme » et qui doivent se libérer de la dépendance et de l'exploitation néo-coloniale* » où le chercheur soumet à l'avance ses 'intentions théoriques' (?) à une autre théorie issue de la *Constitution moderne*. Ici, à propos du "néo-colonialisme", ces 'intentions' sont passées au crible marxiste.

4 La scientificité moderne s'appuie sur la *Constitution moderne* (Latour 1991 Chap. 2) qui sépare ontologiquement nature et culture (purification) tout en les liant par la fabrication d'hybrides (traduction) (ouv. cité : 26, 43).

5 Cf. le problème de la vulgarisation en Anthropologie, à la fois si aisée et si risquée...

6 Cf. les traitements médiatiques que subissent telles ou telles notions, dénominations, informations...

7 Illustrée par des réflexions théoriques issues e.g., de Boas, Evans-Pritchard, Leenhardt, Lévi-Strauss, Girard, Godelier et tant d'autres dont l'inscription dans la *Constitution moderne* est plus ou moins nette.

traditionnelle fortement épaulée par la réussite techno-scientifique de la *Constitution moderne* et des mondes qui la portaient (l'expansion socio-économique et culturelle euro-américaine).

L'Introduction à Holtedahl *et al.* (1999) par Jean Boutrais (ouv. cité : 21-40) remarquable en elle-même, montre clairement, cette position constitutionnelle du chercheur qu'une lecture attentive permet de décrypter : le savoir est d'un côté (sous ses multiples "théories") : c'est l'Anthropologie actuelle au sens large.

Le chercheur en est le porte-parole. L'autre savoir, celui des gens observés est absent puisque livré sous la forme où le chercheur les identifie, les analyse et les restitue. Malgré sa juste déclaration : "les savoirs locaux /.../ sont des produits historiques élaborés dans des contextes sociaux spécifiques" (Boutrais *in* Holtedahl *et al.* 1999 : 23)⁸, on s'aperçoit combien son analyse et ses résultats, quant aux transferts de savoirs chez les Peuls du Nord-Cameroun, restent cantonnés dans une explication issue de l'Anthropologie elle-même, et non pas des acteurs/récepteurs de ces transferts. Ils sont distribués entre ce qu'il nomme : la thèse culturaliste et la thèse développementaliste, portées par différents anthropologues, développeurs et autres (Marliac 2006c)⁹.

Telles écoles d'archéologie historique ou d'anthropologie historique actuelles (*e.g.* Ucko 1989, Hassan 1995, 1999, Gilchrist 2005), fondent, de même d'ailleurs, l'essentiel de leur critique (autocritique ?), plutôt moralisatrice, sur le rapport socio-économique et culturel inégal entre les peuples, suscité par le développement européen (caractérisé par les mots *colonialisme*, *impérialisme*), sans s'interroger sur la *Constitution* fondant la modernité, les sciences (dont l'Anthropologie et donc l'Archéologie) et les développements qui s'ensuivirent.

C'est cette *vision du monde* qui a permis matériellement, intellectuellement, historiquement et anthropologiquement, à la fois cette expansion, qui a fait naître l'étude des *Autres* que l'on découvrait (Anthropologie), puis ultérieurement, son auto-justification et son autocritique subséquente, moralisante, et partiellement réflexive. C'est la *Constitution moderne* des colonisateurs et l'expansion, liée au christianisme, de la notion de victime (Girard 2004 : 20).

Je ne dénie pas toute scientificité¹⁰ à l'Anthropologie au sens où seules certaines sciences seraient réellement *scientifiques*, puisqu'ayant réussi à

8 Vision encore moderne où le contexte du savoir n'est toujours que 'social' ...

9 Callon *et al.* (2001 : 118) ont cependant bien montré la sagesse, le civisme, l'audace, l'attention à la nouveauté, l'esprit d'innovation des personnes profanes consultées par certains forums libres.

10 Mais, il va falloir définir ce qu'est la scientificité, ce qu'est La Science ou les sciences.

créer des objets et à les reproduire (Latour 1995, Chap. I). Cependant, il est certain que ce dont elle parle, ce qu'elle décrit et définit, aussi vrai cela semble-t-il, vient d'une observation extérieure, la sienne¹¹ sans aucune contrepartie. Où est ce *référent* que les sciences 'dures' savent isoler (Latour 1999d) ? Comment s'organisent les perceptions, identifications et comment en découlent ensuite les définitions ? Comment à partir des perceptions va-t-on accumuler les moyens supplémentaires (lesquels ?) de définition ? Quelle '*théorie*' , plus ou moins claire, préside aux traitements aboutissant aux définitions et leur donne forme ? Quelles sont-elles ? Dans les sciences dites 'dures', l'objet récalcitrant et résiste aux épreuves et finalement n'existe qu'après nombre d'objections répétées (Bachelard 1951), enregistrées, contrôlées et maîtrisées jusqu'à fournir une " boîte noire "¹². De plus une fois stabilisé, il est reproductible. Et en même temps que l'objet, le sujet se constitue (*Constitution a-moderne* de Latour 1991).

"Les hommes " (objet de l'Anthropologie) récalcitrant ou pas en répondant, y compris hors tout langage, mais sans qu'on sache réellement ce qu'ils répondent : ce que l'Anthropologie doit organiser, comprendre et expliquer selon ses postulats. Ce que disent les observés n'apparaît qu'à travers des questionnaires, des listes, des catalogues, des observations, une narration, fondées sur UN mode d'observation, le nôtre, ses caractéristiques, ses écoles, y compris les idiosyncrasies et ambitions des chercheurs¹³. Organiser, ordonner certes, expliquer éventuellement, de brillante façon parfois, mais par rapport à quoi ? Sinon par rapport aux différentes théories de ce que j'ai appelé : les Ecoles, dans le cadre de la *Constitution moderne*, théories présentes dans l'esprit des chercheurs, puisqu'ils utilisent tels ou tels mots sans réflexivité (note 2), et sans préciser à quelle théorie, fut-elle ordinaire, ils doivent ces termes (Marliac 2005a).

Certes, il faut bien employer des mots pour s'orienter et déblayer le terrain. Ce sont, le plus souvent, des mots courants dont l'imprécision est à la fois très utile, très incommodes et très risquée, comme ce fut souligné auparavant. Ils se coulent assez vite dans les discours ordinaires comme on l'a vu pour la psychanalyse, au service d'utilisations – parfois comiques – irresponsables, mais aussi intentionnelles des media, des politiques et leurs alliés. Ne parlons pas des socio-anthropologues connivents/engagés

11 Selon telle ou telle Ecole anthropologique moderne (sous la *Constitution moderne*).

12 Cf. le Sceptique face au Professeur, dans B. Latour 1995, § *Les laboratoires* : 152-187.

13 Cf. Marliac (2005c) ; Cf. l'affaire M. Mead, prêtresse de la prééminence du culturel dans le débat Nature/Culture, qui élabora son œuvre la plus célèbre (1963 *Moeurs et sexualité en Océanie*) sur deux témoignages non recoupés (Freeman D. 1983, Goodman R.A. 1983 et ... Freeman *et al.* 2000).

(cf. Copans, ici note 3 ; Agier 1997 ; J.A. 2006) dont le langage est lié à une théorie du social dépendante de la *Constitution moderne* !

Le traitement de cette imprécision, lors du passage difficile du langage naturel (plus ou moins garni de termes choisis) aux langages spécialisés ou inversement, est la situation habituelle de notre entrée en contact ‘scientifique’/anthropologique avec le monde¹⁴.

La persistance de mêmes mots pour des contenus différents non-stabilisés, comme leur maintien ultérieur dans différents registres vulgarisés, politiques, administratifs, polémiques, judiciaires, etc., comme dans différentes situations singulières, révèle la part ‘sociale’ et donc politique du scientifique (Stengers 1993 : 25-26). Et plus encore en sciences sociales !

Matériaux et situations changent, évidemment, et nous changeons avec, sauf à rigidifier méthodes et connaissances selon les opportunités, ce qui semble bien être le cul-de-sac des modernes enfermés dans les mots et, de ce fait, déréalisés. Car si *Plus la réalité échappe et plus on se venge sur les mots* (Muray 2005 : 208), en anthropologie comme en politique, plus on s’appuie sur les mots, plus la réalité échappe et plus la gouvernance devient difficile comme on le voit de nos jours dans les solutions purement verbales proposées par certains politiques pour résoudre les problèmes contemporains de plus en plus menaçants dans différents pays.

Notre tâche de scientifiques consiste donc à passer partie de notre temps à cerner, purifier, et attribuer des mots du mieux possible (leur symbolisation mais surtout leur mathématisation étant l’objectif ultime à l’image des sciences les plus ‘dures’, même si elle échoue)¹⁵.

Au point qu’une partie de l’activité des chercheurs en sciences humaines gravitant autour de leurs “objets”, est noyée dans des fabrications lexicales répétées, des découpages et redécoupages, charges et recharges, positionnements et repositionnements de mots ou de concepts (cf. par ex. : Mamdani 2005, Selim 2006 : 67, Hernandez 2006) ou formalisations diverses, que la réalité vient parfois brutalement disperser et anéantir... sans que ces écroulements répétés découragent d’ailleurs ces chercheurs. A tel point que certains publics, soit proprement sidérés, ou séduits par l’explication réitérée du monde où ils vivent, soit (ou en même temps) bâillon-nés de fait par l’impossibilité de s’exprimer instaurée par ces spécialistes, ne savent plus que penser, sauf à se réfugier dans des valeurs, anciennes certes, mais particulièrement résistantes ou à se jeter éperdument dans toutes les

14 Aggravée en archéologie par le caractère vestigial des objets recueillis et l’utilisation quasi obligatoire de tel ou tel vocabulaire.

15 Cf. M.B. Schiffer de l’école postprocessualiste de la *New Archaeology*, (1976) démolie par P. Courbin. (1982 : 82-90).

nouveautés, passions et consommations possibles (*panem et circenses*) et à accepter l'inacceptable.

Si *La pensée d'une chose donnée est aussi le commencement de son changement et le début de sa perte* (Muray 2005 : 286), c'est qu'il y a des limites à cette entreprise fiévreuse nominaliste correspondante des sciences sociales ou de leurs substituts politico-médiaques dans l'ordre du conceptuel et du lexical.

Sur ce point, procédant comme les autres scientifiques, je travaille à éclairer, préciser, modifier, modaliser, changer mes mots afin de les rendre plus précis plus solides dans leur rapport à l'objet en question/en gestation, quitte à échouer. Dans ma discipline et pour mon sujet d'étude, je n'ai pas, à chaque fois, réussi cette *montée en généralité* consubstantielle aux sciences (Callon *et al.* 2001). J'ai discuté ailleurs pourquoi et comment on passait des objets repérés/collectés (Marliac 2006a, 2006b) à des objets archéologiques (*i.e.* scientifiques) puis à d'autres dans les champs de l'histoire, de l'anthropologie et de la politique (Marliac 2000, 2005a, 2005b, 2006a).

J'ai aussi souligné en même temps que cette *montée en généralité* transforme le lien avec le concerné/observé, et le durcit (Marliac 2006b). Elle ferme, en même temps, tout accès aux particularités (Marliac 2006a), comme aux généralités spontanées ou reformées à différents niveaux, qui sont pourtant les problèmes réellement et quotidiennement posés, sans égards – au grand regret des politiques – pour les solutions issues des travaux des sciences humaines, devenus des ersatz anthropo-politiques.

Constructions

L'énoncé expérimental ne dispose d'aucune preuve positive permettant d'établir et de faire accepter sa signification en dehors du laboratoire.

Stengers 1993 : 104

Les réponses des hommes aux enquêtes des sciences humaines (l'Anthropologie en général) ressemblent à ce que répondent les objets physico-chimiques aux interventions des scientifiques : c'est-à-dire à **rien** quand on ne peut les "faire parler" au travers de montages, d'instruments, de théories (très simples parfois) et par la bouche des *socio-anthropologues* (Latour 1995, Chap. I) ou, chez les non-modernes, les concernés, au travers de leurs propres cosmogonies.

C'est bien ce qu'entend Agier (1997 : 27) quand il déclare : ...*que la trop grande proximité de l'événement rend très vite l'analyse caduque, au*

contraire le chercheur reconstruit le sens des événements observés à partir d'une problématique dont la portée est beaucoup plus large. Cette définition d'une problématique – proche de celle des sciences ‘dures’ – apparaît à travers les grilles, codes, tableaux, termes, narrations et discours-publications que l'Anthropologie reconnaît comme SON langage donc SA problématique (au sein de SA *Constitution*) qui fournissent SES interprétations (Fabian 1983).

Or tout langage possède le pouvoir général de plier les faits, de négocier les significations (Stengers 1993 : 62).

En conséquence, on peut dire que l'Anthropologie n'éprouvant pas de récalcitrance de la part des hommes, l'ignorant ou la rejetant (y compris *manu militari* en Europe), comme individuelle, circonstancielle, ethnique, culturelle (et pour finir irrationnelle) quand elle se manifeste, tire d'elle-même, de sa propre théorisation/modélisation des rapports sociaux, de quelques méthodes statistiques ou de narrations, ses propres résultats. Ce qui correspond en même temps à la multitude des interprétations qui se suivent, se mêlent, se combattent dans le champ de l'Anthropologie théorique et qui ne réussissent jamais à rencontrer le paradigme (de type kuhnien) qui les rassemblerait au moins momentanément, même si elles peuvent s'accorder – pour d'autres raisons – sur des généralités sans consistance mais étayées par leur omniprésence exclusive très protégée, dans les moyens de communication et les institutions enseignantes¹⁶.

L'utilisateur, consommateur non-scientifique, n'a rien à dire comme le fit remarquer indirectement le Pr. Ogobara Douumbo lors du colloque du CCDE** de l'IRD** (27.5.2005), soi-disant ouvert sur l'éthique de la recherche mais évitant les conséquences épistémologiques d'une réflexion éthique quant à nos pratiques dans la recherche en coopération ou partenariale¹⁷. Il est remarquable que certaines sciences s'acharnent à ‘faire parler’ quelque chose (artefact) qui deviendra, en cas de réussite, **leur** objet tandis que d'autres sciences s'acharnent à ne pas entendre les sujets dont elles cherchent à faire leurs objets, à les faire taire en quelque sorte pour les ‘faire parler’ comme elle l'entend (Agier, texte cité ; Latour 1999b : 10-17). Cet éloignement des hommes vis-à-vis des anthropologues rappelle d'ailleurs le rejet par les scientifiques de tout jugement autre que le leur quant à leurs produits (leurs objets) et leurs utilisations (Stengers 2006 : 108).

16 Il est ainsi vain de rechercher des différences d'interprétation dans la palette des organes de presse, de radio ou de télévision dominants.

17 Ce Colloque fut une illustration de cette position (Marliac 2005c) : ce que disent les observés en tant qu'individus ou groupes est en partie rejeté par les anthropologues. Pourrait-il en être autrement ?

La réflexivité, pour ce que j'en comprends telle que parfois sollicitée, bien tardivement, me semble à la fois trop courte et peu heuristique. Car son appel ne se place le plus souvent que selon le point de vue de chaque chercheur¹⁸. Elle fonctionne comme prise de recul, certes salutaire, sur chaque approche personnelle (*one's own standpoint*) mais ne va pas jusqu'à proposer l'analyse critique historique des postulats de base généraux de notre 'culture' moderne, réglée par notre *Constitution moderne* depuis quelques siècles. Car elle devrait alors remonter le fil historique des différentes conceptualisations, dénominations philosophiques, et applications qui ont fabriqué cette *Constitution*, depuis la bifurcation cartésienne puis kantienne au XVIII^e (Latour 1999a, 1999c : 22 ; Jean-Paul II 2005 : 20-21), c'est-à-dire l'abandon de l'Etre (*esse*) et des étants (*ens non subsistens, ens participatum*) pour l'*ens cogitans*, et le baptême de la Raison.

Dès lors, comment doit-on comprendre les mots désignant des événements, des situations, des faits, des objets et des contextes nouveaux tels que les avancent les organisations et personnes citées, par exemple en note 2 ? Par qui et comment sont-ils ici définis ? Sont-ils classables comme termes communs, ordinaires, populaires, raffinés, littéraires, *vulgarisés* ou scientifiques et comment ? Puisqu'ils apparaissent dans des textes écrits d'anthropologues, sont-ils déjà définis ? Dès lors, le champ d'interrogations est-il clos ? Avec exclusion des Autres¹⁹ ? La pensée moderne contemporaine a une nette propension à prédéfinir, en fait à bannir, exclure, bâillonner et condamner sans répit ! C'est la quadrature des modernes et postmodernes confrontés aux demandes d'une démocratie réelle (Callon *et al.* 2001) !

Le même type de question que posent les *sciences studies* à propos des pratiques scientifiques classiques et l'image que ces pratiques donnent d'elles-mêmes, doit donc être aussi posé quant aux pratiques de l'Anthropologie et à l'image d'elles-mêmes qu'elles produisent : ce qui se fait appeler 'scientifique' est-il indiscutable ? Pourquoi ? Et s'il ne l'est pas pourquoi et comment ?

18 Comment se livrer à la réflexivité dans une discipline dont la frontière avec le quotidien, le commun (cf. la vulgarisation) est si ténue ?

19 Cf. le N° 38 d'*Autrepart* 2006, II (IRD-A. Colin) : *La globalisation de l'ethnicité* (E. Cunin ed.) où cet énoncé fut verrouillé, au point qu'il ne fut pas envisageable d'en discuter les termes... Comment exercer le métier de chercheur si des définitions officieuses s'installent sous forme d'oukazes de la part de ceux-là mêmes qui proclament chaque jour leur engagement pour la démocratie et la reconnaissance d'une 'autre anthropologie' (note 206) ? Cf. les *Exorcismes Spirituels* de P. Muray...

Comment comprendre ?

Je n'ai jamais cru à l'anthropologie comme conceptualisation adéquate du rapport aux autres, comme discipline établissant une telle connexion...

B. Latour 2003 : 7.

Une question telle que : “*L'anthropologie face à ses objets : nouveaux contextes ethnographiques*”(AFO**) signifie-t-elle que le rapport anthropologie-monde reste le même et donc que l'anthropologie ne changeant pas, seuls les contextes changeraient ? Mais alors, que sont les contextes ? Sinon des non-objets ? De possibles objets encore flous ? Où sont donc les ‘objets’ ? Qu'est-ce qu'un [objet] ? Comment se découpe-t-il dans l'univers dont il est extrait (Brown & Capdevila 2004 : 36-37) ? Comment va-t-on décrire cet univers ?

En l'espèce, l'Anthropologie serait un spectateur/descripteur/analyseur qui observe ce qui se passe sur la scène du monde (comme il observerait une scène de théâtre, un écran de télévision ou de cinéma où apparaîtraient les mêmes objets toujours, lui-même restant ce qu'il est (mais il est quoi et procède comment ? Latour 1999c)²⁰). Il partage ainsi la vision classique du scientifique telle que la plupart la voient : l'objet est dans un monde extérieur (*out there*) et les chercheurs le发现ent, l'extraient du monde où il était de toute éternité. Il perpétue l'omission d'autres formes de visions du monde (constitutions pré ou non-modernes (Latour 1991, Descola 2005).

Il maintient une opposition diversité culturelle/universalité naturelle dont les peuples que l'Anthropologie étudie ont fait l'économie et que les peuples ‘modernes’ et ‘modernisés’ n'utilisent pas dans une grande partie de leurs vies, au grand dam de ceux qui tentent toujours de penser pour eux. Dans cette optique, rappelons-le, le *socioanthropologue* ne dispose pas des moyens habituels des scientifiques et aucun objet anthropologique n'existe comme existe tel objet des sciences physiques ou biologiques, devenu un **fait** (Latour 2000).

Cette optique est la vision, aujourd’hui toujours régnante, de la façon dont nombre de chercheurs comprennent le monde. Elle structure le ‘fonds commun’ le plus répandu dans nos sociétés (Ecoles, Universités, Recherche, Média). Plutôt que le déplorer comme destin inéluctable ou

20 Cf. L'occultation des techniques de visualisation dans la naissance des sciences modernes (Latour 1986).

comme vision du monde (mâle ou techniciste) qui confirment La Science dans sa propre autodétermination, il conviendrait de reprendre cette *Constitution moderne* qui nous dirige, puisque c'est toujours **notre** point de vue qui prévaut :

1° d'en analyser les postulats *constitutionnels* fondateurs et les différentes versions qui s'ensuivirent (Latour 1999c) ;

2° de ne pas oublier qu'elle s'appliqua d'abord *intra muros* avant de s'exercer *extra muros*, c'est-à-dire d'abord **en** Europe puis **hors** d'Europe ;

3° ce qu'elle continue de faire par ailleurs à travers sa classe politique élue, nommée ou installée (*législateurs, assemblées, dictateurs*) ses groupes de pouvoir, visibles ou invisibles (*institutions, lobbies, clubs, partis, loges, médias, cercles, communautés, syndicats, cellules, associations, sectes, métiers, mafias, réseaux, ONG, académies, sociétés savantes...* et leurs intellectuels, permanents ou momentanés, visibles ou invisibles) formant avec les non-humains qui leur sont nécessaires, des **collectifs** (Latour 1991 : 144) qu'elle cache, ne désigne ni ne nomme, sauf étiquetage 'infamant', que le collectif au pouvoir décerne parfois publiquement aux collectifs concurrents, comme il est de règle dans ce monde moderne.

Il a fallu s'apercevoir en même temps :

1° que la science des hommes ne peut précéder ce à quoi elle s'attaque en définissant d'avance les variables à prendre en compte et ce qui serait anecdotique, puisque elle a affaire à des êtres **hybrides** qui sont **une** des réponses réelles aux situations variées et changeantes du problème dans la réalité (définitions des variables et invention de sa solution (momentanée ?) par les observés-concernés) (Stengers 1993 :195, note 4) ;

2° que d'autres constitutions – répondant à ces situations – existaient et avaient existé, qui n'utilisaient pas la dichotomie de base de cette *Constitution moderne* : le clivage Nature/Culture (cf. Descola 2005), ce qui est clair au regard des échecs de plus en plus nombreux de cette Constitution, échecs liés aux valeurs de certaines cultures, de certaines situations aussi nombreuses que changeantes et ceci désormais au niveau planétaire.

Une réflexion nouvelle (les *sciences studies*) s'est toutefois instaurée (en Grande-Bretagne d'abord puis en France et aux E.-U.), fortement combattue d'ailleurs, surtout en France, par l'*establishment* scientifique actuel et ses alliés formant un collectif, aussi bien dans le domaine des sciences de l'Homme que dans celui des " sciences dures ", non sans raisons.

S'il semble en effet, que l'anthropologie a pu décrire des groupes humains leurs techniques, leurs institutions jusqu'à leurs propres connaissances (ethnosciences) et leurs cosmogonies, elle l'a fait à partir d'une

vision du monde moderne où la **Nature** est ontologiquement séparée de la culture/le social. Si les connaissances du monde que ces groupes possèdent (ethnosciences) sont étudiables (par nous, par l'anthropologie), notre propre connaissance (les sciences, appuyées sur la *Constitution moderne*) persiste à ne pas l'être. La Nature telle que définie par cette vision n'est accessible que par les sciences, elle est la même pour tout le monde. Son pendant, la **Culture**... est un artefact créé par notre mise entre parenthèses de la nature (Latour 1991 : 140), et apparaissant sous formes des différentes 'cultures'.

Cependant, si les sciences définissent, construisent et étudient ainsi leurs objets, distinguant **absolument** 'social-culturel' et 'naturel', l'Anthropologie va définir, étudier et construire les siens de même façon, au point qu'aujourd'hui nombre de *socioanthropologues* ne parlent que du social devenu (comme le naturel pour les sciences) leur domaine réservé s'autoreproduisant et, grâce à eux (leurs théories), s'auto-expliquant. *Formée par les modernes pour comprendre ceux qui ne l'étaient pas...* (Latour 1991 : 125), l'Anthropologie manque dès lors son but général : comprendre tel ou tel Corps Anthropologique tel qu'il est et vit réellement chaque jour (ou selon telle étendue temporelle), sous ses différentes formes en tant que Corps Politique selon sa Constitution/cosmogonie. C'est, adossés à cette *Constitution*, que les modernes ont eu le courage de décrire les Autres, les approcher *pédagogiquement*, fut-ce à coups de canons, ailleurs sous les Tropiques ou les cercles polaires ou chez eux-mêmes, i.e. chez nous (Van Gennep 1909, Favret-Saada 1977, Augé 1986, etc.).

De cette copie partielle d'une entreprise mesurante universalisée, il s'ensuivit que : « *L'Anthropologie s'était faite sur fonds de science, ou sur fonds de société, ou sur fonds de langage, elle alternait toujours entre l'universalisme et le relativisme culturel et nous en apprenait finalement bien peu sur « Eux » comme sur « Nous ».* » (Latour 1991 : 177). Dans l'optique d'un abandon de la dichotomie Nature/Culture, fondement des sciences modernes, l'objet devient un hybride des deux. La *Constitution moderne* pratiquait la dichotomie ontologisée en question là ou d'autres Constitutions (Descola 2005) procèdent autrement. En conséquence, la couple d'opposés Sujet/Objet peut être vue différemment : le sujet change en même temps que l'objet émerge.

Le chercheur 'moderne' lui-même ne se voit pas changer lorsqu'il utilise, modifie, développe, abandonne, découpe tel ou tel "modèle théorique" (avec tel ou tel vocabulaire), pour saisir son objet, le faire émerger. S'il fait apparaître tel ou tel 'fait' nouveau c'est que lui-même s'est

renouvelé²¹. Il oublie tout cela la plupart du temps, demeurant toujours dans la conception moderne de l'objet des sciences humaines compris comme l'objet des sciences 'dures' bâti sur la dichotomie Nature/Culture et l'invention des sciences modernes. Or si les scientifiques 'durs' bâtissent leur objet à partir des objections dudit objet (Bachelard 1951), les socioanthropologues ne peuvent faire de même sauf à basculer dans ce qu'ils appellent le 'social' et le réifier, sans expérimentation. Or ...*là où n'a pas eu lieu l'invention expérimentale... / règne le pouvoir de la fiction* (Stengers 1993 : 103). Ceci devrait donc les conduire à prendre en compte les récalcitrances changeantes et variées des humains et de leurs organisations qu'il va falloir alors identifier et solidifier en boîtes noires... Comment procéder sinon à partir de quelques méthodes empruntées aux sciences 'dures' (statistiques, cartographies...) ? Le plus généralement, l'anthropologue (souvent moderne) se contente, à partir de questionnaires, enquêtes, etc. d'interpréter les réponses comme *reflets* de telle ou telle infrastructure socioéconomique. Belle image, mais réponse vide.

Il ne s'agit pas de rejeter en bloc ce que l'Anthropologie a produit et produit toujours, mais de lui donner de nouvelles bases, en envisageant l'objet comme une émergence humains/non-humains donnant un sujet-objet, de s'inquiéter du retour/transfert de ses produits, ses 'objets' vers le vécu. Ayant sacrifié *la savoureuse imprévisibilité et les proliférations inventives du quotidien au profit d'une intelligibilité plus haute des ressorts du comportement humain* (Descola 2005 : 167), les produits de cette intelligibilité sont-ils intégrables dans le macrocosme ? Le retour dans ce macrocosme fait de particularités, peut s'avérer parfois douloureux sinon catastrophique si l'on songe aux conséquences des produits intellectuels – certains utopiques – que les hommes ont inventés entre le XVIII^e siècle et le XX^e siècle (e.g. le *contrat social* de Rousseau, la *lutte des classes*). Il ne s'agit pas non plus d'instituer une autre anthropologie au sens étroit où l'entendent les appels à communications du J.A., même si l'effort qu'ils proposent peut contribuer à ce que je recommande d'une "anthropologie

21 Boutrais note (*ouv.cité* p. 21-22) la tendance actuelle (positive selon moi) de la recherche en Développement à *réhabiliter les savoirs locaux et traditionnels* après avoir *nié le culturel*, mais souligne indirectement aussi l'escamotage des problèmes d'hybridation (réussie ?) des savoirs scientifiques ou qualifiés tels avec ces savoirs. Cette réhabilitation n'est-elle que verbale ?

faite par d'autres ", y compris non-professionnels, mais de prendre en compte les 'objets' que ces autres prennent en compte.²²

L'anthropologique et l'humain

Aucun énoncé, fût-il tenu au nom de la vérité, du bon sens ou de la volonté de ne pas s'en laisser conter, ne peut faire l'impasse sur les conséquences.
de son énonciation
Stengers 1993 : 24.

Il s'agit simplement – après le passage du macrocosme au microcosme (Latour 1999d ; Callon *et al.* 2001), de réfléchir au retour du microcosme (le laboratoire avec ou sans murs) au macrocosme : le retour des 'objets' (l'identité, l'électricité, tel virus, telle théorie, tel médicament, telle notion, etc., définis au laboratoire) vers le vécu, le réel, compte tenu de la conception du monde qui a présidé à ces passages (Latour 1999c) et a donc défini ces objets d'une certaine façon ; ainsi que de réfléchir aux conceptions du monde réceptrices.

Dans le cadre anthropologique, c'est le devenir et le sens commun qui priment ici, c'est-à-dire le traitement que *les gens* – non-anthropologues – que nous observons et décrivons et qui, normalement, nous importent en premier, vont faire quotidiennement, pas du tout, ou exceptionnellement parfois, des définitions, explications, démonstrations, notions, que d'autres, dont les scientifiques (ici les anthropologues mais aussi les 'développeurs', les 'politiques'), donnent de leurs comportements, décisions, actions, fabrications, jugements, classifications (cf. note 2).

Il s'agit donc aussi des explications, notions que les gens vont proposer pour leur quotidien, des solutions générales ou pas, momentanées ou durables qu'ils vont choisir selon tel ou tel problème : tracé du TGV Méditerranée dans le Sud-est de la France (Lolive 1999), extension du SIDA, accueil des immigrants, histoire de la IIème Guerre Mondiale, matières d'enseignements des Ecoles publiques, adoption de nouvelles sources d'énergie, maladie infantile grave (Rabeharisoa & Callon 1999)... Finalement quel objet va s'imposer ? Durablement, momentanément,

22 Même si les auteurs (E. Cunin, V. Hernandez, M. Pardo *in J.A.* 2006 N° 104-105 : 441) ne réussissent pas à mettre en cause les postulats de Leur anthropologie ce qui serait pourtant la meilleure façon de reconnaître la possibilité, sinon l'urgence, d'autres anthropologies...

peut-être parfois frauduleusement, sous telle apparence ou en vertu de quelle éthique ?²³

Il importe donc, comme le rappelle Isabelle Stengers (2006) en reprenant Bruno Latour, de ne pas traiter nos problèmes uniquement d'après des faits tels que les scientifiques modernes les définissent (*matter of fact*, Latour 1991, 2004 Chap. 5) et les fixent, mais aussi selon les valeurs que les hommes utilisent et pour lesquelles ils se prononcent (*matter of concern*) discutent et parfois même combattent. Ce serait un élargissement *en compréhension* du concept de *contrainte leibnizienne* – dirigé à l'origine vers la philosophie – *de ne pas heurter les sentiments établis* (Stengers 1993 : 24,70). En effet, il est évident que ces deux points de vue ne sauraient correspondre, s'échanger, se modifier ensemble sur la seule base de la recherche scientifique ou scientifco-technique (Meyer 1997, Latour 2004).

Cette dernière, sous sa forme habituelle et répétée (de l'Ecole aux média et revues de vulgarisation), définit le 'public' comme incompétent et impuissant. Notre attitude au contraire, rejouit le souci *de ne pas entraver le devenir!... / de ne pas heurter les sentiments établis afin de pouvoir les ouvrir à ce que leur identité établie leur impose de refuser* (Stengers 1993 : 25), la reconnaissance du *processus d'hétérogénéité* défini par I. Stengers (ouv. cité : 183), déjà visible dans les controverses scientifiques et dans les mille essais, réussites, produits et échecs des programmes de développement ou de modernisation (Meyer 1997). Ainsi e.g., comment G.P. Nicholas (2001) gère-t-il la formation à l'archéologie de jeunes amérindiens de Colombie britannique, plus ou moins dotés d'un savoir traditionnel ?

La nature non-professionnelle du savoir des "gens" sur eux-mêmes (son éventuelle intraduisibilité en termes anthropologiques) qui rend l'ensemble – tel ou tel corps politique : village, métier, administrations, etc., en Europe comme ailleurs, jadis comme aujourd'hui – suffisamment ordonné pour lui permettre de fonctionner plus ou moins bien selon les mêmes "gens" –, est perturbée par l'intrusion de savoirs experts, sinon parfois niée surtout si son expression est incompréhensible²⁴, son application impossible. La politique consistant à traiter avec les gens (non-experts) ne peut être la même chose que celle où les experts traitent avec des experts selon les conditions internes de leur savoir et de leurs institutions.

23 Ainsi l'Association Française contre les Myopathies dans son combat soutient l'utilisation des embryons, option combatue par d'autres au plan éthique (Fondation Jérôme-Lejeune).

24 Le problème du droit foncier des Trobriandais qu'il fallait connaître avant de condamner (anthropologues ou colons) leur mode de pensée (Cf. Latour 1995 : 448-450 et 2004 : 140, note 2).

Les structures d'expertise /.../ sont mal adaptées à la double exploration des mondes possibles et des identités (Callon *et al.* 2001 : 299).

A partir des innombrables situations auxquelles il a affaire, l'Anthropologue qui procède aussi par narrations démonstratives, pouvant être à la fois tout à fait séduisantes, pertinentes, parfaitement arbitraires ou scientifiquement nulles, monte des régularités, des complémentarités, des associations, des liaisons (spatiales, temporelles ou situationnelles) sur la base de matériaux recueillis selon diverses théories (Descola 2005), méthodes et techniques, y compris empathiques ou compassionnelles (*e.g.* Collection *Terre Humaine*). Il traite cependant l'humain comme le scientifique traite le naturel. Il convient donc de se demander si c'est le bon moyen et si les socio-anthropologues savent ce qu'ils disent quand ils proclament 'faire de la science', ou 'faire de la recherche fondamentale'²⁵.

Ce travail de l'anthropologue s'appuie sur l'acquis (positif ou négatif) de la discipline et sur une méthodologie isolant l'observateur de l'observé.

Et c'est parce que l'observateur est sûr (absolument, puisqu'il n'y pense même pas) des postulats de sa vision du monde qu'il peut d'ailleurs envisager d'observer, analyser puis plus tard juger les Autres et décider pour eux... Les premiers explorateurs et ethnologues avaient ainsi peu ou prou depuis les Lumières une démarche *pédagogique* envers ces Autres, puisqu'ils possédaient la connaissance (*épistème*), attitude assez comparable au 'style instituteur' relevé par M. Callon (Callon *et al.* 2001 : 202). Les Autres étaient ces *sauvages* qui ne **savaient** pas, ne savaient rien et pourtant frères des peuples que nous étions et demeurons²⁶, poussés chaque jour vers le nivellement européo-mondialiste²⁷.

Si nous envisageons une autre définition où l'objet est construit à égalité entre Constitutions/Peuples (*moderne, a- ou non-moderne* (Latour 1991) à partir des humains et des non-humains, *How anthropology makes its object ?*, serait une réponse partielle possible au thème du colloque évoqué (AFO), en l'équilibrant par *How the objects make Anthropology ? How men made Anthropology ?*

25 On disait à l'ex-ORSTOM – rhétorique en usage encore dans les couloirs ministériels qui dirigent La Recherche en France... (*Le Figaro* du 29.06.06 : 9), – qu'il n'y avait pas de science 'tropicale'... mais La Science. Bel exemple d'illusions – déjà déphasées en 1982 par les premiers travaux de la Sociologie des sciences et l'émergence de la *STS* **.

26 Qualifiés dans le langage commun et médiatique français de *ploucs, prols, beaufs* et autres, qui ne pensent pas 'bien' car ils ne 'savent' pas.

27 On rappellera ici la grande élévation morale des recommandations du roi Louis XVI à M.de la Pérouse quant aux peuples qu'il allait rencontrer.

Réponse spontanée et immédiate tirée de la littérature théorique anthropologique elle-même (ici Fabian 1983) que nous pourrions choisir comme sous-titre de ce texte, considérant les anthropologues (dont je suis aussi partiellement et si incorrectement !) comme fabricants d'objets et fabriqués eux-mêmes par ces derniers, bien que dépendants, verbalement, toujours de la *Constitution moderne*.²⁸

Les Autres sont désormais apparemment plus ou moins autorisés à penser différemment (et parfois même idéalisés, une erreur remplaçant l'autre), à condition de n'être pas logés – de nos jours – dans les cases classificatoires des 'réactionnaires', des 'dissidents', des 'superstitieux' ou des 'irrationnels'²⁹. Il s'agit désormais inversement de savoir ce que l'on va faire de tous ces savoirs (y compris les anciens savoirs européens devenus du folklore ou du savoir quotidien, commun) et comment sera utilisé le savoir dit scientifique (ici anthropologique) dans la vie courante des gens concernés.

Il va donc falloir dialoguer car, *La construction tâtonnante de vérités indiscutables par la discussion des humains m'a toujours paru plus intéressante, plus durable et plus digne*. Latour (2004 : 206).

28 On se souviendra ici comment Jean Rouch exposait ses films à l'opinion des experts des groupes filmés...

29 Objets de rejets de toutes sortes, la récurrence de ce rejet traduisant à la fois le mimétisme rivalitaire, des intérêts antagonistes et l'angoisse intense que tout le réel soit une nouvelle fois révélé.

Abréviations

AFA : Association Française des Anthropologues, Paris.

AFO : *L'anthropologie face à ses objets : nouveaux contextes ethnographiques*. Colloque International des 23, 24 & 25 Janvier 2007 à l'Université de Provence. Marseille (France).

ASEN : Association for the Studies of Ethnicity and Nationalism (LSE), Londres.

Atlantique : qui relève de l'Europe-Amérique du Nord et ses extensions en Australie, Nouvelle-Zélande et Japon plus les élites d'Amérique du Sud.

ATP : Action Thématique Programmée (CNRS).

CCDE : Comité Consultatif de Déontologie et d'Ethique (IRD), Paris.

CIRAD : Centre International de Recherches sur l'Agriculture et le Développement. (France).

CNRS : Centre National de la Recherche Scientifique, Paris.

CUP : Cambridge University Press, G.-B.

DIC : Direction de l'information et de la Communication de l'IRD.

GIS : Groupe d'Intérêt Scientifique.

INRAP : Institut National de la Recherche archéologique Préventive.

ISE : Institut des Sciences de l'Environnement, Montréal (Canada).

IRD : Institut de Recherche pour le Développement (ex-ORSTOM),
44 Bd de Dunkerque 13572 MARSEILLE Cedex 02, >www.ird.fr<

JA : *Journal des Anthropologues* (AFA).

MSH : Maison des Sciences de l'Homme, Paris.

ORSTOM : Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer, devenu IRD.

politkor : politiquement correct c'est-à-dire conforme ou formaté selon les intérêts et pensées rassemblant divers collectifs d'humains et non-humains et dominant actuellement. A ne pas confondre avec le tuyau crevé Gauche-Droite.

PUF : Presses Universitaires de France, Paris.

RTP : Recherche Thématique Programmée (CNRS).

STS : Sciences and Technology Studies.

UISPP : Union Internationale des Sciences Préhistoriques et Protohistoriques.

UMR : Unité Mixte de Recherche.

UR : Unité de Recherche.

WAC : World Archaeological Congress, né d'une scission postmoderne de l'UISPP. Ce WAC, est toujours enfermé dans l'universalisme partiel des postmodernes et un ethnocentrisme anglo-saxon, matérialisé entre autres par l'usage exclusif – dans ce qui est déclaré être des manifestations interculturelles – de l'anglais. Silences, connivences, capitulations et *carpettes anglaises*, d'un bout à l'autre du « réseau », en marquent bien la dure réalité impérialiste¹, au-delà des discours lénifiants les plus démocratiques.

¹ *Dans ce XXI^e siècle, le pouvoir dominant est l'Amérique, le langage global est l'anglais, le modèle économique est le capitalisme anglo-saxon... (Margaret Thatcher). Cf. le protocole de Londres et l'anglicisation discrète mais continue et sans relâche de l'Europe bruxelloise.*

Références

- ADLER A., 1981 – Le royaume moundang de Léré au XIX^e siècle. In Tardits C. (ed) 1981 : 101-112.
- AGIER M., 1997 – Nouveaux contextes, nouveaux engagements. In Agier M.(ed) *Anthropologues en danger. L'engagement sur le terrain. Jean Michel Place*, Paris : 9-28.
- AGRAWAL A., 1985 – Dismantling the Divide between indigenous and scientific knowledge. *Development and Change* 26 : 413-439.
- AIP 2006 – L'archéologie instrument du politique. Archéologie, histoire des mentalités et construction européenne. *Actes du Colloq. de Luxembourg, 16-18 Nov. 2005. CRDP Bourgogne*, Dijon (abrégé ici en AIP).
- APPADURAI A., 2002 – *Après le colonialisme : les conséquences culturelles de la globalisation*. Payot, Paris.
- Anthropologie & Histoire face aux légitimations politiques. 2006, *Jour. des Anthropologues*, Paris, n°104-105.
- ASPINALL A., 1986 – Hard science : too hard for archaeology ? In J.L. Bintliff & C.F. Gaffney (eds) *Archaeology at the interface. B.A.R. Intern. Series 300* : 130-132.
- AUDOUZE F., 1999 – New advances in French prehistory. *Antiquity* 73 :167-175.
- AUGÉ M., 1986 – Un ethnologue dans le métro. **Hachette**, Paris.
- BACHELARD G., 1951- L'activité rationaliste de la physique contemporaine. **PUF**, Paris.
- BALLARIN M.M., FOREST A. & SELIM M., 2006 – Paradoxes des légitimations : entre constance et inconstance. *Jour. des Anthropologues* N°104-105 : 9-16.
- BENOIST A. de 2008 – Demain, la décroissance ! Penser l'écologie jusqu'au bout. **e/edite**, Paris.
- BEYRIES S. & JOULIAN F., 1990 – L'utilisation d'outils chez les animaux : chaînes opératoires et complexité technique. *Paléo* 2 : 17-26.

- BOLTANSKI L. & THEVENOT L., 1991 – De la justification. Les économies de la grandeur. **Gallimard**, Paris.
- BOURDIEU P., 2001 – Science de la science et réflexivité. **Raisons d'Agir**, Paris.
- BOUTRAIS J., 1999 – Pasteurs du Sud, Pasteurs du Nord... et les autres. In Holtedahl L., Gerrard S., Njeuma M.Z., Boutrais J. (eds) *Le pouvoir du savoir de l'Articque aux Tropiques*. **Karthala**, Paris.
- BRABANT p. & GAVAUD M., 1985 – Les sols et les ressources en terre du Nord-Cameroun. ORSTOM-IRA Collection Notices explicatives ORSTOM, Notice N°103. **ORSTOM**, Paris.
- BREUNIG P., 2007 – Premières sociétés structurées. *Pour la Science* 358 : 50-55.
- BROWN K.L., 1982 – Comment on R.L.Brooks 1982. *Cur. Anthropol.* 23,1 : 70.
- BROWN S.D. & CAPDEVILA Rose 2004 – Perpetuum mobile : substance, force and the sociology of translation. In Law J. & Hassard J. (eds) 2004 – *Actor Network Theory and After*. **Blackwell Publishing** : 26-50.
- CALLON M., 1980 – Struggles and negotiations to define what is problematic and what is not : the socio-logic of translation. In Knorr K.D., Krohn R. & Whitley R. (eds) *The social process of scientific investigation : sociology of sciences*, Vol VII. **D. Reidel**, Dordrecht.
- CALLON M. & LATOUR B., 1991- Introduction. In Callon M. et Latour B. (eds) 1991 (1982) – *La science telle qu'elle se fait*. **La Découverte**, Paris.
- CALLON M., LASCOUMES P., BARTHES Y., 2001 – *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*. **Seuil**, Paris.
- CARRITHERS M., 1990 – Is Anthropology Art or Science ? *Cur. Anthropol.* 31,3 : 263-282.
- CARTON M. & MEYER J.-B.(eds) 2006 – La société des savoirs. Trompe l'œil ou perspective ? **L'Harmattan**, Paris.
- CLAVERIE E., 2003 – Les guerres de la Vierge. Une anthropologie des apparitions. **Gallimard**, Paris.
- CONNAH G., 1981 – Three thousand years in Africa. **C.U.P**. London.
- COURBIN P., 1982 – Qu'est-ce que l'archéologie ? **Payot**, Paris.
- DAVID N. & KRAMER C., 2001 – Ethnoarchaeology in action. **C.U.P.**, London.
- DASTON L., 1992 – Objectivity and the Escape from Perspective. *Social Studies of Science* 22 : 597-618.
- DELNEUF M., 1998 – Recherches archéologiques de l'ORSTOM au Cameroun Septentrional. In Delneuf M., Essomba J.-M., Froment A.

(eds) *Paléoanthropologie en Afrique Centrale, un bilan de l'archéologie au Cameroun*. L'Harmattan, Paris : 91-124.

DESCOLA P., 1986 – La nature domestique. Symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar. M.S.H., Paris.

DESCOLA P., 2005 – Par delà nature et culture. Gallimard, Paris.

DESCOLA p. & PÄLLSON G. (eds) 2002 – Nature and society. Anthropological perspectives. Routledge, Londres.

DIAMOND J., 2007 – Effondrement. Gallimard, Paris.

DIKA AKWA N.O., 1985 – Les descendants des pharaons à travers l'Afrique. Osiris-Publisud, Paris.

DIOP C. A., 1979 (1954) – Nations nègres et culture. Présence Africaine, Paris.

DODS R.R., 2004 – Knowing ways/Ways of Knowing : reconciling science and tradition. *World Archaeology* 36, 4 : 547-557.

DOZON J.-P., 2007 – Il faut renforcer l'Etat en Afrique. Sciences Humaines 6 : 60-62.

DUGAST S., 2007 – L'incendie rituel, acte social symbolique. IRD Sciences au Sud 39 : 3.

DUNNELL R.C., 1971 – Systematics in Prehistory. The Free Press, New York.

ELA J.-M., 2007a – Recherche scientifique et crise de la rationalité. L'Harmattan, Paris.

ELA J.-M. 2007b – Les cultures africaines dans le champ de la rationalité scientifique. L'Harmattan, Paris.

FABIAN J., 1983 – Time and the other. How anthropology makes its object. Columbia Univ. Press, New York.

FAVRET-SAADA J., 1977 – Les mots, la mort, les sorts. Gallimard, Paris.

FEYERABEND P., 1989 – Adieu la raison. Seuil, Paris.

FORESTIER H., 2008 – Les dessous de l'espace. Un dialogue archéologique entre le temps, les techniques et l'espace. Regards, EchoGéo N°5.><http://echogeo.revues.org/index4548.html><

FREEMAN D., 1983 – Margaret Mead and Samoa. The making and unmaking of an anthropological myth. Harvard Univ. Press, Cambridge, E.-U.

FREEMAN D., ORANS M., CÔTÉ J.E., 2000 – Sex and hoax in Samoa. Cur. Anthrop. 41, 4 : 609-622.

FROMENT A., 2007 – CR de A. Marliac 2006a – De l'archéologie à l'histoire. L'Harmattan, Paris. Bulletin MégaTchad 2006 : 38-40.

GARDIN J.-CL., 1976 – Code pour l'analyse des formes de poteries. Ed. du CNRS, Paris.

- GARDIN J.-Cl. 1979 – Une archéologie théorique. **Hachette**, Paris.
- GARFINKEL H., 1967 – Studies in Ethnomethodology. **Prentice Hall**, E.-U.
- GARKINKEL H., 2002 – Ethnomethodology's program : working out Durkheim's aphorism. In A. Warfield Rawls (ed). **Rowman and Littlefield**, Oxford.
- GILCHRIST R., (ed) 2005 – Historical Archaeology. **World Archaeology** 37 : 3.
- GIRARD R., 1972 – La violence et le sacré. **Gallimard**, Paris.
- GIRARD R., 1978 – Des choses cachées depuis la fondation du monde. **Grasset**, Paris.
- GIRARD R., 2004 – Les origines de la culture. **Desclée de Brouwers**, Paris.
- GIRARD R., [2001], 2006 – Celui par qui le scandale arrive. **Hachette, Pluriel**, Paris.
- GIRARD R., [1958], 2008 – Le classicisme et l'historiographie voltaïenne. **Cahiers de L'Herne** « René Girard » : 44-47.
- GRANGER G., 1957- Evénement et structure dans les sciences de l'homme. **Cahiers ISEA, Série M**, 6 : 149-186.
- GOODMAN R.A., 1983 – Mead's Coming of Age in Samoa. A dissenting view. **Cambridge Pipperine Press**.
- GOODY J., 2006, [1997] – La peur des représentations. **La Découverte-Poche**, Paris.
- GOODY J., 2007 – Pouvoirs et savoirs de l'écrit. **La Dispute**, Paris.
- GUIS R., 1972 – Contribution à l'étude des sols hardé du Diamaré (Nord-Cameroun). **IRAT**, Paris
- GUNGWU W., 1999 – Roads to Progress. *Paper delivered at PEARL Workshop 'Asia-Europe Research Strategies for the 21^e Century in Asian and European Studies'*. Seoul, Korea 7-9 Oct. 1999, Ms.
- HAGENBUCHER-SACRIPANTI F., 1994 – Représentations du SIDA et médecines traditionnelles dans la région de Pointe-Noire (Congo). **Etudes & Thèses ORSTOM**, Paris.
- HASSAN F.A., 1995 – The world archaeological Congress in India : politicizing the Past. **Antiquity** 69 : 874-877.
- HASSAN F.A., 1999 – African archaeology : the call of the future. **African Affairs** 98 : 393-406.
- HERNANDEZ V., 2006 – *Quid d'une anthropologie de la connaissance ?* In Carton & Meyer (eds) 2006 – *La société des savoirs. Trompe l'œil ou perspective ?* **L'Harmattan**, Paris. : 263-283.

- HERVIEU J., 1967 – Sur l'existence de deux cycles climato-sédimentaires dans les monts Mandara et leurs abords. **C.R. Acad. Sc.** Paris, D264 : 2624-2627.
- HUMBEL F.-X., 1965 – Etude des sols hardé de la région de Maroua (Nord-Cameroun) **ORSTOM** Yaoundé, Ms.
- HUNTINGTON S.P., 1997 – Le choc des civilisations. **Odile Jacob**, Paris.
- HODDER I., 1991- Reading the Past. **C.U.P.** London.
- HOLTEDAHL L., GERRARD S., NJEUMA M.Z., BOUTRAIS J. (eds) 1999 – Le pouvoir du savoir de l'Articque aux Tropiques. **Karthala**, Paris.
- JEAN-PAUL II, 2005 – Mémoire et Identité. **Flammarion**, Paris.
- KI-ZERBO J., 1972 (1978) – Histoire de l'Afrique noire. **Hatier**, Paris.
- KUHN T., 1983 – La structure des révolutions scientifiques. **Flammarion**, Paris.
- LABURTHE-TOLRA P., 2008 – Le fondement des problèmes d'identité en anthropologie sociale. **Journ. des Africanistes** 77, 2 : 5-18.
- LAMING-EMPERAIRE A., 1963 – L'Archéologie Préhistorique. **Le Seuil**, Paris.
- LAMOTTE M. & MARLIAC A., 1989 – Des structures complexes résultant de processus naturels et anthropiques : exemple du tertre de Mongossi au Nord-Cameroun. Com. à la journée *Pour un meilleur dialogue en Archéologie*, GMPCA/SPF du 6 XI 1989 Paris. **Bull de la Soc. Préhist. Française** 10/12 : 420-428.
- LANGLOIS O., 1995 – Histoire du peuplement postnéolithique du Diamaré (Cameroun Septentrional). Ms Thèse, **Univ. de Paris I-Panthéon Sorbonne**, Paris, 4 vol.
- LATOUE B., 1986 – Visualization and cognition : thinking with eyes and hands. In *Knowledge and Society : Studies in the Sociology of Culture past and present*, **Jour. Anthropol.** I, 6 : 1-40.
- LATOUE B., 1991 – Nous n'avons jamais été modernes. **La Découverte**, Paris.
- LATOUE B., 1995 (1987) – La science en action. **Gallimard-Folio**, Paris.
- LATOUE B., 1998 – From the world of science to the world of research ? **Science** 280 : 208-209.
- LATOUE B., 1999a – Pandora's Hope. **Harvard Univ. Press**, E.-U.
- LATOUE B., 1999b – Circulating reference. In Latour 1999a : 24-79.
- LATOUE B., 1999c – The invention of sciences wars. In Latour 1999a : 216-235.

- LATOUR B., 1999d – Do you believe in reality ? In Latour 1999a : 1-23.
- LATOUR B., 2000 – When things strike back : a possible contribution of ‘sciences studies’ to the social sciences. *British Jour. of Sociology* 51, 1 : 107-123.
- LATOUR B., 2003 – Un monde pluriel mais commun. **France-Culture/L'Aube**, Paris.
- LATOUR B., 2004a – Politiques de la Nature. **La Découverte-Poche**, Paris.
- LATOUR B., 2004b (2002) – La fabrique du Droit. **La Découverte-Poche**, Paris.
- LATOUR B., 2006 – Changer de société ~ Refaire de la sociologie. **La Découverte**, Paris.
- LATOUR B. & JULLIEN F., 2008 – Rencontre : Comment rebâtir un monde commun entre les peuples. *Le Magazine littéraire* 471 : 92-97.
- LAW J. & HASSARD J. (eds) 2004 – Actor Network Theory and After. **Blackwell Publishing**, Oxford.
- LEBEUF J.-p. 1962 - Archéologie dans la région du Tchad. *Actes IV^e Congr. Pan. Prehist. & Etudes Quaternaires, Annales* 40, Tervuren, Belgique.
- LEBEUF J.-p. & MASSON-DETOURBET A., 1950 – La civilisation du Tchad. **Payot**, Paris.
- LENCLUD G., 1997 – History and tradition. In Mauzé (ed) 1997 *Present in Past. Some uses of tradition in Native Societies*. **Press of America Inc.**, Lanham, E.-U.
- LEROI-GOURHAN A., 1964 – Le geste et la parole. Technique et Langage. **A. Michel**, Paris.
- LÉVI-STRAUSS C., 1962 – La pensée sauvage. **Plon**, Paris.
- LICOPPE C., 1996 – La formation de la pratique scientifique. **La Découverte**, Paris.
- LOLIVE J., 1999 – Les contestations du TGV Méditerranée. **L'Harmattan**, Paris.
- LUGAN B., 1989 – Afrique, l’Histoire à l’endroit. **Perrin**, Paris.
- LUGAN B., 2008 – Histoire de l’Afrique. **Ellipses**, Paris.
- LYOTARD J.-F., 1987 – The postmodern condition. In Baynes K., Bohman J., Mc Carthy T. (eds) *After philosophy : end or transformation ?* **M.I.T. Press**, Cambridge, Ma, E.-U. : 73-94.
- McEACHERN S., 1990 – Du Kunde. Processes of montagnards ethno genesis in the Northern Mandara of Cameroun. Ms Thesis 321 p. **Univ. of Calgary**, Canada.
- MCINTOSH S.K., 2005 – CR Augustin Holl. The land of Houlouf : genesis of a Chadic polity 1900 BC-AD 1800. *Memoirs of the University*

of Michigan, Museum of Anthropology 38, Ann Arbor, E.-U. Antiquity 79, June N°304.

MALEY J., 1981 – Etudes palynologiques dans le bassin du lac Tchad et paléoclimatologie de l'Afrique Nord-Tropicale de 30 000 ans à l'époque actuelle. **ORSTOM Trav. & Documents** N°129.

MAMDANI M., 2004 – Interview by Nermeen Sjaikh. **Asia Source Reports & Interviews.**>www.asiasource.org<

MAQUET J., 1964 – Objectivity in Anthropology. **Cur. Anthropol.** 5, 1 : 47-55.

MARITAIN J., 1925 – Trois réformateurs. **Plon**, Paris.

MARLIAC A., 1978a – Histoire, archéologie et ethnologie dans les pays en voie de développement. **Cah. ORSTOM, Sc. Hum.** XV, 4 : 363-66.

MARLIAC A., 1978b – Prospection des sites néolithiques et postnéolithiques au Diamaré (Nord-Cameroun). **Cah. ORSTOM Sc. Hum.** XV, 4 : 333-351.

MARLIAC A., 1981- L'état des connaissances sur le paléolithique et le néolithique du Cameroun. In Tardits C. (ed) 1981 - *Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun Colloq. International du CNRS N° 551*, Paris : 27-77.

MARLIAC A., 1987 – Introduction au paléolithique du Cameroun Septentrional. **L'Anthropologie** 91, 2 : 521-558.

MARLIAC A., 1991 – De la préhistoire à l'histoire au Cameroun Septentrional. **ORSTOM Etudes & Thèses**, 2 vol., Paris.

MARLIAC A., 1992 – Histoire des peuplements et de la transformation des paysages. **ORSTOM Chroniques du Sud** 7 : 81-86.

MARLIAC A., 1994 – The making of History : the North Cameroonian case. Comm. au **W.A.C. III**, New Delhi, Ms 8 p.

MARLIAC A., 1995a – Connaissances et savoirs pour l'Histoire : le cas du Nord-Cameroun. **Africa L**, n°3 : 325-341. In MARLIAC 2007.

MARLIAC A., (ed), 1995b – Milieux, sociétés et archéologues. **Karthala-ORSTOM**, Paris.

MARLIAC A., 1995c – Introduction à MARLIAC A. (ed) 1995b : 9-20.

MARLIAC A., 1997a – Archaeology and Development : a difficult dialogue. **Intern. Journ. Hist. Archaeol.** I, n°4 : 323-337.

MARLIAC A., 1997b – Un débat esquivé. CR de ROBERTSHAW (ed) *A history of African Archaeology*, J. Currey, Londres. **ORSTOM Chroniques du Sud** n°19 : 112-115.

MARLIAC A., 1999 – Développement et Archéologie : d'un langage à l'autre. **Natures, Sciences, Sociétés** 7, n°1 : 42-51. In MARLIAC 2007.

MARLIAC A., 2000 – Composed vs Simple Past : About Archaeologists and their Partners. *Intern. Journ. Hist. Archaeol.* 5, 3 : 203-218.

MARLIAC A., 2001 – Du dialogue pédo-archéologique à un discours hybride ? Com. Colloq. Intern. ICoTEM, Université de Poitiers, 11-12 oct. 2001. In MARLIAC 2007b.

MARLIAC A., 2002a – Is archaeology developmental ? *Intern. Journ. Hist. Archaeol.* 8, 1 : 67-80.

MARLIAC A., 2002b – Des « terres noires » médiévales urbaines aux buttes anthropiques tropicales : l'archéologue en action. *L'Anthropologie* 106 : 745-761.

MARLIAC A., 2004a [2000] – Scientific discourses plus local discourses : the future for Development issues ? In *Confronting XXI^e Century Challenges*, Makerere Univ. Printery, vol. I, Part 2. Kampala, Ouganda.

MARLIAC A., 2004b – Les milieux comme indicateurs de peuplements anciens en zone soudano-sahélienne : exemples du Nord-Cameroun. In Sow S.A., Amadou B., Boutrais J., Luxereau A. (eds) *Du Zébu à l'Iroko. Patrimoines naturels africains*. Niamey, Annales de l'Université Abdou Moumouni-IRD N° Spécial : 247-267.

MARLIAC A., [2002] 2005a – Du politique en anthropologie et réciprocement à propos d'identité : l'implication des sciences sociales. *La critica sociológica* 151 : 12-32 (Roma). In MARLIAC 2007b.

MARLIAC A., 2005b – Scientific discourse and local discourses : the case of african archaeology. *Intern. Journ. Hist. Archaeol.* 9, 1 : 57-70.

MARLIAC A., 2005c [2004] – From archaeological problems to development issues and beyond. *Pratnatattva* 11 : 65-74. Jahangirnagar Univ., Dhakka, Bangladesh.

MARLIAC A., 2005d – Migrations au Diamaré (Cameroun) : de la préhistoire à l'histoire. Com au XIII^e colloq. Intern. MégaTchad *Migrations et mobilité sociale dans le bassin du lac Tchad*, Maroua, Cameroun Octobre 2005. Ms + cartes (à paraître 2010 dans les Actes).

MARLIAC A., 2005e – Ethique, Recherche, Développement. *La Recherche* 392 : 7.

MARLIAC A., 2005f – Archéologie et actualité dans l'extrême-nord camerounais. *Africa* LX, N°3-4 : 444-473 (2006, Roma). In MARLIAC 2007.

MARLIAC A., 2006a – De l'archéologie à l'histoire. La fabrication d'histoires en Afrique subsaharienne et au-delà. L'Harmattan, Paris.

MARLIAC A., 2006b – Les racines de l'ethnicité : archéologie locale ou archéologie globale ? *La critica sociológica* 156 : 33-50. In MARLIAC 2007b.

MARLIAC A., 2006c – La science contribue-t-elle à la connaissance du passé des hommes dans les pays en voie de développement : l'exemple de l'archéologie. In MARLIAC 2007b.

MARLIAC A., [2001] 2006d – Problèmes archéologiques, problèmes humains : moi, nous et les autres. XIV^e Congrès UISPP. Liège, 2-8 sept. 2001. Résumé in **BAR International Series 1522** : 153-161. In extenso in MARLIAC 2007b.

MARLIAC A., 2006e – De quoi sont faits les faits grâce auxquels on parle d'histoires en Afrique noire ou ailleurs ? Communication à l'atelier « *Etat des lieux de l'archéologie africaine* ». RTP « Etudes Africaines » du CNRS. Rencontres des 29, 30 Novembre et 1er Décembre 2006, Paris. in Marliac 2007b. Développé in **Natures, Sciences, Sociétés** (INRA) 2007, N°3 : 258-264.

MARLIAC A., 2006f – Nouveaux objets du temps passé. In MARLIAC 2007b.

MARLIAC A., 2006g – Archéologie du Diamaré au Cameroun Septentrional. Milieux et peuplements entre Mandara, Logone, Bénoué et Tchad durant les deux derniers millénaires. **B.A.R. Intern. Series 1549, Cambridge Monographs in African Archaeology 67**. Oxford.

MARLIAC A., 2007a – Comment être interdisciplinaire ? Pratiques et questionnements d'un archéologue en Afrique subsaharienne. Ms. 15 p. Soumis.

MARLIAC A. 2007b – L'interdisciplinarité en question. Les choses, les mots et le passé des hommes. **L'Harmattan**, Paris.

MARLIAC A., [2007b], 2008 – A propos des objets et des mots de l'Anthropologie. **Anthropologie & Sociétés** 2007 : 31, 3 : 185-204. Univ. Laval, Québec, Canada.

MARLIAC A., 2010a – Modernisme et Développement. Soumis.

MARLIAC A., 2010b – Archaeological Questions in Development Issues. Soumis.

MARLIAC Oriane, 2004 – Politisation du renseignement et crise politique : le gouvernement britannique face à la justification de la guerre en Irak. **DEA Sciences Politiques, Univ. de Paris II, Panthéon-Assas**, Ms 132p. + Annexes 95 p.

MARLIAC A. & GAVAUD M. 1975 – Premiers éléments d'une séquence paléolithique au Cameroun Septentrional. **Bull. ASEQUA N°46** : 53-66, Dakar.

MARLIAC A. & COLUMEAU Ph. 1990 – Les taurins de l'Age du Fer au Nord-Cameroun. In *Des taurins et des hommes*. **ORSTOM Latitudes 23** : 343-346.

- MARLIAC A., LANGLOIS O., & DELNEUF M., 2001 – Archéologie de la région Mandara-Diamaré. In Seignobos Ch. & Yebi Manjek O. (eds) MINREST-IRD, Paris. Pl. 12 : 71-76.
- MARLIAC A. & BRABANT p. 2007 – Y a-t-il des outils du paléolithique ancien et des restes hominidés au Nord du Cameroun ? *Bulletin Méga-Tchad* 2006 : 67-70.
- MARSEILLE J., 1999 – Nouvelle histoire de la France. Perrin, Paris.
- MEDJO P. P. M., 2007 – L'archéologie en dissidence. CR A. Marliac 2006 – *De l'archéologie à l'histoire*, L'Harmattan. In *Enjeux* (Revue de la Fondation Paul Ango ELA) 33 : 45.
- MEYER J.-B. 1997 – Experts en mission. Les coulisses d'un transfert de technologie. Karthala-ORSTOM, Paris.
- MOHAMMADOU E., 1976 – Histoire des peuls Feroobe du Diamaré : Maroua et Petté. *African Languages and Ethnography* III. I.L.C.A.A., Tokyo, 409 p.
- MOHAMMADOU E., 1979 – Le peuplement de la Haute Bénoué. Ms. ONAREST (Cameroun). Fasc.1, 81 p.
- MOHAMMADOU E., 1981 – L'implantation des peuls dans l'Adamawa (approche chronologique) in TARDITS C. : 229-247.
- MOHAMMADOU E., 1982 – Le royaume du Wandala ou Mandara au XIXe siècle. *African Languages and Ethnography* XIV. I.L.C.A.A., Tokyo, Japon 333 p.
- MOHAMMADOU E., 1983 – Peuples et royaumes du Foumbina. *African Languages and Ethnography* XVII. I.L.C.A.A., Tokyo, Japon 307 p.
- MOHAMMADOU E., 1986 – Traditions d'origine des peuples du centre et de l'ouest du Cameroun. I.L.C.A.A., Tokyo, Japon, 207 p.
- MONTAIGNE M. E. de, 1580 – Essais. Livre II, Chap. 18.
- MORIN S., 2001 – Géomorphologie. In Seignobos Ch. & Yébi Mandjek O.(eds) MINREST-IRD, Paris.
- MUDIMBE J.Y., 2000 – Race, identity, politics and history. *Jour. African History* 41 : 291-294.
- MURAY Ph., 2005 – Moderne contre Moderne. Exorcismes spirituels IV. Belles-Lettres, Paris.
- NICOLAS G.P., 2001 – The past and future of indigenous archaeology : global challenges, North American perspectives, Australian prospects. *Australian Archaeology* 52 : 29-40.
- NIZESETE B.D., 2009 – Recherches archéologiques dans la Vina au Nord-Cameroun. Atouts, handicaps et enjeux. Ms 33p. Soumis à *Annales*

de la Fac. des Arts, lettres et Sc. Humaines, Univ. de Ngaoundéré (Cameroun).

OBENGA Th. 2001 – Le sens de la lutte contre l'Africanisme eurocentriste. **L'Harmattan**, Paris.

PERUGIA Paul Del, 1978 – Les Derniers Rois mages. Chez les pasteurs-poètes du Rwanda : chronique d'un royaume oublié. **Phébus**, Paris.

PHILLIPSON D.W., 1985 – African Archaeology. **C.U.P.**

PRIGOGINE I., & STENGERS I., 1997 – The reenchantment of the world. In Stengers I., 1997 – *Power and invention*. **Univ. of Minnesota Press** : 30-59.

PROUST M., 1954 – A la recherche du temps perdu. **Gallimard**, Paris.

PRAKASH G., 1999 – Another reason. Science and the imagination of modern India. **Princeton Univ. Press** (N.-J., USA).

RABEHARISOA Vololona & CALLON M., 1999 – Le pouvoir des malades, L'Association française contre les myopathies et la recherche. **Presses de l'Ecole des Mines**, Paris.

RAPP J., 1984 – Quelques aspects des civilisations néolithiques et postnéolithiques à l'Extrême-Nord du Cameroun : études des décors céramiques et essai de chronologie. Ms. Thèse, **Univ. de Bordeaux I**, N°2032.

RIECKHOFF B., 2000 – Les Celtes, peuple oublié ou fiction ? In AIP : 25-42.

SAÏD E., 1980 – L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident. **Seuil**, Paris.

SCHIFFER M. B., 1976 – Behavioral Archaeology. **Academic Press**, New York.

SEIGNOBOS C., 1982 – Montagnes et Hautes-Terres du Nord Cameroun. **Ed. Parenthèses**, Roquevaire, France.

SEIGNOBOS C., 1993 – Des traditions fellata et de l'assèchement du lac Tchad. In Barreteau D. & Von Graffenreid C. (eds) *Datation et chronologie dans le bassin du lac Tchad*. **ORSTOM Colloques & Séminaires**, Paris : 165-182.

SEIGNOBOS C., 2005 – Eldridge Mohammadou (1934-2004) In *Preprint XIIIè Colloq. Intern. MégaTchad Migrations et mobilité spatiale dans le bassin du lac Tchad* : 5-12.

SEIGNOBOS C. & YEBI MANDJEK O. (eds) 2001 – Atlas de la Province de l'Extrême Nord du Cameroun. **IRD-MESRES**, Paris.

SELIM M., 2006 – Légitimations quotidiennes de l'état dans le Vietnam néocommuniste. *Journal des Anthropologues* 104-105 : 65-77.

SERRES M., 1974 – La Traduction. (Hermès III). **Minuit**, Pris.

- SERRES M., 1982 – Turner translates Carnot. In Harari J.V. & Bell D.F. (eds) *Hermes : Litterature, Science, Philosophy*. Johns Hopkins, Baltimore.
- SERRES M., (dir) 1997 – Eléments d’Histoire des Sciences, Larousse, Paris.
- SOW F., 1999 – La recherche féministe et les défis de l’Afrique au XXI^e siècle. In Dagenais H. (ed) – *Pluralité et convergences*. Editions de Remue-ménage, Montréal.
- SOW S.A., AMADOU B., BOUTRAIS J. & LUXEREAU A. (eds) 2004 – Du zébu à l’iroko. Patrimoines naturels africains. *Annales de l’Université Abdou Moumouni-IRD*, Niamey, N° Spécial.
- STEINER G., 2006 – Le silence des livres. Arléa, Paris.
- STENGERS I., 1993 – L’invention des sciences modernes. La Découverte, Paris.
- STENGERS I., 2006 – La vierge et le neutrino. *Les Empêcheurs de Penser en Rond*, Paris.
- TARDITS C. (ed) 1981 – Contribution de l’ethnologie à l’histoire des civilisations du Cameroun. Colloq. Intern. CNRS 551, Ed. du CNRS, Paris.
- THIAW I., 2003 – Archaeology and the public in Sénégal : reflections on doing fieldwork at home. *Journ. African Archaeology* 1, 2 : 215-225.
- TILLEMENT B.N., 1970 – Hydrogéologie du Nord-Cameroun. *Bull. Dir. Des Mines et de la Géologie* 6. Cameroun.
- TOURNEUX H., 2006 – Le nom des Sao : approche étymologique. *Bulletin Méga-Tchad* 2006 : 29-37.
- TRIGGER B.G. 1991 – Distinguished lecture on archaeology : constraints and freedom – a new synthesis for archaeological explanation. *American Anthropologist* 93, 3 : 551-569.
- UCKO p. J., 1989 – Foreword : ix-xvii. In Layton 1989 (ed) *Conflict in the archaeology of living tradition*. Unwin Hyman, Boston.
- VALENTIN M., 2008 – Les dessous cachés de l’archéologie. CR de A. Marliac 2007 – *L’interdisciplinarité en question. Les choses, les mots et le passé des Hommes*. L’Harmattan, Paris. In ><http://www.nonfiction.fr/article-1188-les-dessous-de-larcheologie.htm><
- VAN GENNEP A., 1909 – Les rites de passage. Nourry, Paris.
- VEYNE p. 1971 – Comment on écrit l’histoire. Essai d’épistémologie. Seuil, Paris.
- WILLEY G. & PHILLIPS Ph., 1958 – Method and theory in American Archaeology. Chicago Univ. Press.
- WULSIN F.R., 1932 – An archaeological reconnaissance of Shari basin. *Harvard African Studies* X, Varia Africana : 1-38.

Mise en page par Les Ailes d'IRENE

**Achevé d'imprimer par Corlet Numérique – 14110 Condé-sur-Noireau
N° imprimeur : 68107 – Dépôt légal : septembre 2010 – Imprimé en France**

La réflexion ici présentée dépasse, dans ses conclusions, l'archéologie elle-même. Si diverses visions du monde sous-tendent les analyses, travaux et propositions finales des archéologues - comme le montrent les articles 1, 2, 6, - le même problème général des sciences de l'homme modernes : ses postulats et axiomes de base - est exposé dans les articles 7 et 8,

Ce recueil peut donc être lu d'abord par des archéologues, des historiens, des ethnologues, des anthropologues, des géographes et même des sociologues mais aussi par nombre de ceux qui collaborent avec nous et nous rendent d'inestimables services : les naturalistes (géologues, pédologues, zoologues, botanistes, paléontologues, etc.) et quelques physiciens (^{14}C , K/Ar, Ur/Th, etc.) et chimistes (TL, ATD, RX, SMM, etc....)....

Alain Marliac, archéologue, Directeur de recherches honoraire de l'IRD, Docteur en Préhistoire et Docteur d'Etat ès Lettres et Sciences Humaines, a effectué des recherches de terrain au Cameroun du Nord pendant de longues années durant lesquelles il a vécu journalement les modes de retombée de ses produits scientifiques sur les peuples en voie de Développement tel que ce dernier était pensé, pratiqué et critiqué en particulier dans le domaine des échanges de connaissances.

A l'incompréhension - et donc au fil de nombreux travaux et réflexions -, l'indifférence auxquelles il eut à faire face aussi bien du côté Développeurs que du côté Développés, qu'il s'agisse de villageois africains, du Directeur Général de l'IRD, de confrères en sciences humaines ou naturelles, des institutions et collègues partenaires ou même de diverses institutions de recherche de par le monde, il répondit par une réflexion continue et publiée sur son propre mode de pensée hérité (Constitution moderne) et la prise en compte qu'il en faisait pour l'avenir de sa discipline.

Cliché : A. Marliac. Savane arbustive dans la vallée de la Tsanaga (Diamaré) avec site postnolithique associé à des espèces anthropiques : micocoulier, baobab, palmier doum, etc.

Éditions Publisud
15, rue des Cinq-Diamants
75013 Paris
Tél. 01 45 80 78 50
Fax 01 45 89 94 15
e-mail : publisud.editions@cegetel.net
<http://editionspublisud.hautetfort.com>

ISBN : 978-2-36291-004-3



9 782362 910043